

ANARCHIE

DU MÊME AUTEUR

Dans l'ombre de Byzance. Sur les traces des chrétiens d'Orient (Noir sur Blanc, 2002)

L'Âge de Kali. À la rencontre du sous-continent (Noir sur Blanc, 2004/
Libretto, 2013)

Le Moghol blanc. L'histoire vraie d'une passion tragique dans l'Inde du XVIII^e siècle (Noir sur Blanc, 2005/Libretto, 2014)

La Cité des djinns. Une année à Delhi (Noir sur Blanc, 2006/Libretto, 2015)

Le Dernier Moghol. La chute d'une dynastie, Delhi, 1857 (Noir sur Blanc, 2008)

Neuf vies. À la recherche du sacré dans l'Inde d'aujourd'hui (Noir sur Blanc, 2010)

Le Retour d'un roi. La bataille d'Afghanistan (Noir sur Blanc, 2014)

Le Koh-i-Noor. L'histoire funeste du diamant le plus célèbre du monde (Noir sur Blanc, 2018)

WILLIAM DALRYMPLE

ANARCHIE

L'implacable ascension
de l'East India Company

*Traduit de l'anglais
par France Camus-Pichon*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *The Anarchy*

Copyright © William Dalrymple 2019

This translation of *The Anarchy* is published by Noir sur Blanc
by arrangement with Bloomsbury Publishing Plc.

© 2021, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1003 Lausanne,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-706-8

« Une société commerciale a réduit en esclavage une nation comptant deux cents millions d'âmes. »

LÉON TOLSTOÏ, *Lettre à un Hindou*,
14 décembre 1908

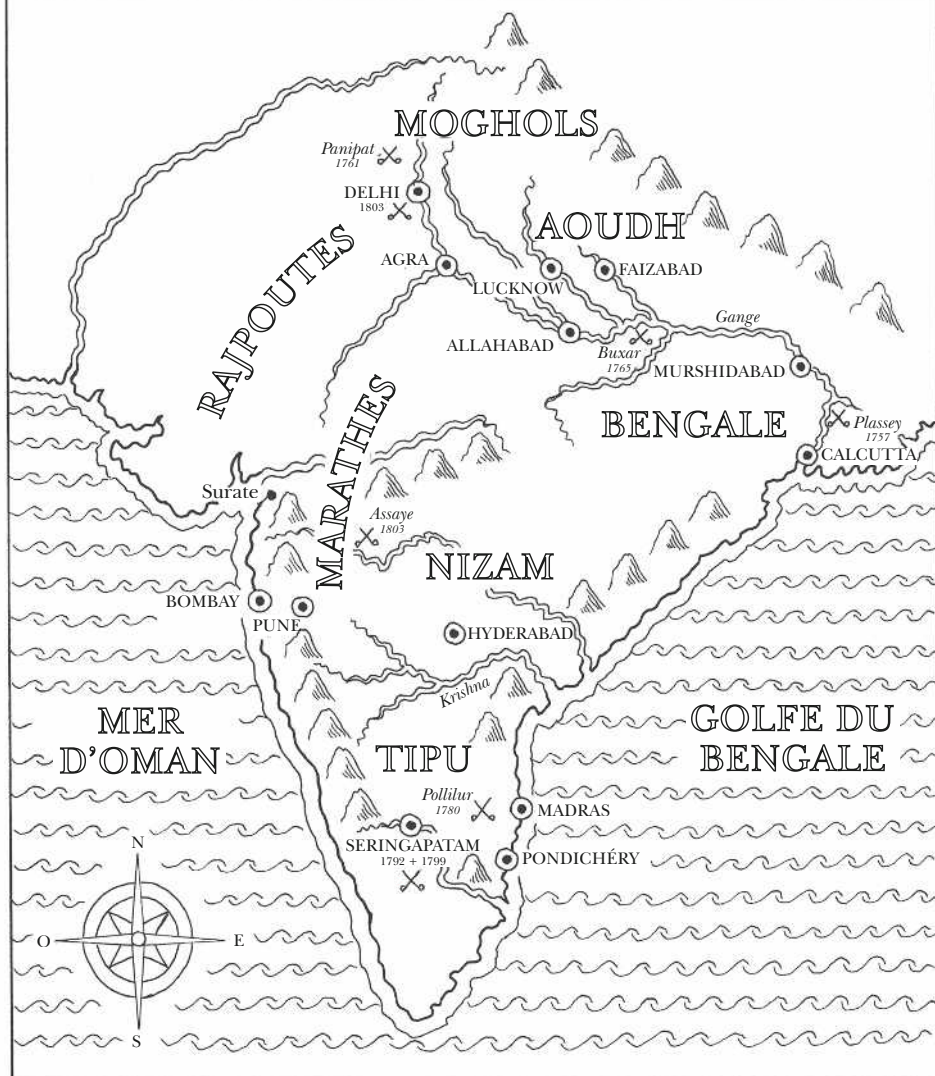
« Les compagnies n'ayant ni corps que l'on puisse punir ni âme que l'on puisse condamner, elles agissent à leur guise. »

EDWARD, 1^{er} baron Thurlow (1731-1806),
lord-chancelier, durant la procédure
de destitution contre Warren Hastings

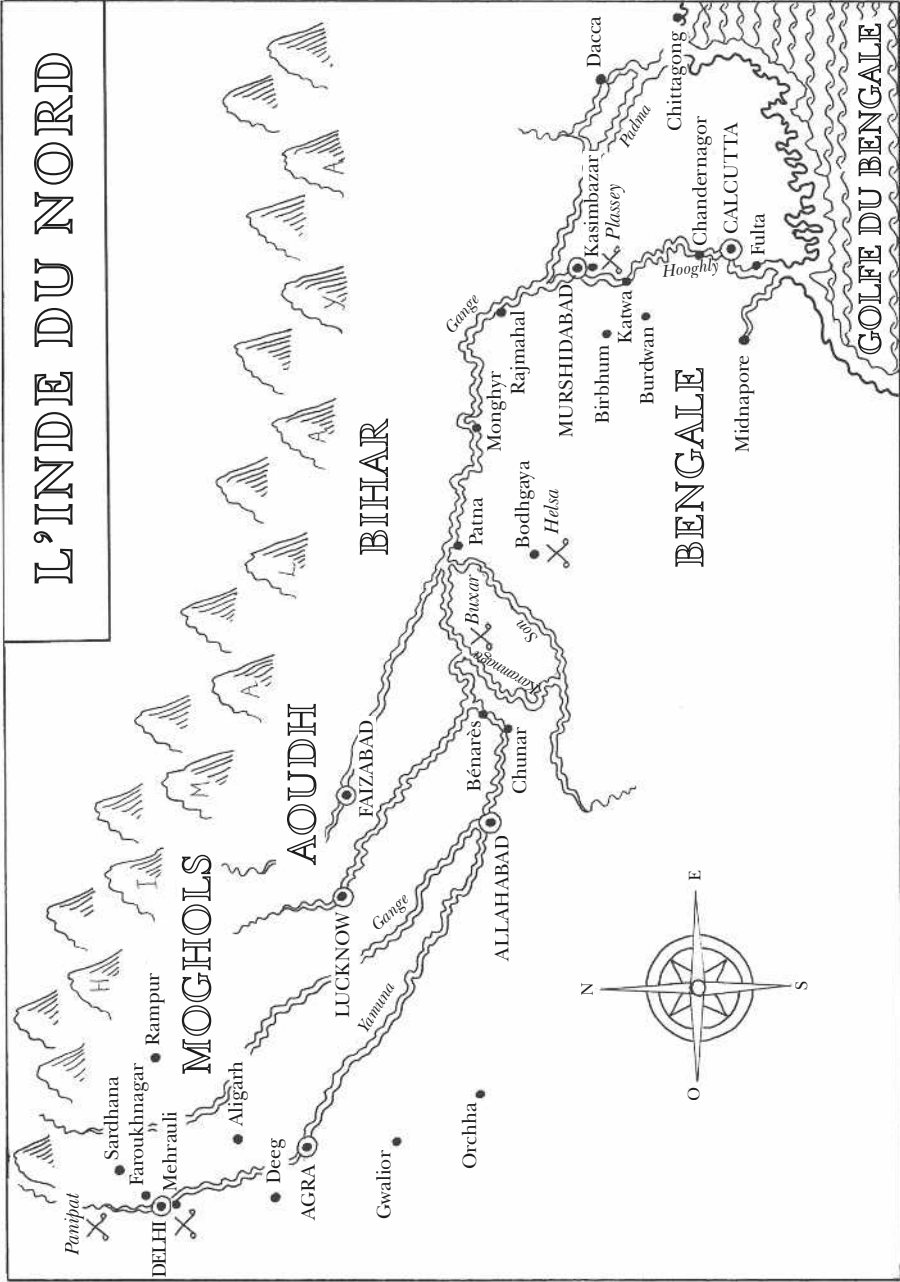
Sommaire

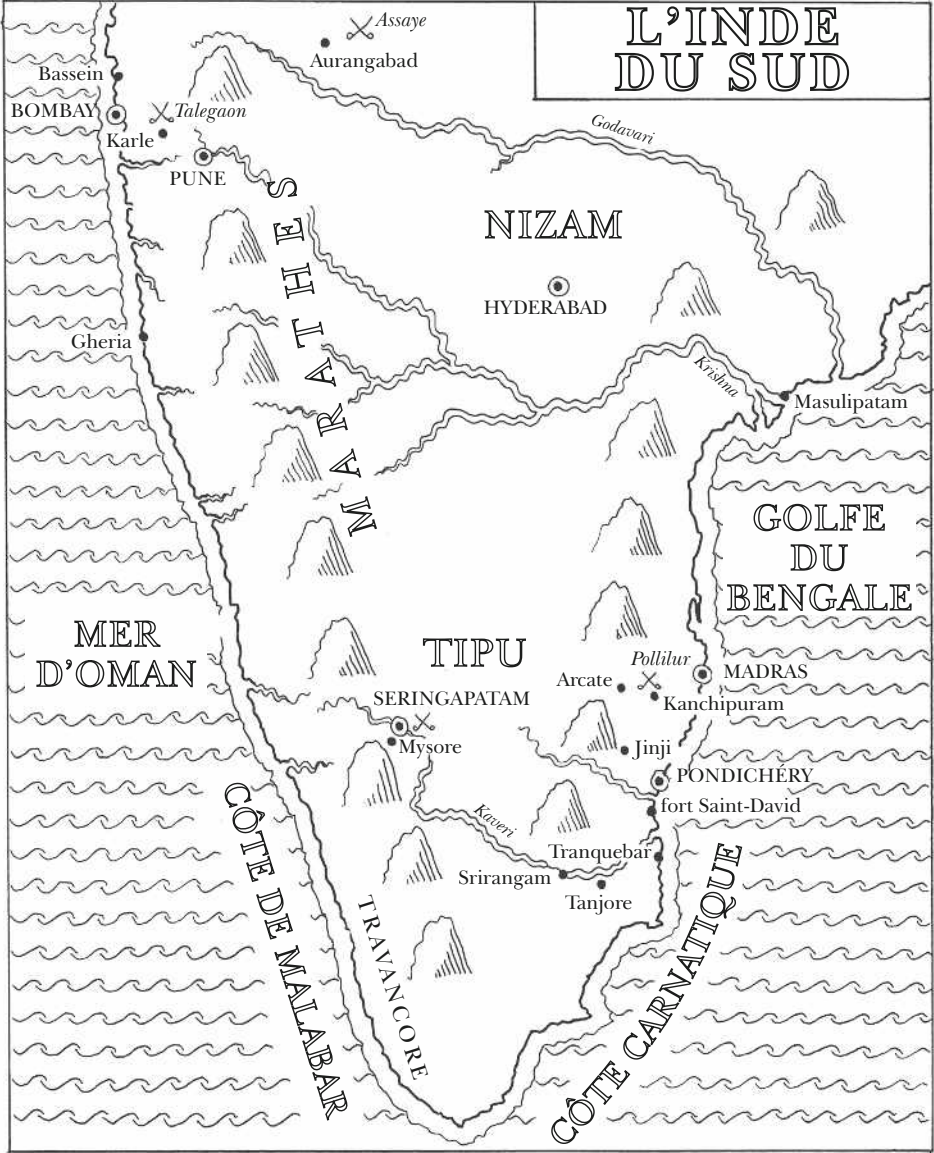
<i>Cartes</i>	11
<i>Les acteurs</i>	15
Introduction.....	25
1. 1599.....	41
2. Une offre qui ne se refuse pas.....	107
3. Le pillage organisé	149
4. Un prince de peu d'envergure	191
5. Carnage et confusion	231
6. Tenailés par la faim	275
7. La désolation de Delhi.....	325
8. La destitution de Warren Hastings.....	377
9. Le cadavre de l'Inde	409
Épilogue	473
<i>Glossaire</i>	479
<i>Notes</i>	489
<i>Bibliographie</i>	541
<i>Crédits des illustrations</i>	569
<i>Index</i>	573
<i>Note biographique</i>	587

L'INDE AU XVIII^e SIÈCLE



L'INDE DU NORD





Les acteurs

1. LES BRITANNIQUES

Robert Clive, 1^{er} baron Clive (1725-1774) : Administrateur de l'East India Company – la Compagnie anglaise des Indes orientales –, il accéda grâce à son génie militaire au poste de gouverneur du Bengale. Massif, laconique, mais mû par une ambition féroce et une volonté hors du commun, il se montra aussi brutal et cruel que d'une extrême compétence à la tête de la Compagnie et de ses armées. Capable de jauger l'adversaire au premier coup d'œil tel un combattant de rue, il savait saisir les opportunités, avait le goût du risque et une audace sidérante. Ce fut lui qui établit la suprématie politique et militaire de la Compagnie dans les provinces du Bengale, du Bihar et de l'Orissa, et qui jeta les fondations de la domination britannique en Inde.

Warren Hastings (1732-1818) : Érudit polyglotte, premier gouverneur de la présidence du fort William, chef du Conseil suprême du Bengale et, de facto, premier gouverneur général des Indes de 1773 à 1785. Lettré menant une vie austère, travailleur acharné, c'était un indophile notoire qui avait lutté dans sa jeunesse contre le pillage du Bengale par ses pairs. Sa rivalité avec Philip Francis lui valut pourtant d'être accusé

de corruption et destitué par le Parlement britannique. Au terme d'un procès qui fit grand bruit, il fut acquitté en 1795.

Philip Francis (1740-1818) : Homme politique né en Irlande, polémiste et frondeur, auteur présumé du pamphlet *Les Lettres de Junius*, il fut le principal opposant à Warren Hastings. Considérant à tort ce dernier comme la source de toute corruption au Bengale, il ambitionnait de le remplacer au poste de gouverneur général et s'acharna contre lui de 1774 à sa mort. N'ayant pu tuer Hastings lors d'un duel au pistolet, et ayant été atteint par une balle dans la poitrine, il regagna Londres, où ses accusations aboutirent à une procédure de destitution contre Hastings et son ministre de la Justice, Elijah Impey. Les deux hommes furent finalement acquittés.

Charles Cornwallis, 1^{er} marquis de Cornwallis (1738-1805) : Après avoir capitulé avec les troupes britanniques devant les forces franco-américaines lors du siège de Yorktown en 1781, il fut recruté par la Compagnie comme gouverneur général de l'Inde pour éviter que l'histoire ne s'y répète. Administrateur remarquablement efficace, il instaura le Permanent Settlement (Règlement permanent) qui accrut les revenus fonciers de la Compagnie au Bengale, et vainquit en 1782 Tipu Sultan lors de la Troisième guerre de Mysore.

Richard Colley Wellesley, 1^{er} marquis de Wellesley (1760-1842) : En tant que gouverneur général, il conquiert plus de territoires en Inde que Napoléon en Europe. Se méfiant du mercantilisme de la Compagnie et suivant les consignes de son ami Dundas, président francophobe de la Chambre de commerce, il mena par deux fois les armées de la Compagnie à la victoire : lors de la Quatrième guerre de Mysore qui se termina en 1799 par la mort de Tipu Sultan et la destruction de sa capitale, puis en 1803 lors de la Deuxième guerre anglo-marathe, contre les armées de Sindhia et de Holkar. À cette date il avait réussi à bouter les dernières unités françaises hors de l'Inde, et étendu l'emprise de la Compagnie sur la quasi-totalité du sous-continent au sud du Pendjab.

Le colonel Arthur Wellesley (1769-1852) : Gouverneur de Mysore, « chef politique et militaire du Deccan et du sud du

pays marathe », il contribua à la victoire sur les armées de Tipu Sultan en 1799 et sur les Marathes en 1803. Plus connu ensuite sous son titre de duc de Wellington.

Gerald Lake, 1^{er} vicomte Lake (1744-1808) : Lord Lake, qui prétendait volontiers descendre de Lancelot du Lac, montrait peu de goût pour la diplomatie : « Au diable vos écritures ! aurait-il crié à un comptable de l'armée. Allez plutôt vous battre ! » À soixante ans, vétéran de la guerre de Sept Ans et de la guerre d'Indépendance américaine où il avait affronté Washington à Yorktown, il gardait son charisme et son énergie légendaires – souvent debout à deux heures du matin pour mener l'assaut, ses yeux bleus lançant des éclairs. Valeureux commandant en chef sous les ordres de Wellesley, il se vit confier en 1803 la mission de vaincre les armées marathes de l'Hindoustan sur les champs de bataille du nord du pays.

Edward Clive, 1^{er} comte de Powis (1754-1839) : Fils de Robert Clive (« Clive of India ») et gouverneur de Madras, notoirement incompetent.

2. LES FRANÇAIS

Joseph-François Dupleix (1697-1764) : Gouverneur général des comptoirs français en Inde, il perdit face au jeune Robert Clive les guerres carnatiques dans le sud du pays.

Michel Joachim Marie Raymond (1755-1798) : Commandant mercenaire du bataillon français d'Hyderabad.

Le général Pierre Cuillier-Perron (1755-1834) : Fils d'un tisserand provençal, il succéda à la tête des régiments de Sindhia au très compétent Benoît de Boigne. Il vivait avec ses troupes dans la célèbre forteresse d'Aligarh à cent soixante kilomètres au sud-est de Delhi, mais trahit ses hommes en 1803 contre la promesse que la Compagnie le laisserait quitter l'Inde avec l'argent qu'il avait amassé.

3. LES MOGHOLS

Alamgir Aurangzeb (1618-1707) : Empereur moghol puritain et sans charisme, dont l'appétit de conquête dans le Deccan accrut dans un premier temps l'étendue des dominions de l'empire, avant de les conduire à leur perte. Son puritanisme religieux lui attira l'hostilité de la population hindoue, celle de ses alliés rajpoutes en particulier, et précipita la chute de l'empire après sa mort.

Muhammad Shah Rangila (1702-1748) : Esthète moghol décadent, dont l'incurie et l'absence de talents militaires causèrent la défaite contre le chef de guerre perse Nadir Shah, à la bataille de Karnal en 1739. Nadir Shah pilla Delhi, la capitale moghole, emportant le trône du Paon où était incrusté le légendaire diamant Koh-i-Noor. Il retourna en Perse, laissant derrière lui Muhammad Shah, souverain sans pouvoir et sans trésor, à la tête d'un Empire moghol en faillite et irrémédiablement morcelé.

Ghazi ud-Din Khan, Imad ul-Mulk (1736-1800) : Petit-fils adolescent et mégalomane de Nizam ul-Mulk, le premier *nizam* d'Hyderabad, il lança en 1753 un assaut victorieux contre Safdar Jung, son protecteur, puis aveugla, emprisonna, et exécuta en 1754 son empereur Ahmad Shah. Après l'avoir remplacé par Alamgir II, il tenta de capturer et de tuer le fils de celui-ci, Shah Alam, pour finir par assassiner en 1759 l'empereur fantoche qu'il avait mis sur le trône. Il s'enfuit de Delhi après la prise du pouvoir par l'Afghan Najib ud-Daula, qui lui succéda comme gouverneur de Delhi.

Alamgir II (1699-1759) : Fils de l'empereur Jahandar Shah et père de Shah Alam II, il quitta la *Salatin Cage* – quartiers du Fort Rouge réservés aux jeunes princes moghols – pour être nommé en 1754 empereur par Imad ul-Mulk, sur ordre duquel il fut assassiné à Feroz Shah Kotla cinq ans plus tard, en 1759.

Shah Alam (1728-1806) : Prince moghol aussi beau que doué, mais poursuivi toute sa vie par les défaites et le malheur,

il surmonta ses épreuves avec une détermination sans faille. Enfant, il avait assisté à l'entrée de Nadir Shah dans Delhi et au sac de la capitale. Il échappa ensuite à une tentative d'assassinat fomentée par Imad ul-Mulk et survécut à plusieurs batailles contre Robert Clive. Il affronta les armées de l'East India Company à Patna et à Buxar, accorda à Clive le *Diwani* à Allahabad, puis défia Warren Hastings en traversant le pays pour rentrer à Delhi. Là, il entreprit contre toute attente avec Mirza Najaf Khan d'y reconstruire l'empire de ses ancêtres, pour le voir s'évanouir comme un mirage après la mort prématurée du dernier grand général moghol. Anéanti, l'empereur fut alors agressé et aveuglé par Ghulam Qadir, son ancien favori atteint de troubles psychotiques. Malgré ces épreuves, il ne capitula jamais et ne céda que brièvement au désespoir – à cause de sa cécité et des viols subis par plusieurs membres de sa famille. Dans les pires moments d'adversité imaginables, durant la Grande Anarchie, il régna sur une cour extrêmement cultivée et, versifiant lui-même avec talent, il fut un mécène généreux pour les poètes, les érudits et les artistes.

4. LES NAWABS

Alivardi Khan, *nawab* du Bengale (1671-1756) : Descendant d'une double lignée arabe et turkmène afshare, il prit en 1740 le pouvoir au Bengale, la plus riche des provinces mogholes, lors d'un coup d'État militaire financé et organisé par les puissants banquiers Jagat Seth. Amoureux des chats, épicurien, il aimait occuper ses soirées à déguster des mets raffinés, à lire et à écouter des conteurs. Après sa victoire sur les Marathes, il instaura une brillante culture de cour shiite à Murshidabad et créa, au sein de l'Empire moghol déclinant, un îlot de stabilité politique et de prospérité économique dans l'anarchie ambiante.

Siraj ud-Daula, *nawab* du Bengale (1733-1757) : Petit-fils d'Alivardi Khan, il conduisit des attaques contre les factoreries de l'East India Company à Kasimbazar et à Calcutta qui marquèrent le début de la conquête du Bengale par la Compagnie. Aucun des nombreux témoins de l'époque – persans, bengalis,

moghols, français, hollandais ou anglais – n’a dit le moindre mot en sa faveur. D’après Jean Law, son allié politique : « Il avait la pire réputation imaginable. » Le portrait le plus à charge est toutefois l’œuvre de Ghulam Hussain Khan, son propre cousin ; ayant travaillé sous ses ordres, il avait été profondément choqué par cet homme qu’il dépeint comme un violeur bisexuel et un psychopathe, « un ignorant doublé d’un débauché ».

Mir Jafar, *nawab* du Bengale (c. 1691-1765) : Mercenaire arabe sans instruction, originaire de la ville shiite de Nadjaf, il avait contribué aux principales victoires d’Alivardi face aux Marathes, et lança en 1756 l’assaut victorieux contre Calcutta sous les ordres de Siraj ud-Daula. Il participa au complot fomenté par les banquiers Jagat Seth pour remplacer Siraj ud-Daula et se retrouva bientôt *nawab* fantoche du Bengale, valet de l’East India Company. Robert Clive le décrivit à juste titre comme « un prince de peu d’envergure ».

Mir Qasim, *nawab* du Bengale (mort en 1763) : Impossible d’imaginer homme plus différent de Mir Jafar, son beau-père inculte et imprévisible. D’une famille de la noblesse persane, quoique né dans la propriété de son père près de Patna, il était de petite taille et sans grande expérience militaire, mais avait pour lui sa jeunesse, son intelligence, et surtout sa détermination. Il conspira avec l’East India Company pour renverser en 1760 Mir Jafar, *nawab* incompetent, et parvint à créer un État bien géré et doté d’une infanterie moderne. Mais trois ans plus tard il entra en conflit avec la Compagnie, et en 1765 les forces armées qui lui restaient furent écrasées à la bataille de Buxar. Il se replia vers l’ouest et mourut dans la pauvreté près d’Agra.

Shuja ud-Daula, *nawab* de l’Aoudh (1732-1774) : Fils du grand vizir moghol Safdar Jung, il lui succéda en tant que *nawab* de l’Aoudh. C’était un géant de plus de deux mètres dix, avec des moustaches huilées pareilles aux ailes déployées d’un aigle, et une force herculéenne. À trente ans passés, il pouvait encore trancher d’un seul coup d’épée la tête d’un buffle ou soulever deux officiers à la fois, un dans chaque main. Ses défauts étaient son insatiable ambition, son arrogance et sa

confiance excessive en ses capacités. Cela n'avait pas échappé à Ghulam Hussain Khan, érudit et courtois, qui le trouvait un peu encombrant, aussi ridicule qu'irresponsable. Il écrit de lui que « son orgueil n'avait d'égal que son ignorance ». Shuja fut battu par l'East India Company à la bataille de Buxar en 1765, mais Clive le remit sur le trône de l'Aoudh où il régna jusqu'à la fin de sa vie, restant un proche allié de la Compagnie.

5. LES ROHILLAS

Najib Khan Yusufzai, Najib ud-Daula (*mort en 1770*) : Ancien marchand de chevaux, membre de la tribu pachtoune des Yusufzai et commandant de cavalerie pour les Moghols, il déserta pour rejoindre Ahmad Shah Durrani à la tête de l'invasion de 1757. Nommé gouverneur de Delhi par Ahmad Shah, il termina sa carrière dans sa capitale éponyme de Najibabad près de Saharanpur, où il mourut en 1770.

Zabita Khan Rohilla (*mort en 1785*) : Chef de guerre rohilla, il se battit à Panipat et se rebella plusieurs fois contre Shah Alam. Il était le fils de Najib ud-Daula et le père de Ghulam Qadir.

Ghulam Qadir Khan Rohilla (*c. 1765-1787*) : Fils de Zabita Khan Rohilla, il fut capturé par Shah Alam lors de la chute de Ghausgarh en 1772 et emmené à Delhi, où il reçut l'éducation d'un prince impérial au palais de Qudsia Bagh. Certaines sources indiquent qu'il était le favori de Shah Alam, voire son amant. En 1788, sans doute pour se venger des humiliations subies, il attaqua Delhi, pilla le Fort Rouge, tortura et viola les membres de la famille impériale, aveugla Shah Alam. Il fut finalement lui-même capturé et torturé à mort par les troupes marathes de Madhoji Sindhia.

6. LES SULTANS DE MYSORE

Haidar Ali (*mort en 1782*) : Officier de l'armée de Mysore, il renversa en 1761 le rajah de la dynastie Wodeyar et s'empara du pouvoir. Après s'être familiarisé avec le nouvel art de la

guerre dans l'infanterie par l'observation de la tactique des Français, il opposa une résistance sans faille à l'East India Company, remportant avec son fils Tipu Sultan sa plus célèbre victoire à Pollilur en 1780.

Tipu Sultan (1750-1799) : Sultan de Mysore et chef de guerre, il mena plusieurs campagnes victorieuses contre l'East India Company, notamment avec son père, Haidar Ali, lors de la bataille de Pollilur en 1780. Il succéda en 1782 à ce dernier et régna avec beaucoup d'efficacité et d'imagination en temps de paix, mais avec une grande brutalité en temps de guerre. Contraint de céder en 1792 la moitié de son royaume à la Triple Alliance de Lord Cornwallis avec les Marathes et les Hyderabadis, il fut finalement vaincu et tué par Lord Wellesley en 1799.

7. LES MARATHES

Chhatrapati Shivaji Bhonsle (mort en 1680) : Chef de guerre marathe, il édifia un royaume dans le Deccan sur les ruines du sultanat d'Adil Shahi de Bijapur, puis combattit l'Empire moghol. Pour assouvir sa vengeance contre l'empereur moghol Aurangzeb, il bâtit des forteresses, créa une flotte marathe et ouvrit de profondes brèches en territoire moghol. En 1674, vers la fin de sa vie, il fut couronné *Chhatrapati* (souverain suprême) et reçut le titre de *Lord of the Royal Umbrella* à Raigad lors de deux cérémonies successives.

Nana Phadnavis (1742-1800) : Homme d'État et ministre basé à Pune, on le surnommait « le Machiavel marathe ». Parmi les premiers à comprendre que l'East India Company menaçait l'existence même de l'Inde, il tenta de constituer une Triple Alliance avec les Hyderabadis et les sultans de Mysore pour chasser la Compagnie du pays, mais ne put mener ce projet à bien.

Tukoji Holkar (1723-1771) : Génial chef de guerre marathe, il survécut à la bataille de Panipat et devint le grand rival de Madhoji Sindhia dans l'Inde du Nord.

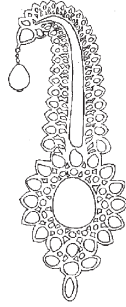
Madhoji Sindhia (1730-1794) : Chef marathe et homme d'État, il fut à partir des années 1770, et durant deux décennies, le gouvernant indien le plus puissant du nord de l'Hindoustan. Grièvement blessé à la bataille de Panipat en 1761, il boita pendant le restant de ses jours et finit obèse, mais c'était un politicien rusé qui prit Shah Alam sous son aile à partir de 1771 et transforma les Moghols en marionnettes des Marathes. Il leva une vaste armée moderne, commandée par le général savoyard Benoît de Boigne, mais à la fin de sa vie, sa rivalité avec Tukoji Holkar et la signature unilatérale du traité de paix de Salbai avec l'East India Company contribuèrent à désunir la confédération marathe, créant les conditions d'une victoire finale de la Compagnie sur les Marathes neuf ans après sa mort.

Baji Rao II (1775-1851) : Dernier *peshwa* (Premier ministre) de l'Empire marathe, âgé de vingt et un ans, il resta au pouvoir de 1795 à 1818. Lorsqu'il accéda au pouvoir, c'était un jeune homme frêle et timide, au menton fuyant et à la lèvre supérieure seulement ombrée d'un duvet. Il se montra vite incapable de relever le défi qui l'attendait : assurer l'unité des différentes factions marathes sur lesquelles reposait son pouvoir. Le traité qu'il signa avec l'East India Company en 1802 à Bassein conduisit au délitement final de l'immense confédération marathe.

Daulat Rao Sindhia (1779-1827) : À la mort de Madhoji Sindhia en 1794, son successeur Daulat Rao n'avait que quinze ans. L'adolescent hérita de la magnifique armée entraînée par Benoît de Boigne pour le compte de son prédécesseur, mais se révéla un stratège sans vision ni talent. Sa rivalité avec les Holkar, et son échec à s'unir avec eux pour faire front commun contre l'East India Company, aboutit en 1803 à la désastreuse Deuxième guerre anglo-marathe. Celle-ci fit de la Compagnie le principal pouvoir en Inde et ouvrit la voie à l'avènement du Raj, l'Inde britannique.

Jaswant Rao Holkar (1776-1811) : Fils illégitime de Tukoji Holkar et d'une concubine, c'était un remarquable chef de

guerre. Moins doué pour la diplomatie, il permit à l'East India Company de désunir définitivement la confédération marathe en infligeant d'abord une défaite à Sindhia, puis en le contraignant à la capitulation un an plus tard. Cela laissa à la fin de l'année 1803 la Compagnie en possession de la quasi-totalité de l'Hindoustan.



Introduction

L'un des premiers mots indiens à entrer dans la langue anglaise fut *loot*, qui signifie « butin » en argot hindoustani. Selon l'*Oxford English Dictionary*, on l'entendait rarement hors des plaines de l'Inde du Nord avant la fin du XVIII^e siècle, où il est soudain devenu un terme courant en Grande-Bretagne. Pour comprendre comment et pourquoi il s'est enraciné et répandu dans une contrée si lointaine, il suffit de visiter Powis Castle dans les marches galloises.

Le dernier prince de sang gallois, au nom mémorable d'Owain Gruffydd ap Gwenwynwyn, fit construire au XIII^e siècle cette forteresse escarpée ; elle le récompensait d'avoir cédé le pays de Galles à la monarchie anglaise. Mais les trésors spectaculaires que recèle le château datent d'une période bien plus récente de conquêtes et d'appropriation anglaises.

Powis Castle abrite en effet, salle après salle, un butin pillé en Inde par l'East India Company au XVIII^e siècle. Plus d'objets moghols sont exposés dans cette demeure de la campagne galloise que nulle part en Inde – même au National Museum de Delhi. Parmi ces richesses, des *hookahs*, sortes de narguilés en or incrusté d'acajou ; des spinelles du Badakhshan superbement gravées et des dagues ornées de pierres précieuses ; des rubis étincelants de couleur sang de pigeon et quantité d'émeraudes vert lézard. Des têtes de tigres, décorées de saphirs et

de topazes ; des accessoires de jade et d'ivoire ; des tentures de soie aux broderies représentant des fleurs de pavot et de lotus ; des statues de dieux hindous et des caparaçons d'éléphants. En bonne place trônent deux imposants trophées de guerre pris après la défaite et la mise à mort de leurs propriétaires : le palanquin que Siraj ud-Daula, *nawab* du Bengale, abandonna en fuyant le champ de bataille de Plassey, et la tente de campagne de Tipu Sultan, le Tigre de Mysore.

Ces trésors exercent une telle fascination sur le visiteur que, l'été dernier, j'ai failli ne pas voir l'immense tableau expliquant comment ce butin était arrivé jusque-là. Accroché au-dessus d'une porte, dans la pénombre d'un couloir donnant sur une cage d'escalier lambrissée de chêne, ce tableau n'est pas un chef-d'œuvre, mais il mérite qu'on s'y arrête. Un frêle prince indien, dans un habit en tissu lamé d'or, siège sous un dais tendu de soie. À sa gauche plusieurs de ses officiers, armés de cimenterres et de lances ; à sa droite un groupe de gentlemen emperruqués de l'Angleterre georgienne. Le prince remet avec empressement un rouleau à l'un d'eux, ventripotent dans sa redingote rouge.

La scène se déroule en août 1765, date à laquelle le jeune empereur moghol Shah Alam, exilé de Delhi et vaincu par l'armée de l'East India Company (EIC), fut contraint d'accepter ce que l'on appellerait aujourd'hui une privatisation forcée. Le rouleau est un édit congédiant les collecteurs d'impôt moghols du Bengale, du Bihar et de l'Orissa pour les remplacer par des administrateurs anglais nommés par Robert Clive – le nouveau gouverneur du Bengale – et par les directeurs de l'EIC, que le document décrit comme « une puissante élite, noble entre toutes, d'illustres combattants, fidèles serviteurs et sincères défenseurs de nos intérêts, dignes de nos faveurs royales ». La collecte de l'impôt dans les territoires moghols fut dès lors sous-traitée à une puissante corporation multinationale – et menée sous la protection de l'armée privée de celle-ci.

Autorisée par sa charte fondatrice à « guerroyer », l'East India Company usait de la force pour arriver à ses fins depuis l'abordage et la capture, en 1602, d'un vaisseau portugais lors de son premier voyage. Elle contrôlait en outre, depuis les années 1630, de petits territoires voisins de ses comptoirs en Inde¹. Ce fut toutefois en 1765 qu'elle cessa d'être, de

près ou de loin, une simple firme faisant le commerce des soieries et des épices, et opéra une transformation inhabituelle. En quelques mois, deux cent cinquante de ses administrateurs, protégés par une armée de vingt mille soldats indiens recrutés sur place, étaient devenus les véritables gouvernants des provinces mogholes les plus riches. Une corporation internationale se métamorphosait en un pouvoir colonial agressif.

En 1803, alors que son armée totalisait près de deux cent mille hommes, l'East India Company avait soumis ou annexé le sous-continent. Contre toute attente, elle y était parvenue en moins d'un demi-siècle. Les premières vraies conquêtes territoriales avaient commencé au Bengale en 1756 ; quarante-sept ans plus tard, l'emprise de la Compagnie s'étendait au nord jusqu'à Delhi, la capitale moghole, et la quasi-totalité de l'Inde au sud de cette ville était en réalité gouvernée par un conseil d'administration depuis la City de Londres. « Que reste-t-il de notre honneur, demanda un dignitaire moghol, quand il nous faut obéir aux ordres d'une poignée de marchands qui n'ont toujours pas appris à se laver le derrière² ? »

On parle encore de la conquête des Indes par les Britanniques, mais cette formule masque une réalité plus sinistre. Ce ne fut pas le gouvernement britannique qui entreprit d'annexer d'immenses parties du pays au milieu du XVIII^e siècle, mais une compagnie privée dangereusement incontrôlable dont le siège se trouvait dans un petit bureau londonien percé de cinq fenêtres, et dirigée en Inde par un prédateur violent, impitoyable et cyclothymique : Robert Clive. La transition de l'Inde vers le colonialisme s'opéra sous l'influence d'une société commerciale à but lucratif, qui n'était là que pour enrichir ses investisseurs.

À l'apogée de l'ère victorienne, au milieu du XIX^e siècle, existait un fort sentiment de gêne quant à la façon trouble, brutale et mercantile dont les Britanniques avaient fondé le Raj. Les victoriens pensaient que l'histoire était façonnée par la politique des États-nations. Cela, et non les impératifs économiques de compagnies corrompues, constituait pour eux le facteur déterminant, le véritable moteur de l'évolution des affaires humaines. En outre, ils croyaient volontiers à la

*mission civilisatrice** de leur empire : un transfert bénéfique des connaissances, des chemins de fer et des pratiques culturelles de l'Occident vers l'Orient. D'où une amnésie calculée, délibérée, au sujet des pillages de l'East India Company, qui précédèrent la prise du pouvoir par les Britanniques en Inde.

Une seconde scène, celle-là commandée à William Rothenstein et peinte sur les murs de la Chambre des communes, prouve la subtile réécriture par les victoriens de l'histoire officielle du processus. Elle se trouve toujours à St Stephen's Hall, la salle de réception du Parlement de Westminster résonnante d'échos. Elle appartenait à un ensemble de fresques intitulé *The Building of Britain* – l'édification de la Grande-Bretagne. Chacune représente ce que la Commission des œuvres d'art considérait alors comme les épisodes et tournants marquants de l'histoire britannique : victoire du roi Alfred sur les Danois en 877, union parlementaire de l'Angleterre et de l'Écosse en 1707, etc.

Au sein de cet ensemble, la fresque consacrée à l'Inde dépeint encore un prince moghol trônant sous un dais. C'est à nouveau un décor de cour, avec un cercle de serviteurs déférents et de joueurs de trompette, et un Anglais debout devant le prince. Mais cette fois le rapport de force est très différent.

Sir Thomas Roe, l'ambassadeur envoyé par Jacques I^{er} d'Angleterre à la cour des Moghols, se tient devant l'empereur Jahangir en 1614 – époque à laquelle l'Empire moghol était au sommet de sa richesse et de sa puissance. Jahangir avait reçu en héritage d'Akbar, son père, l'une des deux entités politiques les plus prospères au monde, l'autre étant la Chine des Ming. Ses territoires couvraient la majeure partie de l'Inde, la totalité du Pakistan et du Bangladesh actuels, et l'essentiel de l'Afghanistan. Il régnait sur une population cinq fois supérieure à celle de l'Empire ottoman – une centaine de millions de personnes – et ses sujets fabriquaient environ le quart des produits manufacturés sur la planète.

Akbar, le père de Jahangir, avait caressé l'idée de civiliser les immigrants européens en Inde, qu'il décrivait comme « une assemblée de barbares », mais il abandonna ce projet apparemment irréalisable. Jahangir, qui avait le goût de l'exotisme et

* En français dans le texte. (*Toutes les notes sont de l'auteur.*)

des animaux sauvages, accueillit Sir Thomas Roe avec autant d'enthousiasme qu'il en avait manifesté à l'arrivée de la première dinde en Inde, et questionna méthodiquement l'ambassadeur sur les bizarreries de l'Europe. Pour la commission qui avait commandé les fresques de la Chambre des communes, cela marquait le début de l'engagement britannique en Inde : deux États-nations entraient pour la première fois en contact direct. Cependant, comme on le verra dans le premier chapitre de cet ouvrage, les relations de la Grande-Bretagne avec l'Inde commencèrent non par des échanges diplomatiques et des rencontres entre émissaires royaux ou impériaux, mais par une mission commerciale que conduisait William Hawkins, un capitaine alcoolique au service de l'East India Company qui, arrivé à Agra, accepta l'épouse offerte par l'empereur et se fit un plaisir de la ramener en Angleterre. La Commission des œuvres d'art de la Chambre des communes a préféré oublier cette version.

L'EIC était à plus d'un titre un modèle d'efficacité commerciale : un siècle après sa naissance, son siège londonien ne disposait que de trente-cinq employés permanents. Cette modeste équipe réussit néanmoins une prise de contrôle historiquement sans équivalent : la conquête militaire, la soumission et le pillage d'immenses territoires de l'Asie du Sud. Cela reste certainement un acte de violence économique inégalé dans l'histoire mondiale.

Les historiens proposent quantité de raisons pour expliquer la réussite sidérante de la Compagnie : le morcellement de l'Inde moghole en minuscules États rivaux ; la supériorité que les innovations militaires de Frédéric le Grand avaient conférée aux compagnies européennes, de même que les innovations en matière de gouvernance, de fiscalité et de finances, qui permirent à l'East India Company de lever sans préavis des sommes considérables. Car derrière les uniformes écarlates, l'architecture palladienne des palais, la chasse au tigre et les bals du gouverneur se cachaient les livres de comptes des administrateurs, où étaient consignés les pertes et profits, et le cours fluctuant des actions de l'EIC à la Bourse de Londres.

Mais le facteur crucial fut sans doute le soutien dont bénéficiait la Compagnie de la part du Parlement britannique. Leur relation devint de plus en plus symbiotique au fil du

XVIII^e siècle, jusqu'à se transformer en ce que l'on appellerait aujourd'hui un partenariat public-privé. De retour au pays, les *nabobs* comme Clive achetèrent grâce à leur fortune des sièges de parlementaires – les fameuses « circonscriptions pourries ». En contrepartie, le Parlement apportait le soutien de l'État : les navires et les soldats nécessaires quand les deux Compagnies, anglaise et française, retournaient leurs canons l'une contre l'autre.

Car l'East India Company avait toujours deux objectifs en vue : d'abord les territoires où elle commerçait, mais aussi le pays qui lui avait donné naissance, et dont ses avocats, lobbyistes et actionnaires élus au Parlement infléchissaient lentement la législation en sa faveur. D'ailleurs c'est peut-être elle qui inventa le lobbying. En 1693, moins d'un siècle après sa fondation, on découvrit qu'elle utilisait ses profits boursiers pour acheter les voix de certains élus, distribuant 1 200 livres par an aux ministres et députés influents. Au terme d'une enquête parlementaire sur ce premier scandale de lobbying au monde, la Compagnie fut reconnue coupable de corruption et de délit d'initiés, ce qui entraîna la destitution du lord président du conseil d'administration et l'emprisonnement du gouverneur de la Compagnie.

Bien que son capital commercial ait été en permanence à la disposition de l'État britannique, l'East India Company s'enorgueillissait d'être juridiquement distincte du gouvernement, quand cela l'arrangeait. Elle fit valoir avec force, et avec succès, que le document signé par Shah Alam en 1765 – connu sous le nom de *Diwani* – était sa propriété légale et non celle de la Couronne, malgré les sommes énormes dépensées par le gouvernement pour les opérations navales et militaires destinées à défendre les acquisitions de l'EIC en Inde. Mais les parlementaires qui avaient voté pour cette distinction juridique n'étaient pas vraiment neutres : près d'un quart d'entre eux détenaient des actions de la Compagnie, dont la valeur aurait chuté si la Couronne avait pris le relais. Pour la même raison, la nécessité de protéger la Compagnie de la concurrence extérieure devint un objectif majeur de la politique étrangère britannique.

La transaction dépeinte sur le tableau exposé au château de Powis devait avoir des conséquences catastrophiques.

Comme toutes les grandes corporations d'hier et d'aujourd'hui, l'EIC ne rendait de comptes qu'à ses actionnaires. Au détriment d'une juste gouvernance de la région ou du bien-être à long terme de la population, elle usa aussitôt de son pouvoir pour piller méthodiquement le Bengale et en transférer les richesses vers l'Occident.

Déjà dévasté par la guerre, le Bengale fut peu après frappé par la famine de 1769, puis ruiné par le poids de l'impôt. Les agents de la Compagnie chargés de la collecte dépouillèrent la province – au prix de ce que l'on décrirait aujourd'hui comme de graves violations des droits humains. Le Bengale fut rapidement vidé de ses trésors au profit de la Grande-Bretagne, tandis que ses artisans et tisserands prospères étaient contraints par leurs nouveaux maîtres à se transformer « en autant d'esclaves ».

Une vaste proportion des richesses pillées au Bengale alla directement dans les poches de Clive. Il regagna la Grande-Bretagne à la tête d'une fortune alors estimée à 234 000 livres, qui faisait de lui le plus riche des *self-made-men* en Europe. En 1757, après la bataille de Plassey – une victoire due autant à la trahison, aux faux en écriture, aux banquiers et à la corruption qu'aux prouesses militaires –, il ajouta au trésor de guerre de l'EIC pas moins de 2,5 millions de livres* confisquées aux gouvernants vaincus du Bengale – des sommes sans précédent à l'époque. Cela se fit sans grande sophistication. Le contenu des coffres fut simplement chargé à bord de cent navires, et transporté au fil du Gange depuis le palais du *nawab* du Bengale à Murshidabad jusqu'au fort William, siège de la Compagnie à Calcutta. Une partie de ce butin servit plus tard à la reconstruction de Powis Castle.

Le tableau de Clive et de Shah Alam exposé à Powis Castle donne subtilement le change : le peintre, Benjamin West, n'avait jamais mis les pieds en Inde. À l'époque, déjà, un critique fit observer que la mosquée à l'arrière-plan présentait une ressemblance troublante avec « le vénérable dôme de notre cathédrale Saint-Paul ». En réalité, il n'y avait pas eu de cérémonie officielle. Le transfert s'était déroulé en privé dans la tente de Clive, dressée peu avant sur l'esplanade de

* Soit 262,5 millions de livres actuelles.

la forteresse moghole d'Allahabad conquise de fraîche date. Quant au trône de Shah Alam sous son dais tendu de soie, c'était en fait le fauteuil de Clive, hissé pour l'occasion sur la table où il prenait ses repas, recouverte d'un jeté de lit en chintz.

Les Britanniques officialisèrent ensuite le document en le baptisant traité d'Allahabad, bien que Clive en ait dicté les termes et qu'un Shah Alam terrifié se soit contenté d'approuver d'un geste. Selon Ghulam Hussain Khan, un historien moghol témoin de la scène : « Une entreprise de cette portée, qui eût en toute autre occasion requis l'envoi d'ambassadeurs avisés et de négociateurs compétents, ainsi que nombre de tractations et pourparlers avec les ministres, fut réglée en moins de temps qu'il n'en fallait d'ordinaire pour la vente d'un baudet, d'une bête de somme ou d'une tête de bétail³. »

En peu de temps, l'EIC étendit son emprise sur le globe. Presque à elle seule, elle inversa le sens des échanges commerciaux qui, depuis l'Empire romain, avaient conduit à un afflux continuels d'argent occidental vers l'Orient. Assurant le transport par mer de l'opium vers la Chine, elle mena les guerres de l'Opium pour s'assurer une base arrière à Hong Kong et préserver son précieux monopole sur les stupéfiants.

Elle expédiait vers l'ouest du thé de Chine au Massachusetts, où une cargaison jetée à la mer dans le port de Boston déclencha la guerre d'Indépendance aux États-Unis. D'ailleurs, avant cette guerre, les Patriotes américains avaient pour principale crainte que le Parlement britannique n'autorise l'EIC à piller le continent comme elle avait pillé l'Inde. L'un d'entre eux, John Dickinson, qualifia en novembre 1773 le thé importé de Chine de « maudite Camelote » et déclara que l'éventuelle mainmise de la Compagnie sur les États-Unis équivaldrait à « se faire dévorer par les Rats ». Toujours selon lui, après s'être livrée au Bengale à « des Atrocités et des Extorsions sans précédent pour établir son Monopole », cette « Compagnie au bord de la banqueroute » avait désormais « élu l'Amérique comme nouveau Théâtre d'Opérations où exercer son talent pour la Rapine, l'Oppression et la Cruauté »⁴.

En 1803, quand l'EIC conquiert Delhi, la capitale moghole, et capture le monarque aveugle Shah Alam dans son palais en ruine, elle avait formé une milice privée forte d'environ

deux cent mille hommes – deux fois plus que dans l’armée britannique – et disposait d’une puissance de feu supérieure à celle de n’importe quel État asiatique.

Une poignée d’hommes d’affaires venus d’une île lointaine au large de l’Europe régnait à présent sur l’Inde du Nord, de Delhi à l’ouest jusqu’à la province de l’Assam à l’est. La quasi-totalité de la côte orientale était aux mains de la Compagnie, ainsi que tous les points stratégiques de la côte occidentale entre le Gujarat et le cap Comorin. En un peu plus de quarante ans, l’EIC avait pris le contrôle de presque tout le sous-continent – entre cinquante et soixante millions d’habitants – et succédait à un empire où le moindre *nawab* ou gouverneur de province régnait sur de vastes territoires, plus importants par leur taille et leur population que les principaux pays européens.

Comme le reconnut l’un de ses administrateurs, la Compagnie était « un empire dans l’Empire », capable de faire la pluie et le beau temps n’importe où en Orient. À ce stade, elle avait en outre créé une administration et une fonction publique efficaces, construit la majeure partie de la zone portuaire de Londres – connue aujourd’hui sous le nom de Docklands –, et générait près de la moitié des échanges commerciaux britanniques. Pas étonnant qu’elle se soit alors vantée d’être « la plus importante société marchande de l’Univers ».

Pourtant, comme certaines corporations multinationales de création plus récente, elle se révéla aussi puissante qu’étrangement vulnérable aux aléas économiques. Sept ans seulement après la signature du *Diwani*, alors que le cours des actions de la Compagnie avait doublé du jour au lendemain grâce à l’acquisition des richesses du Bengale, une chute brutale des revenus fonciers due aux pillages et à la famine provoqua l’éclatement de la bulle spéculative. L’EIC allait devoir rembourser à la Couronne 1,5 million de livres de dettes et 1 million de livres d’arriérés d’impôts*. Sitôt cette information rendue publique, trente banques tombèrent dans toute l’Europe tels des dominos, donnant un coup d’arrêt aux échanges commerciaux.

Lors d’un épisode qui nous paraît aujourd’hui terriblement familier, la Compagnie dut faire amende honorable et demander au gouvernement un renflouement massif. Le 15 juillet 1772,

* Respectivement 157,5 millions et 105 millions de livres actuelles.

ses administrateurs empruntèrent 400 000 livres à la banque d'Angleterre. Quinze jours plus tard, ils réclamèrent 300 000 livres supplémentaires. La banque ne leur accorda que 200 000 livres*. Au mois d'août, les administrateurs informèrent le gouvernement qu'il leur faudrait en réalité la somme sans précédent d'un million de livres de l'époque. Un an plus tard, dans son rapport officiel, Edmund Burke redoutait que les problèmes financiers de la Compagnie ne risquent, « telle la roue d'une meule de pierre, d'entraîner [le gouvernement] dans des abîmes insondables... Pareille à une vipère, cette maudite Compagnie finira par causer la destruction du pays qui l'a portée en son sein. »

Mais l'EIC était vraiment trop énorme pour disparaître. Aussi l'année suivante, en 1773, l'ancêtre des multinationales prédatrices fut-elle sauvée par l'un des premiers méga-renflouements de l'histoire : un État-nation obtenait, contre le sauvetage d'une société en faillite, le droit de lui imposer des règles et un contrôle strict de ses pratiques.



Cet ouvrage ne vise pas à fournir une histoire complète de l'East India Company, et encore moins une analyse économique de ses activités marchandes. Il tente de répondre à la question de savoir comment une société commerciale, basée dans un immeuble de bureaux londonien, a pu remplacer entre 1756 et 1803 le puissant Empire moghol à la tête du sous-continent indien.

Il raconte comment la Compagnie vainquit ses principaux rivaux – les *nawabs* du Bengale et de l'Aoudh, Tipu Sultan et son sultanat de Mysore, ainsi que l'importante confédération marathe – pour prendre sous son aile l'empereur Shah Alam qui fut réduit, cinq décennies durant, à être le témoin impuissant de la conquête de l'Inde, et de l'ascension d'une humble société marchande jusqu'au statut de puissance impériale à part entière. La vie de Shah Alam forme d'ailleurs la trame du récit qui va suivre.

* Respectivement 42 millions, 31,5 millions et 21 millions de livres actuelles.

On admet aujourd'hui que, contrairement à ce qu'affirmaient dans leurs écrits les précédentes générations d'historiens, le XVIII^e siècle en Inde ne fut pas un « Moyen Âge ». Le déclin politique de l'Empire moghol provoqua plutôt une relance économique dans d'autres parties du sous-continent, et de nombreuses recherches universitaires sont récemment venues approfondir notre compréhension sur ce point⁵. Ces excellents travaux sur une relance dans les régions ne contredisent pas la réalité de l'anarchie qui désorganisa le cœur de l'Empire moghol, entre Delhi et Agra, pendant la majeure partie du XVIII^e siècle. Comme l'écrivait alors Fakir Khair ud-Din Illahabadi : « ... le désordre et la corruption ne se cachaient plus, et le royaume des Indes, autrefois paisible, devint celui de l'Anarchie (*dâr al-amn-i Hindûstân dâr al-fitan gashî*). La monarchie moghole perdit toute substance, elle n'était plus qu'un nom, que l'ombre d'elle-même⁶. »

Cette réalité de l'anarchie ayant été attestée non seulement par quelques aristocrates moghols inconsolables comme Fakir Khair ud-Din et Ghulam Hussain Khan, mais aussi par tous les voyageurs de l'époque, je crois que le processus révisionniste est allé un peu trop loin. De Law et Modave à Pollier et Franklin, presque tous les témoins de la situation en Inde à la fin du XVIII^e siècle mentionnent à plusieurs reprises des massacres et un chaos ininterrompu à l'époque, ainsi que la difficulté de se déplacer dans le pays sans une escorte lourdement armée. Ils furent d'ailleurs les premiers à accrédi-ter la thèse de la « Grande Anarchie ».

Les nombreuses guerres de l'East India Company et son pillage du Bengale, du Bihar et de l'Orissa, surtout entre les années 1750 et 1770, contribuèrent largement à ce climat troublé, et dans des régions très éloignées de Delhi. D'où le titre que j'ai donné à mon livre. L'équilibre est de toute évidence difficile à trouver entre l'histoire militaire d'une période tendue, chaotique et violente, et la consolidation à long terme de nouvelles structures politiques, économiques et sociales comme celles que Richard Barnett et Chris Bayly, mon vénérable professeur à Cambridge, se sont appliqués à mettre en lumière. Je crois que nul n'a encore découvert comment concilier ces différents niveaux d'action et d'analyse, mais cet ouvrage est une tentative pour résoudre la quadrature du cercle.

Anarchie s'appuie principalement sur les kilomètres d'archives de la Compagnie. Les dossiers venant de son quartier général et les dépêches adressées par ses administrateurs indiens aux directeurs de Leadenhall Street emplissent désormais les sous-sols de la British Library à Londres. Ceux, souvent plus complets et révélateurs, venant du siège indien de la Compagnie – le palais du gouverneur et le fort William à Calcutta – se trouvent aux Archives nationales de l'Inde (ANI) à New Delhi, et c'est là que j'ai concentré mes recherches.

Les archives du XVIII^e siècle sont toutefois beaucoup moins accessibles que celles du XIX^e, dûment répertoriées, et au début j'ai même eu du mal à localiser la plupart des index. Le problème a été résolu par deux brillants archivistes d'une patience infinie, Jaya Ravindran et Anumita Bannerjee, qui ont passé au crible réserves et magasins jusqu'à ce qu'ils retrouvent les index manquants. La récompense fut digne de leurs efforts. Quelques semaines plus tard, j'avais entre les mains l'original du rapport secret du port de Lorient, qui incita la Compagnie à donner ordre au gouverneur Roger Drake de reconstruire les murailles de Calcutta : un *casus belli* à l'origine de l'entrée en guerre de Siraj ud-Daula, et de la première dépêche envoyée par Clive depuis le champ de bataille de Plassey.

Parallèlement aux archives en langue anglaise de la Compagnie, j'ai utilisé les excellents ouvrages rédigés en persan au cours du XVIII^e siècle par des historiens, aristocrates, *munshis* et scribes moghols d'une immense érudition. Le meilleur de tous, la *Seir Mutaqherin* ou *Review of Modern Times* – Revue des Temps modernes –, due au jeune et brillant historien moghol Ghulam Hussain Khan et de loin la source la plus éclairée sur cette période, est disponible en anglais depuis les années 1790. Mais bien d'autres textes historiques en persan, tout aussi révélateurs, ne sont toujours pas traduits ni publiés.

Je m'en suis abondamment servi avec l'aide de Bruce Wannell, mon collaborateur de longue date : ses superbes traductions de sources moins connues comme l'*Ibrat Nama* ou *Book of Admonition* – Livre des admonestations – de Fakir Khair ud-Din Illahabadi, ou le *Tarikh-i Muzaffari* de Mohammad Ali Khan Ansari de Panipat, qui lui ont coûté des mois de travail sous sa tente dans le jardin de ma ferme de Mehrauli, ont métamorphosé ce projet, tout comme la connaissance

inégalée de Bruce sur l'Inde du XVIII^e siècle et le monde islamique en général. Je lui suis particulièrement reconnaissant du temps qu'il a passé au MAAPRI Research Institute de Tonk, au Rajasthan, pour traduire une biographie de Shah Alam jamais citée jusqu'alors, le *Shah Alam Nama* de Munshi Munna Lal ; et de ses conversations à Pondichéry avec Jean Deloche, qui ont abouti à son exquise restitution de plusieurs sources françaises du XVIII^e non traduites et pratiquement jamais ouvertes, comme les mémoires de Gentil, de Madec, de Law, et surtout les merveilleux *Voyages* du comte de Modave, un Grenoblois raffiné, ami et voisin de Voltaire, qui porte un regard sophistiqué, sardonique et lucide sur l'Inde du XVIII^e siècle, depuis les larges avenues de la Calcutta de l'East India Company jusqu'aux ruines de Delhi, la capitale délabrée de Shah Alam.



En six ans de travail sur la Compagnie, j'ai accumulé beaucoup de dettes. Mes remerciements vont tout d'abord à Lily Tekseng pour les mois qu'elle a passés à taper les manuscrits exhumés aux Archives nationales de l'Inde, ainsi qu'à ma belle-sœur Katy Rowan et à Harpavan Manku, qui ont accompli une tâche similaire à Londres en parvenant à déchiffrer aussi bien l'écriture calligraphiée des rapports officiels de la Compagnie que la correspondance privée de Clive, de Hastings, de Cornwallis et de Wellesley. Je remercie également Aliya Naqvi et Katherine Butler Schofield d'avoir si bien traduit les vers de Shah Alam.

De nombreux amis ont relu les versions successives de ce livre : Peter Marshall, Rajat Datta, Robert Travers, Najaf Haider, Lakshmi Subramanian, Jean-Marie Lafont, Nonica Datta, Sonal Singh, Vijay Pinch, Mahmood Farooqui, Yashashwini Chandra, Narayani Basu, Katherine Butler Schofield, Mala Singh, Rory Fraser, Sam Miller, Gianni Dubbini, Jeremy Parkinson, Riya Sarkar, Chiki Sarkar, Jayanta Sengupta, Adam Dalrymple et Nandini Mehta. Je leur en suis particulièrement reconnaissant.

Beaucoup d'autres m'ont prodigué une aide inestimable. En Inde : B. N. Goswamy, Ebba Koch, Momin Latif, John Fritz,

George Michel, Shashi Tharoor, Chander Shekhar, Jagdish Mittal, Diana Rose Haobijam, Navtej Sarna, Tanya Kuruvilla, S. Gautam, Tanya Banon et Basharat Peer. Je dois tout spécialement remercier Lucy Davison de Banyan – de loin la meilleure agence de voyages en Inde – qui a assuré avec compétence la logistique pour plusieurs voyages de recherche le long de la côte carnatique, à Srirangapatna, à Tonk, à travers le Deccan jusqu'à Pune et, peut-être le plus mémorable de tous, à Calcutta et à Murshidabad en pleine fête de la Durga Puja.

Au Pakistan : Fakir Aijazuddin, Ali Sethi, Hussain et Aliya Naqvi, et Abbas des Archives du Pendjab, qui m'a généreusement permis de consulter les sources perses et ourdoues.

Aux États-Unis : Muzaffar Alam, Maya Jasanoff, Ayesha Jalal, Ben Hopkins, Nile Green, Sanjay Subrahmanyam, Durba Ghosh, Elbrun Kimmelman et Navina Haidar.

En Grande-Bretagne : Nick Robbins, Saqib Baburi, Ursula Sims-Williams, Jon Wilson, Malini Roy, Jerry Losty, John Falconer, Andrew Topsfield, Linda Colley, David Cannadine, Susan Stronge, Amin Jaffer, Anita Anand, Ian Trueger, Robert Macfarlane, Michael Axworthy, David Gilmour, Rory Stewart, Charles Allen, John Keay, Tommy Wide, Monisha Rajesh, Aarathi Prasad, Farrukh Husain, Charles Grieg, Rosie Llewellyn-Jones, Richard Blurton, Anne Buddle, Sam Murphy, Henry Noltie, Robert Skelton, Francesca Galloway, Sam Miller, Shireen Vakil, Zareer Masani, Tirthankar Roy, Brigid Waddams, Barnaby et Rose Rogerson, Anthony et Sylvie Sattin, Hew, Jock et Rob Dalrymple, ainsi que le très regretté Chris Bayly, dont les cours à Cambridge il y a plus de trente ans furent à l'origine de mon intérêt pour les complexités de l'Inde du XVIII^e.

Je m'estime toujours aussi heureux d'avoir pour agent l'incomparable David Godwin, ainsi que des éditeurs géniaux chez Bloomsbury : Alexandra Pringle, Trâm-Anh Doan, Lilidh Kendrick, Emma Bal, Richard Charkin, Yogesh Sharma, Meenakshi Singh, Faiza Khan, Ben Hyman et, surtout, depuis plus de trente ans, Mike Fishwick. J'aimerais également remercier Vera Michalski, chez Noir sur Blanc, et, en Italie, l'inégalable Roberto Calasso, chez Adelphi.

Mon adorable famille – Olivia, Ibby, Sam et Adam – a veillé à mon bonheur et à ma santé durant les six longues années qu'il a fallu pour que ce livre voie le jour. Olivia, solide comme

un roc et force motrice de ce projet, a été ma première et meilleure éditrice, ainsi qu'une compagne de vie toujours patiente, généreuse et aimante. C'est envers elle et nos enfants, et envers mes parents bien-aimés, tous deux disparus pendant l'écriture du livre, que j'ai la plus immense dette. Mon père, en particulier, était convaincu que je ne le finirais jamais et n'a d'ailleurs pas vécu assez longtemps pour me voir mettre le point final, car il s'est éteint au lendemain de Noël, alors qu'il me restait encore deux chapitres à rédiger. Or c'est lui qui m'a transmis l'amour de l'histoire, et celui de la vie : je dédie ce livre à sa mémoire.

WILLIAM DALRYMPLE
North Berwick – Chiswick – Mehrauli,
mars 2013-juin 2019



1

1599

Le 24 septembre 1599, tandis que William Shakespeare méditait sur un brouillon de *Hamlet* dans sa maison de Southwark en aval du théâtre du Globe, à un kilomètre et demi plus au nord et moins de vingt minutes à pied de l'autre côté de la Tamise, une foule bigarrée de Londoniens s'assemblait dans une vaste demeure à colombages, aux murs percés de nombreuses fenêtres Tudor à meneaux¹.

On considérait déjà qu'il s'agissait d'une réunion historique, et des notaires étaient présents avec plumes et encriers pour faire passer à la postérité cet échantillon du Londres élisabéthain, d'une diversité inhabituelle, qui affluait au Founders' Hall près de Moorgate Fields². En haut de l'échelle sociale, arborant la chaîne d'or de sa charge, trônait la robuste silhouette du lord-maire, Sir Stephen Soame, dans sa toge de futaine écarlate. Deux de ses prédécesseurs l'accompagnaient, ainsi que plusieurs échevins de la City – des bourgeois élisabéthains aux manières onctueuses et à la barbe blanche nichée dans la fine batiste de leur fraise³. Le plus influent d'entre eux, l'air sévère avec sa barbiche, sa toge bordée d'hermine et son couvre-chef en forme de tuyau de poêle, était Sir Thomas Smythe, commissaire aux comptes de la City de Londres, qui avait fait fortune en important les raisins secs des îles grecques et les épices d'Alep. Quelques années auparavant, le

« commissaire Smythe » avait contribué à créer la Compagnie du Levant pour assurer la logistique de ses voyages commerciaux ; cette réunion se tenait à son initiative⁴.

Aux côtés de ces piliers de la City se pressaient nombre de marchands moins haut placés ayant l'espoir de s'enrichir, ainsi qu'une poignée d'ambitieux de plus humble extraction dont les notaires consignèrent dûment la profession : épiciers, drapiers, merciers, un « tailleur », un « négociant en vins », un « maroquinier » et un « équarisseur »⁵. Il y avait également quelques soldats balafrés, des marins et des aventuriers barbus venus des quais de Woolwich ou de Deptford, de vieux loups de mer à la peau tannée dont certains avaient affronté l'Invincible Armada une décennie plus tôt, tous en pourpoint pour l'occasion, anneau d'or à l'oreille et dague discrètement glissée sous le ceinturon. Plusieurs de ces matelots et quartiers-mâtres avaient combattu sous les ordres de Drake et de Raleigh contre les galions espagnols chargés de trésors dans les mers chaudes des Caraïbes, et se décrivaient à présent aux notaires comme des « corsaires », un euphémisme poli. Ils côtoyaient un groupe d'explorateurs et de voyageurs qui s'étaient aventurés encore plus loin, tel William Baffin, dont une baie de l'Arctique porte le nom. Sans oublier, prenant des notes lui aussi, le jeune Richard Hakluyt, qui s'était autoproclamé « historiographe des voyages aux Indes orientales » et qui avait été payé 11 livres et 10 shillings* par ces aventuriers pour compiler tout ce que l'on savait dans l'Angleterre d'alors sur les routes des Épices⁶.

Rarement voyait-on une assemblée si diverse sous le même toit, mais tous étaient réunis dans le même but : obtenir de la reine Elizabeth I^{re} vieillissante, femme emperruquée et fardée de soixante-six ans, la création d'une compagnie marchande « pour qu'advienne ledit voyage aux Indes orientales et vers d'autres Isles ou Contrées afin d'y faire commerce... en achetant ou échangeant les denrées, biens, bijoux ou marchandises que ces Isles ou Contrées peuvent fournir ou s'offrir... (s'il plaît au Seigneur qu'elles prospèrent⁷) ».

Deux jours plus tôt, Smythe avait rassemblé cent un marchands parmi les plus riches pour les inciter à

* Environ 1 200 livres actuelles.

souscrire individuellement de 100 à 3 000 livres*, des sommes considérables à l'époque. Smythe réunit un total de 30 133 livres, 6 shillings et 8 pence**. Pour ce faire, les investisseurs avaient établi un contrat et, déclarèrent-ils, ajouté « de leur main, en l'honneur de la patrie et pour le progrès du commerce et de l'approvisionnement au sein du royaume d'Angleterre », leur contribution dans le livre des souscriptions.



Lire l'histoire à rebours est toujours une erreur. On sait maintenant que l'East India Company (EIC) étendit finalement son emprise sur près de la moitié du commerce mondial pour devenir la compagnie la plus puissante de tous les temps, « un État déguisé en marchand », pour reprendre la formule d'Edmund Burke. Rétrospectivement, l'ascension de l'EIC paraît presque inévitable. Mais tel n'était pas le cas lors de sa création en 1599, car peu de compagnies semblaient alors avoir aussi peu de chances de réussite.

L'Angleterre de l'époque était un pays relativement appauvri et majoritairement agricole qui venait de passer près d'un siècle en guerre contre lui-même à cause du sujet le plus cliquant du moment : la religion⁸. Durant cette période où ils avaient sacrifié à ce que les plus sages d'entre eux voyaient comme une entreprise délibérée d'autodestruction, les Anglais s'étaient unilatéralement coupés de la puissante Europe, se transformant aux yeux de nombreux Européens en une nation paria. Raison pour laquelle, isolés de leurs voisins stupéfaits, ils furent contraints de parcourir la planète en quête de nouveaux marchés et d'opportunités commerciales loin de chez eux. Ils s'y employèrent sans le moindre scrupule.

Sir Francis Drake donna le ton. Au début des années 1560, il s'était fait la réputation d'un boucanier qui pillait les convois de galions espagnols empruntant l'isthme de Panama

* De 10 000 à 300 000 livres actuelles.

** Plus de 3 millions de livres actuelles.

pour rentrer au pays, chargés de l'argent extrait des mines locales. Avec une partie des bénéfices, Drake partit en 1577 sur le *Golden Hinde* pour un tour du monde qui devait durer trois ans. Ce n'était que la troisième tentative de ce genre, rendue possible par le perfectionnement des boussoles et des astrolabes – ainsi que par la détérioration des rapports avec l'Espagne et le Portugal⁹.

« Mû par l'immense espoir de trouver de l'or [et] de l'argent... des épices, des cochenilles », Drake avait pris la mer et put poursuivre son périple grâce au pillage occasionnel de navires ibériques. Après la capture d'une caraque portugaise aux cales particulièrement bien remplies, il revint avec une cargaison « riche en or, argent, perles et pierres précieuses » d'une valeur estimée à plus de 100 000 livres*, l'un des voyages les plus rentables de l'ère des grandes découvertes. Cette razzia autorisée par la Couronne sur les empires ibériques, plus anciens et fortunés, qui régnaient alors sur l'Amérique latine, était au fond une forme de crime organisé par l'État élisabéthain et les oligarques de Whitehall et de Charing Cross. Quand Sir Walter Raleigh, le rival de Drake, et son équipage rentrèrent après une razzia similaire, l'ambassadeur espagnol les accusa d'être « des pirates, des pirates et rien d'autre¹⁰ ».

Beaucoup de ceux que l'ambassadeur aurait également considérés comme des pirates étaient présents au Founders' Hall en cette fameuse journée. Les investisseurs potentiels de la Compagnie savaient que ce groupe de marins et d'aventuriers, quel que fût leur talent de flibustiers, s'était montré aussi peu apte à réussir dans le domaine exigeant du commerce mondial que dans l'art d'implanter des colonies, et de les administrer patiemment pour les rendre viables. Comparés à la plupart de leurs voisins européens, les Anglais faisaient figure d'amateurs.

Leur quête du légendaire passage du Nord-Ouest vers l'Indonésie s'était soldée par un désastre, non pas aux Moluques comme prévu, mais en lisière du cercle polaire sur des galions pris par les glaces, à la coque vétuste transpercée par les icebergs et aux équipages repoussant les ours blancs à coups de pique¹¹. Ils n'avaient pas non plus su protéger

* Plus de 10 millions de livres actuelles.

leurs colonies protestantes récemment implantées en Irlande des graves attaques de 1599. Leurs efforts pour participer au commerce des esclaves aux Caraïbes n'avaient rien donné, et leurs tentatives pour créer une colonie anglaise en Amérique du Nord avaient tourné au drame.

En 1584, Sir Walter Raleigh avait fondé la première d'entre elles sur l'île de Roanoke, au sud de la baie de Chesapeake, dans une région qu'il baptisa « Virginie » en hommage à sa souveraine. Or cette colonie survécut à peine un an et, en juin 1586, la flotte venue à sa rescousse trouva l'endroit désert et à l'abandon. Un nouveau groupe de colons enthousiastes bondit à terre pour découvrir les vestiges de l'enceinte et des maisons, sans que rien n'indique le sort subi par leurs prédécesseurs, hormis un squelette et le nom de la tribu indienne locale, CROATOAN, gravé en majuscules sur le tronc d'un arbre. Pas la moindre trace des quatre-vingt-dix hommes, des dix-sept femmes et des onze enfants que Raleigh avait laissés sur place deux ans plus tôt à peine. Ils semblaient s'être évaporés dans les airs¹².

Même les deux marins et explorateurs de l'Orient les plus expérimentés de Londres – présents au Founders' Hall – n'avaient pas rapporté de leurs voyages grand-chose d'autre que de merveilleux récits, ni l'un ni l'autre n'étant rentrés avec un équipage indemne ou une cargaison intacte.

Le premier, Ralph Fitch, avait quitté Falmouth en 1583 sur le *Tyger*. Envoyé en Orient par la nouvelle Compagnie du Levant du commissaire aux comptes Smythe pour acheter des épices, Fitch avait choisi la voie terrestre depuis la côte levantine via Alep, mais n'était pas allé plus loin qu'Ormuz avant d'être arrêté par les Portugais pour espionnage. Ceux-ci l'expédièrent les fers aux pieds à Goa et le menacèrent de l'estrapade – une version du saut à l'élastique datant de l'Inquisition, où un homme était attaché en hauteur à une corde qu'on laissait se dérouler brusquement dans le vide. La violence de la secousse quand la corde interrompait sa descente était, disait-on, encore plus atroce que le supplice de la roue, qui avait la préférence des élisabéthains.

Avec l'aide du frère Thomas Stevens, un jésuite anglais installé de longue date à Goa qui se porta garant pour lui, Fitch put s'évader et traverser les riches sultanats du Deccan

jusqu'à Agra, capitale de l'Empire moghol au XVI^e siècle, puis se rendre, via le Bengale, jusqu'aux Moluques¹³. Lors de son retour à Londres trois ans plus tard, il régala toute la ville de ses récits et devint si célèbre que son navire fut mentionné par Shakespeare dans *Macbeth* (acte I, scène III) : « Son mari est parti pour Alep, commandant sur le *Tigre*. » Mais si Fitch rapportait quantité d'anecdotes sur le commerce du poivre, il était rentré au pays sans le poivre en question¹⁴.

La tentative suivante de la Compagnie du Levant pour se faire une place dans le commerce des épices, par mer cette fois, se solda par un désastre encore plus absolu. En 1591, Sir James Lancaster avait tenté pour la première fois de rallier l'Asie par le cap de Bonne-Espérance et l'océan Indien. L'armement de la flotte était assuré par le commissaire aux comptes Smythe et sa Compagnie du Levant. Finalement, un seul des quatre navires de Lancaster, l'*Edward Bonaventure*, revint des Indes, et avec un équipage réduit à sa plus simple expression. Les rares survivants, cinq hommes et un mousse, ramenèrent le bâtiment à bon port avec une cargaison de poivre pillée sur un bateau portugais. Quant à Lancaster, échoué sur une île des Comores avec le reste de son propre équipage après avoir fait naufrage pendant un cyclone, il finit par regagner sa patrie en 1594. Il était resté encalminé dans les eaux équatoriales, avait souffert du scorbut, perdu trois navires et vu la plupart de ses marins tués à coups de lance par des îliens en colère. Heureusement pour elle, la Compagnie du Levant avait les reins solides, car ce voyage fut un échec financier retentissant¹⁵.

Contrairement à ces boucaniers dépenaillés, leurs distingués rivaux espagnols et portugais s'appliquaient depuis plus d'un siècle à édifier des empires rentables et cosmopolites couvrant la planète entière. Leurs importations massives d'or du Nouveau Monde avaient fait de l'Espagne le pays le plus riche d'Europe, et du Portugal – surclassé de peu – le maître des océans et des épices d'Orient. Au grand dépit des Anglais, les Ibères n'avaient en réalité pour concurrent que la jeune et minuscule république de Hollande, moitié moins peuplée que l'Angleterre, et qui ne s'était libérée du joug de l'Espagne que vingt ans plus tôt, en 1579.

C'était la récente et sidérante réussite des Hollandais qui avait réuni une assemblée composite de Londoniens au

Founders' Hall. Deux mois auparavant, le 19 juillet, l'amiral Jacob Corneliszoon van Neck de la Compagnie Van Verre – Compagnie néerlandaise des Terres Lointaines – était rentré sans encombre d'Indonésie avec une imposante cargaison d'épices – huit cents tonnes de poivre, deux cents tonnes de clous de girofle, de la cannelle et des noix muscade en abondance. Les bénéfiques sans précédent atteignirent quatre cents pour cent : « Jamais navires aux cales si richement chargées n'étaient arrivés en Hollande », écrivit avec convoitise un observateur de la Compagnie du Levant¹⁶.

Au mois d'août, suite au « succès de ce voyage, à mettre au crédit de la nation néerlandaise », des marchands anglais projetèrent de créer une compagnie en vue d'expéditions similaires pour acheter des épices, non plus à des intermédiaires du Moyen-Orient qui en triplaient le prix à titre de commission, mais directement aux producteurs des Indes orientales de l'autre côté du globe. Les principaux initiateurs étaient les marchands de la Compagnie du Levant réunis par Smythe ; ils prenaient conscience, comme l'un d'eux l'écrivit depuis l'île grecque de Chios, que « ce commerce [des Néerlandais] aux Indes sonne le glas du nôtre à Alep¹⁷ ».

Le coup de grâce avait été l'envoi par les Néerlandais d'une délégation à Londres pour tenter d'acheter des navires anglais en vue de futurs voyages vers l'Orient. C'en fut trop pour l'amour-propre du Londres élisabéthain. Les courtiers d'Amsterdam qui attendaient à l'Old Steelyard – les entrepôts de la Hamburg Company – reçurent cette réponse : « Nos marchands londoniens ont besoin de tous nos bateaux et n'en ont aucun à vendre aux Néerlandais. Nous comptons désormais commercer nous aussi avec les Indes orientales¹⁸. » Le résultat fut la réunion au Founders' Hall. Ainsi que les participants l'exposèrent au Conseil privé de la reine Elizabeth I^{re} dans leur requête, « leur souci de développer les échanges commerciaux de la patrie n'était pas moindre que celui des marchands néerlandais d'œuvrer à la prospérité de leur république... Pour sauver l'honneur du pays et pour le progrès du commerce... projeter un voyage aux Indes orientales dans l'année¹⁹. »

Un quart des souscripteurs et sept des quinze premiers administrateurs de l'entreprise étaient des dirigeants de la Compagnie du Levant. Redoutant à juste titre que les

Néerlandais n'aient ruiné leurs investissements existants dans le commerce des épices, ils fournirent non seulement un tiers des fonds, mais la plupart des navires et des bureaux où se tinrent les premières réunions. À l'origine, la « Compagnie des Marchands de Londres pour le commerce avec les Indes orientales » fut donc une émanation de la Compagnie du Levant, et un moyen pour ses actionnaires à la fois d'étendre leurs activités en Extrême-Orient grâce au développement d'une route maritime, et de réunir le plus de capital possible²⁰.

Voilà pourquoi Smythe et ses associés avaient décidé de fonder une nouvelle compagnie et de l'ouvrir à tout souscripteur prêt à contribuer, plutôt que d'accroître simplement leur monopole. Car à la différence de la Compagnie du Levant, avec son conseil d'administration composé de cinquante-trois souscripteurs étroitement liés, l'East India Company fut d'emblée conçue comme une société par actions, ouverte à tous les investisseurs. À cause de l'énormité des frais et des risques, Smythe et ses associés avaient conclu que « le commerce en des lieux si reculés ne peut être l'affaire que d'une société par actions²¹ ». Après tout, les coûts seraient astronomiques. Les denrées convoitées étaient extrêmement chères, et leur transport nécessitait de gigantesques navires qui requéraient de nombreux membres d'équipage, et la protection d'artilleurs et de mousquetaires professionnels. Même si tout se déroulait comme prévu, il n'y aurait en outre aucun retour sur investissement avant plusieurs années.

L'idée de créer une société par actions fut l'une des innovations les plus géniales et les plus révolutionnaires de l'Angleterre des Tudors. L'étincelle avait jailli du creuset des guildes médiévales où marchands et artisans pouvaient unir leurs ressources pour entreprendre des projets qu'aucun d'entre eux n'avait les moyens de réaliser individuellement. Mais la grande différence, avec une société par actions, était la possibilité pour celle-ci de faire appel à des investisseurs passifs qui disposaient des liquidités nécessaires pour contribuer à un projet, sans s'impliquer personnellement dans sa réalisation. Les actions pouvaient être achetées et revendues par n'importe qui, prendre de la valeur ou en perdre en fonction de la demande et de la réussite du projet.

Cette société serait « une entité commerciale et politique » : en tant que compagnie, elle aurait donc une existence juridique et une forme d'immortalité financière lui permettant de survivre à la mort de ses actionnaires, « de même que la Tamise reste la Tamise bien que les parties qui la composent changent sans cesse », comme l'écrivit le juriste William Blackstone²².

Quarante ans plus tôt, en 1553, une précédente génération de marchands londoniens avait entrepris de fonder la première compagnie à charte : la Compagnie de Moscovie – ou, sous le nom magnifique qu'elle portait à l'origine, la Compagnie des Marchands Aventuriers pour la Découverte de Régions, Territoires, Îles et Contrées Inconnues²³. Elle avait initialement pour but d'explorer une idée lancée par des géographes qui, croyant que leur monde était une île entourée d'un océan, en déduisaient qu'il devait exister, en plus de celle du cap de Bonne-Espérance, une route septentrionale vers les épices et l'or de l'Extrême-Orient – route échappant à la rivalité ibérique.

Même si les administrateurs de la Compagnie de Moscovie conclurent rapidement que cette route septentrionale n'existait pas, leurs recherches avaient permis la découverte d'une route terrestre directe jusqu'à la Perse via la Russie, où ils se livrèrent à un commerce lucratif. Avant que les conquêtes de la Turquie ottomane ne coupent cette route en 1580, ils purent envoyer six convois vers Ispahan et les autres grandes villes marchandes de la région, et dégager des bénéfices substantiels²⁴.

En 1555, la Compagnie de Moscovie avait enfin reçu sa charte royale énonçant ses privilèges et responsabilités. Deux autres compagnies à charte, celle de Turquie et celle de Venise, apparurent en 1583 et s'associèrent en 1592 pour former la Compagnie du Levant. La même année fut fondée la Sierra Leone Company, spécialisée dans le commerce des esclaves. L'East India Company suivait donc une voie assez fréquentée, et sa charte royale aurait dû s'appliquer sans complications. De plus, la reine, qui voulait pouvoir s'appuyer sur la City en cas de rébellion du turbulent Robert Devereux, comte d'Essex, s'était montrée étonnamment réceptive à cette requête²⁵.

Or un contrordre venu de la cour et du Conseil privé suspendit presque aussitôt la formation de la Compagnie et les

préparatifs du voyage. Les négociations de paix avec l'Espagne après la mort du roi Philippe II en 1598 progressaient, et les lords, « trouvant plus bénéfique... d'assurer la paix que de la voir compromise » par une querelle, décidèrent que les aventuriers ne devaient « pas procéder plus avant en la matière cette année-là ».

Les marchands, dont aucun n'appartenait à la noblesse, et qui avaient donc peu de représentants influents à la cour, ne purent que patienter. Une année durant, il sembla que l'ambitieux projet de fonder une compagnie anglaise pour commercer avec l'Orient resterait à l'état de chimère.

Ce ne fut qu'en 1600, les négociations de paix avec l'Espagne ayant échoué pendant l'été, que le Conseil privé changea d'avis et s'autorisa à insister sur le caractère universel de la liberté de navigation en mer, ainsi que sur le droit de chaque nation à envoyer des navires partout où elle le souhaitait. Le 23 septembre, près d'un an jour pour jour après la rédaction de leur requête, les signataires reçurent enfin le feu vert : « Il plaît à Sa Majesté qu'ils mettent leur projet à exécution... et mènent ledit voyage à bien », leur dit-on²⁶.



Le 31 décembre 1600, dernier jour de la première année du nouveau siècle, le « Gouverneur et la Compagnie des Marchands de Londres pour le commerce avec les Indes orientales », un groupe de deux cent dix-huit hommes, reçut la charte royale²⁷.

Les pouvoirs qu'elle offrait s'avèrent bien plus étendus que les signataires de la requête ne s'y attendaient sans doute, ou ne l'espéraient. En même temps que l'exemption des droits de douane sur leurs six premiers voyages, elle leur accordait pour quinze ans le monopole britannique sur « le commerce avec les Indes orientales » – une zone mal définie, bientôt vue comme celle qui incluait tous les échanges et le trafic maritime entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan –, ainsi que le pouvoir presque absolu de gouverner les nouveaux territoires et de lever des armées. La formulation était

suffisamment ambiguë pour permettre aux futures générations d'administrateurs de l'East India Company de placer tous les sujets anglais en Asie sous leur autorité, de battre monnaie, d'élever des fortifications, de légiférer, de faire la guerre, de mener une politique étrangère indépendante, d'ouvrir des tribunaux, de punir et d'emprisonner, d'implanter des colonies. Non sans raison, un critique et pamphlétaire se plaignit plus tard que l'on eût concédé à la Compagnie un monopole sur « près des deux tiers du Monde du commerce²⁸ ». Et même s'il allait falloir deux siècles et demi pour que cette éventualité se concrétise, la formulation de la charte ouvrait dès le départ la porte à une transformation de l'East India Company en un pouvoir impérial, exerçant sa souveraineté sur les peuples et les territoires²⁹.

Durant l'année qui s'était écoulée, les marchands aventuriers n'avaient pas chômé. Ils étaient allés sur les quais de Deptford « voir plusieurs navires », dont l'un, le *May Flowre*, deviendrait célèbre grâce à un voyage dans la direction opposée³⁰. Quatre vaisseaux avaient été achetés et laissés en cale sèche pour une remise en état. Comme le temps pressait, on accorda aux ouvriers un fût de bière quotidien « afin de mieux les retenir de quitter leur travail pour courir boire ». Le bâtiment dont la Compagnie comptait faire son navire amiral, le *Scourge of Malice* – un ancien vaisseau corsaire de neuf cents tonneaux, conçu spécialement pour piller les cargaisons espagnoles dans les Caraïbes –, fut rebaptisé le *Red Dragon*, ce qui évoquerait un peu moins la piraterie.

Très vite, les marchands avaient commencé à acheter non seulement de quoi remplir les cales, mais aussi de nouveaux mâts, ancres et cordages, et à dresser des inventaires détaillés de leurs équipements : « ancres à touer », « pavillons », « tous gréements dormants et courants », « haubans bons ou bâtards, une solide bonnette » et « 1 grande haussière d'amarrage ». Il y aurait aussi besoin d'armement : « 40 mousquets, 24 piques... 13 sacqueboutes, 2 arquebuses, 25 barils de poudre », sans oublier les « Écouvillons, Bourroirs et Affûts » pour les canons³¹.

Ils s'employèrent également à commander les tonnes, énormes tonneaux qui seraient emplis de « bière, 170 tonnes ; de porc, 40 tonnes ; 12 tonnes de Flocons d'avoine, une tonne de graines de moutarde, une tonne de riz... des biscuits bien

secs... du bon poisson... bien séché », ainsi que « 120 bœufs » et « 60 Tonnes de cidre ». Pendant ce temps-là, les financiers du groupe entreprirent de réunir pour 30 000 livres* d'or et d'argent, de même que diverses marchandises qui seraient vendues à l'arrivée – du fer, de l'étain, du drap anglais –, qu'ils présentaient comme un « investissement » et dont ils espéraient qu'elles seraient échangées contre le poivre d'Indonésie, les noix muscade, les clous de girofle, le macis, la cardamome et autres épices, ainsi que les bijoux qu'ils souhaitaient rapporter³².

Il y eut un dernier contretemps. En février 1601, le commissaire aux comptes Smythe, génial président de la Compagnie naissante, fut brièvement incarcéré à la Tour de Londres pour complicité de rébellion avec le bouillonnant comte d'Essex³³. Malgré tout, deux mois seulement après la remise officielle de la charte royale, le 13 février 1601, le *Red Dragon* remis en état quitta son mouillage de Woolwich et traversa les brumes hivernales de la Tamise, suivi de près par une escorte de trois vaisseaux plus petits, le *Hector*, le *Susan* et l'*Ascension*. À la barre, toujours sévère mais instruit par l'expérience, se tenait Sir James Lancaster. Ses précédentes mésaventures lui ayant servi de leçon, il emportait du jus de citron pour son équipage afin de prévenir le scorbut, et un armement suffisant – pas moins de trente-huit canons – pour affronter tout rival qui croiserait sa route³⁴.

Le voyage commença si mal que c'en fut presque comique. Au sortir de l'estuaire de la Tamise, le vent tomba et, humiliation suprême, la flotte resta deux mois en calminée dans la Manche, en vue de Douvres. Mais le vent se leva enfin et en septembre elle avait franchi le cap de Bonne-Espérance, où elle s'arrêta pour se ravitailler. Voulant faire comprendre aux membres des tribus venus les attendre son intention d'acheter de la viande, et démontrant cette aptitude à communiquer qui caractériserait l'impérialisme anglais, Lancaster « s'adressa à eux par onomatopées... *meuh* pour les bovins, et *bêêê* pour les moutons ». La flotte se dirigea ensuite vers l'île de France – l'actuelle île Maurice – où, sur le rivage, les marins découvrirent une série d'inscriptions gravées dans la roche.

* Plus de 3 millions de livres actuelles.

Elles n'auguraient rien de bon : cinq navires hollandais avaient quelques mois plus tôt laissé une trace de leur visite³⁵.

En juin 1602 seulement, la flotte de Lancaster atteignit Aceh et négocia avec le sultan l'achat de ses épices. Peu après, l'équipage aperçut en mer une caraque portugaise. Lancaster s'était vu conseiller de commander ses hommes « selon les règles de la marine marchande », mais il avait aussi l'autorisation de se livrer à des actes de piraterie contre des bateaux espagnols ou portugais si « l'occasion lui en était offerte sans risque ni préjudice ». Il n'hésita pas.

Un an plus tard, le 1^{er} juin 1603, parvinrent à Londres via la France des rumeurs selon lesquelles la première flotte de la Compagnie avait rallié sans encombre les eaux européennes. Mais il fallut attendre le 6 juin pour que Lancaster jette enfin l'ancre sur la côte des Downs au sud de l'Angleterre, remerciant « Dieu Tout-Puissant de nous avoir délivrés de périls et dangers infinis³⁶ ». Il ramenait cette fois ses quatre vaisseaux intacts et lourdement chargés. Il rapportait au moins neuf cents tonneaux de poivre, de cannelle et de clous de girofle provenant en grande partie du pillage de la caraque portugaise, lesquels, ajoutés aux épices achetées à Aceh, générèrent un bénéfice impressionnant de trois cents pour cent.

Cette expédition serait la première des quinze organisées par l'East India Company au cours des quinze années suivantes. Mais à vrai dire elle ne pesait pas lourd, comparée à ce que les Néerlandais avaient déjà accompli de l'autre côté de la Manche. Car en mars 1602, alors que Lancaster se trouvait encore aux Moluques, les différentes Compagnies néerlandaises des Indes orientales s'étaient entendues pour fusionner, et la Vereenigde Oostindische Compagnie (VOC) ainsi obtenue s'était vu accorder un monopole d'État sur le commerce avec l'Orient. Quand les comptes d'Amsterdam eurent fait le total des souscriptions, on découvrit que la VOC avait réuni près de dix fois l'équivalent du capital de l'East India Company, et elle fut aussitôt en mesure d'offrir aux investisseurs 3,6 pour cent de dividendes³⁷.

En comparaison, la Compagnie anglaise resta de nombreuses années une société très modeste aux ambitions relativement limitées. Malgré l'enthousiasme initial qui régnait au Founders' Hall, les marchands n'avaient collecté qu'un assez

maigre capital de 68 373 livres, contrairement aux Néerlandais qui disposaient de la mirifique somme de 550 000 livres* pour leur entreprise. Depuis, de nouvelles souscriptions néerlandaises affluaient, alors que la Compagnie anglaise, elle, avait du mal à obtenir l'argent promis par ses premiers souscripteurs.

Les archives de l'East India Company datées du mois d'octobre 1599 contiennent les premières plaintes relatives à la « négligence des nombreux contributeurs qui avaient inscrit leur nom », mais n'avaient « jusqu'à présent pas versé un sou ». Quelques mois plus tard, les administrateurs menacèrent ceux qui ne tenaient pas les promesses faites au Founders' Hall de graves sanctions. Le 11 janvier 1600, ils « décrétèrent que tout membre de la communauté ayant... enfreint la moindre disposition... sera donc jeté en prison pour y demeurer aussi longtemps qu'il plaira aux autorités ». Un mandat d'arrêt à la prison de Marshalsea fut alors prononcé contre quatre personnes si elles ne payaient pas ce qu'elles devaient dans les quatre jours.

Ce financement insuffisant eut pour résultat une compagnie et une flotte de taille réduite sans capital propre, devant se contenter pour chaque voyage de souscriptions ponctuelles. À ce stade, les Anglais avaient tout simplement moins d'argent en poche que les Néerlandais. De plus, la noblesse élisabéthaine rêvait de plus en plus à la Virginie et au Nouveau Monde, avant tout parce qu'ils semblaient offrir des placements plus abordables et moins risqués : acquérir pour 10 shillings une cinquantaine d'hectares de terres fertiles en Virginie paraissait plus alléchant que de payer 120 livres** pour dix actions volatiles de l'East India Company. À l'époque, celle-ci pouvait au mieux espérer devenir un acteur mineur d'un des marchés les plus complexes et concurrentiels au monde³⁸.

À cause des risques encourus, la Compagnie n'attirait pas non plus les candidats du calibre qu'il lui fallait pour réussir dans sa difficile entreprise. « Il n'est pas rare que certains sortent de [la prison de] Newgate, ainsi que l'ont avoué plusieurs d'entre eux, que nous parvenons cependant à mettre au pas », lit-on dans l'une des premières lettres où un administrateur se plaint de la piètre

* Soit respectivement 7 179 165 livres et plus de 57 millions de livres actuelles.

** 12 600 livres actuelles.

qualité des recrues. « En revanche nous en avons récemment eu quelques-uns venant de [l'asile de] Bedlam³⁹. » Déjà, on rapportait le cas d'employés de la Compagnie « qui s'adonnaient dangereusement à la boisson et à la fréquentation des prostituées », tandis qu'une autre lettre supplie que l'on tente de recruter « des hommes aux manières civiles, ne buvant pas », et que « les individus négligés, les débauchés ou les ivrognes soient éliminés »⁴⁰.

Beaucoup d'autres voyages furent entrepris au début du XVII^e siècle, générant pour la plupart des bénéfiques modestes, mais l'East India Company (EIC) fut d'emblée incapable de rivaliser avec les flottes mieux armées, mieux financées et plus habilement commandées de la Vereenigde Oostindische Compagnie (VOC), sa rivale des Pays-Bas. « Ces gros sacs de graisse [néerlandais] deviennent si insolents, se lamenta un capitaine de l'EIC, que si on les tolère un peu trop longtemps, ils voudront régner sur les Indes tout entières, de sorte que nul ne pourra y commercer sans leur accord ; mais j'espère voir leur orgueil mis à mal⁴¹. » Ce ne serait toutefois pas l'orgueil des Néerlandais qui allait souffrir. En 1623, le comptoir d'Ambon aux Moluques fut attaqué par les soldats de la VOC et dix Anglais moururent sous la torture. S'ensuivirent plusieurs décennies de conflit entre l'Angleterre et les Pays-Bas, durant lesquelles, malgré quelques victoires occasionnelles, les Anglais furent souvent défaits. Il arriva même qu'une flotte hollandaise remonte la Tamise et donne l'assaut à Sheerness, détruisant les bateaux au mouillage à Chatham et à Rochester⁴².

Après plusieurs affrontements cuisants, les administrateurs de l'EIC n'eurent d'autre choix que d'abandonner aux Néerlandais les Moluques et leur si lucratif commerce des épices, pour se concentrer sur des secteurs moins concurrentiels mais potentiellement plus prometteurs en Asie : le coton fin, l'indigo et le chintz.

La source de ces trois raretés était l'Inde.



Le 28 août 1608, William Hawkins, un capitaine bourru qui participait au Troisième Voyage, mit son navire, le *Hector*, à

l'ancre au large de Surate, devenant ainsi le premier commandant d'un vaisseau de l'East India Company à poser le pied sur le sol indien⁴³.

L'Inde comptait alors cent cinquante millions d'habitants – environ un cinquième de la population mondiale – et fabriquait à peu près un quart des produits manufacturés de la planète ; elle était en réalité une locomotive économique et le premier producteur de textiles. Ce n'est pas un hasard si tant de mots anglais liés au tissage – *chintz*, *calico*, *shawl* (châle), *pyjamas*, *khaki*, *dungarees* (salopette), *cummerbund* (ceinture large), *taffetas* – viennent de l'hindi⁴⁴. L'Inde représentait sûrement une part plus importante du commerce mondial que n'importe quelle région comparable, et la puissance de son économie se faisait sentir jusqu'au Mexique, dont la production textile avait été victime d'une « désindustrialisation » due aux importations de tissus indiens⁴⁵. En comparaison, la population de l'Angleterre d'alors, un cinquième de celle de l'Inde, produisait à peine trois pour cent des produits manufacturés du globe⁴⁶. La plupart des bénéfices réalisés se retrouvaient à Agra dans les poches de l'empereur moghol, faisant de lui, avec des revenus d'environ 100 millions de livres* de l'époque, le monarque le plus riche au monde.

Les capitales mogholes étaient les mégalopoles de l'époque : « Elles sont sans rivales en Asie ou en Europe, que ce soit par la taille, la population ou la richesse, pensait le frère jésuite Antonio Monserrate. Elles sont peuplées de marchands provenant de toute l'Asie. Il n'existe aucun art ou artisanat qui n'y soit pratiqué. » Entre 1586 et 1605, l'argent européen affluait au cœur de l'Empire moghol à un rythme sidérant de dix-huit tonnes métriques par an et, comme le nota William Hawkins : « Toutes les nations apportent leurs pièces d'argent et repartent avec l'équivalent en marchandises⁴⁷. » Pour leurs contemporains occidentaux mal dégrossis dans leurs hauts-de-chausses crasseux, les Moghols vêtus de soie, couverts de bijoux, étaient l'incarnation de l'opulence et du pouvoir – une image encore associée au mot *mogul* (magnat).

Au début du xvii^e siècle, les Européens s'étaient habitués à enchaîner facilement des victoires militaires sur les autres

* Plus de 10 milliards de livres actuelles.

peuples. Dans les années 1520, les Espagnols avaient écrasé en quelques mois les immenses armées du puissant Empire aztèque. Aux Moluques, les Néerlandais retournaient depuis peu leurs canons contre les gouvernants avec lesquels ils commerçaient auparavant, massacrant les îliens qui venaient en pirogue à leur rencontre, incendiant leurs villes et s'emparant de leurs ports. Sur une seule de ces îles, Lontor, huit cents habitants furent déportés à Java comme esclaves pour travailler dans les nouvelles plantations néerlandaises ; quarante-sept chefs de tribus furent torturés et exécutés⁴⁸.

Or, ainsi que le capitaine Hawkins le comprit rapidement, il était hors de question pour quelque nation européenne que ce fût d'agir ainsi avec les Grands Moghols, d'autant que ces derniers entretenaient des armées fortes de quatre millions d'hommes, un effectif sidérant⁴⁹. Quand l'empereur découvrit en 1632 que les Portugais construisaient sans autorisation à Hooghly, au Bengale, des fortifications et « demeures d'une splendeur et d'une solidité sans pareilles », et qu'ils enfrennaient les règles mogholes en convertissant de force les autochtones au christianisme, il ordonna l'attaque de la colonie portugaise et l'expulsion des colons.

En quelques jours, la ville tomba aux mains des armées mogholes, et les tentatives des habitants pour s'échapper en descendant le Gange furent contrecarrées par la présence d'un barrage flottant ingénieusement jeté en travers du fleuve. Quatre cents prisonniers portugais, capturés « avec les idoles de ces infidèles impies », furent envoyés à Agra pour demander grâce. Ceux qui refusèrent furent, selon les chroniques du *Padshahnama*, « mis au service [en tant qu'esclaves] des notables », « ou emprisonnés et torturés. La plupart périrent ». Le vice-roi portugais de Goa n'y put rien⁵⁰.

Instruite par ces événements, la Compagnie comprit qu'elle aurait besoin de partenaires et d'autorisations pour réussir à commercer avec les Moghols, ce qui supposait d'entrer en relation avec l'empereur moghol lui-même. Il fallut un an à Hawkins, vêtu comme un membre de la noblesse afghane, pour atteindre Agra. Là, il fut brièvement reçu par l'empereur avec lequel il conversa en turc, jusqu'à ce que Jahangir se désintéresse de ce loup de mer peu cultivé et le renvoie chez lui en lui faisant cadeau d'une épouse

arménienne de religion chrétienne. La mission n'avait pas servi à grand-chose. Peu après, une nouvelle flotte de l'East India Company, commandée par Sir Henry Middleton, reçut des autorités locales l'ordre de quitter le mouillage de Suvali à Surate – que les Anglais appelaient improprement « Swally Hole » – après des menaces lancées par les résidents portugais du port⁵¹.

Une mission de plus grande envergure fut programmée, et cette fois la Compagnie convainquit Jacques I^{er} d'Angleterre d'envoyer un émissaire royal. L'heureux élu, Sir Thomas Roe, un courtier, membre du Parlement, explorateur de l'Amazonie et ambassadeur de la Sublime Porte, se décrivait lui-même comme un « homme de qualité⁵² ». En 1615, il arriva enfin à Ajmer, chargé de présents : « des chiens de chasse » – mastiffs anglais et lévriers irlandais –, un coche d'apparat, quelques tableaux de peintres maniéristes, un virginal, et plusieurs caisses de vin rouge dont on disait que Jahangir l'appréciait ; Roe eut malgré tout une série d'entretiens difficiles avec l'empereur. Lorsqu'il finit par obtenir une audience et qu'il eut sacrifié aux salutations d'usage, il voulut aussitôt entrer dans le vif du sujet, celui du commerce et des droits de douane préférentiels, mais l'empereur esthète cacha mal l'ennui que lui inspirait ce genre de conversations.

Jahangir était après tout un monarque d'une sensibilité et d'une intelligence extrêmes, observateur attentif du monde qui l'entourait et avide collectionneur de curiosités, des sabres et globes vénitiens aux soieries safavides, aux pendentifs de jade et même aux dents de narval. Fier héritier de la tradition esthétique et érudite de l'Inde moghole, non seulement il maintenait l'unité de l'empire et commandait d'illustres œuvres d'art, mais il s'intéressait activement à l'élevage des chèvres et des guépards ainsi qu'à la médecine et à l'astronomie, comme certains propriétaires terriens quelques générations plus tard, à l'époque des Lumières.

C'était cela qui l'intéressait, plus que les rouages du commerce, et il s'ensuivit entre les deux hommes plusieurs mois d'un dialogue de sourds. Roe tentait d'orienter la conversation vers les échanges commerciaux, la diplomatie, les *firmans* (décrets impériaux) dont il voulait qu'ils confirment « son souhait de voir une factorerie [comptoir commercial] anglaise » à

Surate, et « garantissent une activité et une résidence durables et sûres à [ses] compatriotes » dans « un climat constant d'amour et de paix » ; or Jahangir assurait que ces sujets triviaux pouvaient attendre, et répondait par des questions sur l'île lointaine et brumeuse dont venait l'ambassadeur, sur les étranges événements qui s'y déroulaient et les œuvres d'art qu'elle produisait. Pour citer Roe, l'empereur « attend des présents et des bijoux somptueux, et ne s'intéresse à d'autre commerce qu'à celui qui nourrit son appétit insatiable pour les pierres précieuses, les richesses et les objets rares⁵³ ».

Toujours selon Roe :

Il me demanda quel Présent nous lui apporterions. Je répondis que l'alliance [entre l'Angleterre et l'Inde moghole] était encore récente et très fragile, qu'il se trouvait dans notre Pays nombre de curiosités rares et prisées que [notre] roi enverrait et que les marchands recherchaient sur la Terre entière, si on leur garantissait un commerce sans risques et une protection à d'honorables conditions.

Il voulut savoir à quelles curiosités je faisais allusion, si je pensais à des bijoux et à des pierres précieuses. Je dis que non, que nous ne les considérions pas comme des présents dignes d'être envoyés, puisqu'ils venaient à l'origine de cette partie du monde dont il était le Souverain... mais que nous recherchions pour Sa Majesté des objets rares et encore jamais vus par ici. Il déclara que c'était bel et bon, mais qu'il désirait un cheval anglais... Avec force plaisanteries, rires, et vantardises concernant les Arts de son Pays, il en vint alors à me questionner : combien de fois buvais-je par jour, en quelle quantité, et quel breuvage ? Et en Angleterre ? Qu'était-ce que la bière ? Comment la fabriquait-on ? Pouvais-je en fabriquer sur place ? Tous points sur lesquels je satisfis ses exigences de Monarque⁵⁴...

Roe pouvait à l'occasion critiquer sans appel le règne des Moghols – « de religions une infinité, de lois pas la moindre » –, mais il était à son corps défendant absolument ébloui. Dans une lettre de 1616 au futur roi Charles I^{er} à Whitehall, décrivant les célébrations pour l'anniversaire de l'empereur depuis la magnifique forteresse de Mandu à moitié en ruine sur son promontoire au centre de l'Inde, Roe relatait son entrée dans un monde d'une splendeur presque inimaginable.

Les célébrations se déroulaient dans un « très vaste et beau Jardin » superbement dessiné, « avec un carré central fait de canaux, sur ses côtés des fleurs et des arbres, et au centre une petite Pyramide, où l'on préparait la balance... d'or massif » pour y peser le poids de l'empereur en bijoux.

Autour étaient présents les Nobles de la cour, tous assis sur des Tapis jusqu'à l'arrivée du Roi qui apparut enfin, vêtu, ou plutôt chargé de Diamants, de Rubis, de Perles et autres bijoux, si énormes, si somptueux ! Sa tête, son cou, sa poitrine, ses bras au-dessus du coude, ses poignets, et ses doigts ornés d'au moins deux ou trois Bagues chacun, étaient couverts de chaînes de diamants, de Rubis aussi gros que des Noix – certains plus gros encore –, et de Perles telles que je n'en croyais pas mes yeux... serties dans des bijoux, qui sont l'un de ses plaisirs ; il est le trésor du monde, achetant tout ce qui se présente, et accumulant les pierreries comme pour bâtir un édifice [avec elles] plutôt que de s'en parer⁵⁵.

Les Moghols éprouaient en retour de la curiosité pour les Anglais, sans toutefois paraître impressionnés. Jahangir admirait profondément une miniature anglaise représentant une maîtresse de Roe – peut-être cette Lady Huntingdon à laquelle celui-ci écrivait depuis « les Indes » des lettres passionnées⁵⁶. Mais il s'empressa de démontrer à Roe que ses propres artistes pouvaient si bien la reproduire que celui-ci ne distinguerait pas la copie de l'original. Le coche d'apparat anglais fut également admiré, mais Jahangir fit aussitôt tendre à l'intérieur, de style Tudor et un peu terne, une étoffe moghole damassée d'or, puis prouva de nouveau le talent des *karkhanas* [ateliers] moghols, faisant réaliser en à peine plus d'une semaine une copie parfaite du coche, afin que son impératrice bien-aimée, Nur Jahan, possède elle aussi le sien⁵⁷.

Dans l'intervalle, Roe fut contrarié de découvrir que les Moghols ne considéraient pas les relations avec les Anglais comme une priorité. À son arrivée, on l'avait médiocrement logé : quatre salles seulement d'un caravansérail furent allouées à l'ambassade, « chacune de la taille et de la forme d'un four, au plafond voûté, sans autre source de lumière que la porte, et si exiguës que le contenu de deux voitures à cheval suffisait à les remplir⁵⁸ ». Encore plus humiliant, les présents

légèrement défraîchis de Roe furent bientôt éclipsés par ceux de l'ambassade rivale du Portugal, qui offrit à Jahangir « des bijoux, Spinelles et Perles, portant grand tort à nos productions anglaises⁵⁹ ».

Quand Roe regagna l'Angleterre après trois années fatigantes à la cour, il avait obtenu de Jahangir l'autorisation d'établir une factorerie à Surate, un accord garantissant « notre accueil et installation dans ses dominions », et deux *firmans* impériaux d'une portée et d'un contenu limités, mais pouvant être utilement brandis en cas d'obstruction de la part des dignitaires moghols. Jahangir avait cependant mis un point d'honneur à ne concéder aucun privilège commercial majeur, estimant sans doute que cela serait indigne de lui⁶⁰.

L'illustration la plus explicite du statut des Anglais à la cour des Moghols durant cette période se trouve peut-être dans l'une des œuvres les plus célèbres alors : une miniature de Bichitr, peintre favori de l'empereur. Le thème en est la préférence du pieux Jahangir pour la compagnie des soufis et des saints plutôt que pour celle des princes et des puissants. Un tableau moins éloigné de la réalité qu'on ne le croirait : l'une des anecdotes les plus révélatrices de Roe relate sa stupéfaction d'avoir vu Jahangir bavarder une heure durant avec un saint homme de passage rencontré lors d'un voyage :

[...] un pauvre vieillard illuminé, tout blême, chenu et à l'habit rapiécé, accompagné d'un jeune vagabond qui s'occupait de lui. À ce malheureux en haillons, couronné de plumes, Sa Majesté parla environ une heure, avec tant de familiarité et de démonstrations d'amitié que cela plaide forcément en faveur d'une humilité que l'on ne trouve pas facilement chez les Rois... Il prit dans ses bras cet homme qu'aucun corps propre et soigné n'aurait osé toucher, l'étreignit et, après lui avoir posé par trois fois la main sur le cœur et l'avoir appelé père, il prit congé et le laissa, ainsi que nous tous, et moi le premier, admiratifs devant tant de vertu chez un Prince d'une religion païenne⁶¹.

Bichitr illustre cette idée en plaçant Jahangir au centre de la miniature, sur un trône et nimbé d'une auréole à l'éclat si intense qu'un angelot, emprunté à un tableau portugais de la

Transfiguration, porte ses mains à ses yeux pour ne pas être aveuglé ; deux autres angelots calligraphient sur une bannière : *Allah Akbar ! Oh roi, puisse ton règne durer mille ans !* L'empereur offre un exemplaire du Coran à un soufi au visage mangé par une imposante barbe blanche, dédaignant les mains tendues d'un sultan ottoman. Quant à Jacques I^{er} d'Angleterre, avec son chapeau à plume d'aigrette orné de pierreries et son pourpoint jacobéen d'un blanc étincelant, il est relégué en bas à gauche, aux pieds de Jahangir, et à peine plus haut que l'autoportrait de Bichitr. Montré de trois quarts – un angle réservé aux personnages mineurs –, le roi semble prendre ombrage de ce rang inférieur dans la hiérarchie moghole⁶². Malgré toutes les pages écrites par Roe sur Jahangir, ce dernier ne jugea pas utile de mentionner l'ambassadeur une seule fois dans son volumineux journal. Ces commerçants et sollicitateurs naïfs venus du nord auraient à patienter un siècle avant que les Moghols ne daignent s'intéresser vraiment à eux.

En dépit de ses maladresses, la mission de Roe marqua pourtant le début entre eux et l'East India Company d'une relation qui finirait par ressembler à un partenariat, et verrait l'EIC s'intégrer progressivement aux réseaux commerciaux de l'Empire moghol. Durant les deux siècles suivants, la Compagnie apprendrait à procéder plus habilement et dans la langue des Moghols, ses administrateurs s'initiant au persan, aux manières de cour, à l'art de corrompre certains dignitaires et à celui de déjouer les manœuvres des rivaux – portugais, néerlandais, français – pour obtenir les faveurs impériales. De fait, la réussite de l'EIC à cette époque fut pour l'essentiel facilitée par son respect scrupuleux de l'autorité de l'empereur⁶³. Peu après, pour citer la jolie formule de l'historien Sanjay Subrahmanyam, elle se présenterait d'ailleurs aux Moghols comme « une entité non pas commerciale, mais anthropomorphe, une créature indo-perses du nom de Kampani Bahadur⁶⁴ [la Vaillante Compagnie] ».



Dès son retour à Londres, Roe fit clairement comprendre aux administrateurs que la force armée n'était pas une option

pour traiter avec l'Empire moghol. « Guerre et commerce sont incompatibles », écrivait-il. Il déconseilla même les colonies fortifiées, soulignant que « la richesse des nombreux territoires et résidences des Portugais appauvriissait » leur commerce à cause de coûts insupportables. En admettant que les Moghols accordent à l'EIC la construction d'une ou deux forteresses, ajoutait-il, « je n'accepterais pas... car c'est sans conteste une erreur que d'envoyer des garnisons et de faire la guerre sur le sol indien ». Il concluait par cette recommandation : « Considérez qu'en règle générale, si vous cherchez le profit, il faut le chercher en mer et par un commerce discret⁶⁵. »

Dans un premier temps, la Compagnie suivit ce conseil. Les premiers administrateurs s'enorgueillirent d'obtenir leurs privilèges commerciaux par la négociation plutôt qu'en attaquant des ports stratégiques, comme le firent les Portugais, plus impulsifs, et cette stratégie s'avéra payante. Pendant que Roe s'employait à séduire Jahangir, le capitaine Hippon, autre émissaire de la Compagnie, fut dépêché à bord du *Globe* pour mettre en place le commerce des textiles avec la côte orientale de Coromandel, puis établir un deuxième comptoir à Masulipatnam, port du grand rival des Moghols dans le Deccan : le sultanat de Golconde riche en diamants, où l'on pouvait acheter les plus beaux bijoux d'Inde et le chintz le plus fin⁶⁶. Un troisième comptoir, spécialisé dans le commerce du salpêtre – principe actif de la poudre à canon –, ouvrit peu après à Patna.

Ce commerce des bijoux, du poivre, des textiles et du salpêtre se révéla encore plus rentable que celui des épices pour les Néerlandais : au début des années 1630, l'EIC importait pour 1 million de livres* de poivre qu'elle se mit alors, inversant le sens habituel des échanges depuis des siècles, à exporter vers l'Italie et le Moyen-Orient par l'intermédiaire de sa compagnie jumelle du Levant. Trente ans plus tard, l'EIC importait deux cent cinquante mille rouleaux d'étoffe, près de la moitié venant de la côte de Coromandel⁶⁷. Les pertes restaient lourdes : entre 1601 et 1640, la Compagnie envoya au total cent soixante-huit navires vers l'Orient ; seuls cent quatre revinrent⁶⁸. Mais dans ses livres de comptes, les bénéfices croissaient au point que les investisseurs de l'Europe entière se bousculaient à présent

* 105 millions de livres actuelles.

pour acheter ses actions. En 1613, la première souscription permit de lever 418 000 livres de l'époque. Quatre ans plus tard, en 1617, la deuxième souscription réunit la somme astronomique d'1,6 million de livres*, faisant pour la première fois de l'EIC un géant économique, d'après les critères anglais tout au moins⁶⁹. Par ricochet, cette réussite stimula non seulement les docks de Londres mais aussi la Bourse naissante. Au milieu du siècle, la moitié des membres de la très élitiste Cour des Échevins de la City étaient des courtiers de la Compagnie du Levant ou des administrateurs de l'EIC, ou les deux⁷⁰. Parmi ces derniers, Thomas Mun, l'un des premiers économistes, écrivit que le commerce de l'East India Company constituait désormais « la "pierre angulaire" de la prospérité du Royaume⁷¹ ».

Il fallut attendre 1626 pour que l'EIC crée son premier comptoir fortifié en Inde, à Armagon, au nord de Pulicat, au centre de la côte de Coromandel. Il fut bientôt ceint de remparts et armé de douze canons. Mais sa construction avait été rapide et peu soignée, et l'on découvrit en prime qu'il était militairement impossible à défendre. Il fut donc abandonné sans regret six ans plus tard, en 1632. Comme le déclara un administrateur : « Un de perdu, dix de retrouvés⁷². »

Deux ans plus tard, l'EIC fit une nouvelle tentative. Francis Day, directeur du comptoir d'Armagon, négocia avec le gouverneur local de l'empire morcelé et déclinant de Vijayanagar, à l'extrême sud de l'Inde, le droit d'édifier une forteresse dominant Madraspatnam, un village de pêcheurs au nord du comptoir portugais de San Thome. Le choix du site ne fut pas dicté par des considérations commerciales ou militaires. Francis Day avait, disait-on, une liaison avec une Tamoule vivant à l'intérieur des terres, dans un village proche de Madraspatnam. Selon une source de l'époque, Day « était si énamouré », si désireux que leurs « entrevues » soient plus fréquentes et prolongées, que sa décision de situer le fort Saint-George à proximité immédiate du village de sa belle ne devait rien au hasard⁷³.

Cette fois le comptoir – bientôt connu simplement sous le nom de Madras – prospéra. Le *naik* [gouverneur] qui louait les terres, impatient de voir la région « croître et s'enrichir »,

* Respectivement près de 44 millions et 168 millions de livres actuelles.

avait donné à Day le droit de construire « une forteresse et un château » pour développer un commerce libre de droits de douane, et « jouir à perpétuité du privilège de battre monnaie ». Autant de concessions majeures que les puissants Moghols, plus au nord, mettraient encore près d'un siècle à accorder.

À l'origine, l'endroit était « seulement peuplé de prêtres français et d'environ six pêcheurs, aussi proclama-t-on, afin d'attirer de nouveaux habitants... que pour une durée de trente ans » il ne serait perçu aucun droit de douane. Des tisserands, ainsi que des artilleurs et des marchands, ne tardèrent pas à affluer. Ils arrivèrent plus nombreux encore après l'édification des murailles du fort, « car en ces temps de grand bouleversement », les autochtones recherchaient justement la sécurité et la protection offertes par la Compagnie⁷⁴.

Madras devint rapidement la première ville coloniale d'Inde avec une administration civile naissante, le statut de municipalité et une population de quarante mille habitants. Au début des années 1670, elle frappait même ses propres pièces d'or, ces « pagodes » qui devaient leur nom au temple figurant côté pile, le côté face étant à l'effigie du dieu singe Hanuman, deux emprunts à l'ancienne monnaie de l'empire de Vijayanagar⁷⁵.

Le deuxième grand comptoir anglais en Inde se retrouva propriété de la Compagnie grâce à la Couronne, qui l'avait elle-même reçu de la monarchie portugaise comme cadeau de mariage. En 1661, quand Charles II d'Angleterre épousa Catherine de Bragance, l'infante portugaise, la dot de celle-ci comprenait, avec le port de Tanger, « l'isle de Bombay ». À Londres, on eut initialement beaucoup de mal à localiser cette île, la carte qui accompagnait le contrat de mariage de l'infante ayant été perdue au cours du voyage. Personne à la cour ne pouvait apparemment situer Bombay avec certitude, même si le lord-chancelier croyait que c'était « quelque part vers le Brésil⁷⁶ ».

Il fallut quelque temps pour résoudre cet épineux problème, et encore plus longtemps pour prendre le contrôle de l'île, puisque le gouverneur portugais n'avait reçu aucune consigne de la céder et s'y refusait donc. Quand Sir Abraham Shipman arriva en septembre 1662 avec quatre cent cinquante hommes pour revendiquer Bombay au nom de l'Angleterre, sa mission

tourna court sous la menace des armes ; trois bonnes années s'écoulèrent avant que les Britanniques ne puissent entrer en sa possession, à l'issue desquelles le malheureux Shipman et tous ses officiers, sauf un, étaient morts de fièvres ou d'insolation sur une île aride plus au sud où ils attendaient. En 1665, lorsque le secrétaire de Shipman eut finalement l'autorisation d'accoster, seuls deux artilleurs, un porte-étendard et cent onze matelots étaient encore vivants pour s'approprier la nouvelle acquisition⁷⁷.

Malgré ces débuts difficiles, l'île se révéla bientôt un atout : l'archipel de Bombay possédait le meilleur port naturel de l'Asie du Sud et fut rapidement la principale base navale de la Compagnie sur le continent, disposant de l'unique cale sèche où les navires pouvaient être remis en état sans risque pendant la mousson. Très vite, Bombay devint le centre opérationnel de l'East India Company sur la côte occidentale, éclipsant Surate où les Anglais n'étaient plus les bienvenus : « Leur fréquentation des prostituées, leur ivrognerie et autres débauches... leurs bagarres dans les maisons closes et les bars à arak ont dressé les habitants contre nous », écrivait avec lassitude un administrateur de l'EIC. Rien d'étonnant à ce que dans les rues de Surate on ait traité les Britanniques « de *Ban-chude* et de *Betty-chude**, insultes que la décence m'interdit de traduire »⁷⁸.

En trente ans, Bombay finit par abriter une population coloniale de soixante mille âmes, ainsi qu'un réseau croissant d'établissements commerciaux, plusieurs tribunaux, une église anglicane et de belles demeures résidentielles aux murs blancs, qui entouraient le fort et recouvraient les pentes de Malabar Hill jusqu'au palais du gouverneur sur le front de mer. On y trouvait même un instrument essentiel dans toute communauté protestante du XVII^e siècle : un échafaud où était offerte aux « sorcières » une dernière chance de se repentir avant leur exécution⁷⁹. Bombay possédait également une

* Littéralement : « salaud de ta sœur » et « salaud de ta fille ». Accessoirement, l'orientaliste écossais Henry Yule mentionna les deux termes dans son *Hobson-Jobson*. Il évite de donner la traduction de ces deux noms d'oiseaux hindoustaniens, se bornant à dire que « *Banchoot* et *Beteechoot* sont des insultes qu'il faudrait hésiter à reproduire si leur signification odieuse n'était pas obscure pour "le commun des mortels". Si elle était connue des Anglais qui les emploient, rares seraient ceux à n'être pas horrifiés par de telles grossièretés. »

petite garnison de trois cents soldats anglais, plus « 400 artilleurs du corps des Topazes, 500 miliciens autochtones, et 300 *Bandharis* [récolteurs de sève de palmier armés de gourdins] qui surveillent les forêts de cocotiers ». Au début des années 1680, Bombay avait brièvement éclipsé Madras pour devenir « le siège de la puissance commerciale des Anglais aux Indes orientales »⁸⁰.

Pendant ce temps-là, à Londres, les administrateurs de la Compagnie mesuraient pour la première fois l'étendue de leur pouvoir. En 1693, moins d'un siècle après sa création, on découvrit que l'EIC offrait ses propres actions aux parlementaires pour acheter leurs faveurs, distribuant 1 200 livres* par an aux députés et ministres en vue. Il s'avéra que même le conseiller et l'avocat de la Couronne étaient compromis, ayant reçu respectivement 218 et 545 livres**. À la suite de l'enquête parlementaire sur ce premier scandale mondial de lobbying, l'EIC fut reconnue coupable de corruption et de délit d'initié, ce qui conduisit à la destitution du lord président du Conseil et à l'emprisonnement du gouverneur de la Compagnie.

Au cours du XVII^e siècle, celle-ci ne tenta qu'une fois de recourir à la force contre les Moghols, avec des conséquences catastrophiques. En 1681, l'ambitieux et colérique Sir Josiah Child en avait pris la direction. Négociant en bières pour la marine de Portsmouth au début de sa carrière, il était décrit par le chroniqueur John Evelyn comme « un grand enfant devenu soudainement riche... à l'avarice sordide⁸¹ ». Au Bengale, les administrateurs commençaient à se plaindre, ainsi que l'écrivit Streysham Master à ses supérieurs londoniens : « ... ici, le moindre second Maître fait de nous des proies, abusant à plaisir de son autorité pour nous Soutirer tout ce qu'il peut. » Il ajoutait : « Nous sommes méprisés et piétinés » par les dignitaires moghols. Tel était bien le cas : Shaista Khan, le *nawab* du Bengale, ne faisait pas mystère de sa détestation de la Compagnie, expliquant dans une lettre à l'empereur Aurangzeb, son ami et neveu par sa mère, que « ... les Anglais étaient une assemblée de gens vils, querelleurs, et fourbes en affaires »⁸².

* 126 000 livres actuelles.

** 22 890 et 57 225 livres actuelles.

Ignorant du pouvoir des Moghols, Child prit la décision irresponsable de recourir à la force pour tenter de leur donner une leçon : « Il ne nous reste d'autre remède que de désertir nos comptoirs, écrivit-il depuis le quartier général de Leadenhall Street, ou bien de tirer l'épée que nous a Confiée Sa Majesté pour défendre les Droits et l'Honneur de la Nation Anglaise aux Indes⁸³. » En 1686, une flotte considérable fit donc route depuis Londres vers le Bengale, avec dix-neuf navires de guerre, deux cents canons et six cents soldats. « Il convient que nous nous Emparions de ce que nous pouvons & que nous tirions de son fourreau l'épée anglaise », concluait Child⁸⁴.

Or il n'aurait pu choisir pire moment pour chercher querelle à l'empereur du royaume le plus riche au monde. Les Moghols venaient de conquérir les deux grands sultanats du Deccan, ceux de Bijapur et de Golconde, et semblaient en outre avoir renvoyé les Marathes dans leurs montagnes. L'Empire moghol se révélait être une puissance régionale incontestée, et son armée pouvait désormais se concentrer exclusivement sur cette nouvelle menace. Aussi facilement qu'elle aurait chassé un essaim de mouches, la machine de guerre moghole repoussa les vaisseaux anglais ; bientôt les comptoirs de l'East India Company à Hooghly, Patna, Kasimbazar, Masulipatnam et Vizagapatam furent pris et pillés, et les Anglais expulsés du Bengale jusqu'au dernier. Le comptoir de Surate fut fermé et un blocus imposé à celui de Bombay.

L'EIC n'eut d'autre choix que de négocier la paix et d'implorer le rétablissement de ses comptoirs et de ses privilèges commerciaux durement acquis. Ses dirigeants durent aussi réclamer la libération des administrateurs capturés, dont beaucoup étaient exhibés fers aux pieds dans les rues et retenus prisonniers au château de Surate et au Fort Rouge de Dacca « dans des conditions abjectes... comme les voleurs et les assassins⁸⁵ ». Quand l'empereur Aurangzeb apprit que l'EIC s'était « repentie de ses pratiques illégales » et se soumettait à l'autorité des Moghols, il laissa les administrateurs panser quelque temps leurs plaies puis, en 1690, leur accorda généreusement son pardon.

Ce fut à la suite de ce fiasco qu'un jeune administrateur du nom de Job Charnock décida de fonder une nouvelle base britannique au Bengale, pour remplacer les comptoirs qui

venaient d'être détruits. Le 24 août 1690, sous « des pluies diluviennes qui tombaient jour et nuit », Charnock entreprit d'implanter sa colonie sur les terres marécageuses entre les villages de Kalikata et de Sutanuti, à proximité d'un petit comptoir arménien et en face d'un autre, de nationalité portugaise, sur la rive opposée du Gange.

Selon l'écrivain écossais Alexander Hamilton, Job Charnock acheta le site de la future Calcutta « à cause d'un arbre immense à l'ombre généreuse ». Un choix étrange, « car il n'aurait pu trouver Lieu plus malsain le long du Fleuve »⁸⁶. Toujours selon Hamilton, dans son ouvrage intitulé *New Account of the East Indies* :

M. Charnock ayant choisi l'Emplacement actuel de la Colonie, il y exerçait un pouvoir plus absolu que celui d'un Rajah : les campagnes alentour étant acquises au Paganisme, la Coutume qui veut qu'une Épouse soit brûlée avec son Mari défunt se pratique également ici. M. Charnock est allé un Jour avec sa garde de Soldats voir une jeune veuve condamnée à cette Catastrophe tragique, mais il fut si ébloui par la Beauté de cette Veuve qu'il envoya ses gardes l'arracher de Force à ses Bourreaux, et la conduisit dans ses Appartements. Tous deux vécurent de nombreuses Années heureux en amour et eurent plusieurs enfants. Elle mourut finalement après qu'il se fut installé à Calcutta, mais au lieu qu'il l'ait convertie au Christianisme, elle avait fait de lui un prosélyte du Paganisme, chez qui l'unique Trace notable de Christianisme fut de l'enterrer décemment, et il lui édifia un Tombeau où, sa Vie durant, il honora le Jour anniversaire de sa Mort en y sacrifiant un Coq, suivant le Rituel païen⁸⁷.

Mme Charnock ne fut pas la seule à mourir. Un an après la fondation de la colonie anglaise de Calcutta, celle-ci comptait mille habitants, mais Hamilton dénombrait déjà quatre cent soixante noms dans le registre des décès ; il y avait d'ailleurs tant de morts qu'il était « devenu courant de dire que les gens vivent comme des Anglais mais tombent comme des mouches⁸⁸ ».

L'essor de la colonie ne tenait qu'à une chose : le Bengale était « le plus beau pays du monde et le plus opulent », à en croire le voyageur français François Bernier. Et l'un des « plus riches, les plus peuplés et les mieux cultivés », ajoutait l'Écossais

Alexander Dow. Avec sa myriade de tisserands – vingt-cinq mille rien qu’à Dacca – et sa production sans rivale de soieries et mousselines d’un luxe et d’un raffinement fabuleux, c’était le principal fournisseur de biens manufacturés dans l’Asie de la fin du XVII^e siècle, et de loin la région la plus prospère de l’Empire moghol, celle où l’on pouvait le plus facilement faire fortune. Au tout début du XVIII^e siècle, les Compagnies anglaise et hollandaise des Indes orientales expédiaient à elles seules au Bengale, par mer, des cargaisons d’une valeur annuelle de plus de 4 millions de roupies*, et composées à quatre-vingt-cinq pour cent de pièces d’argent⁸⁹.

L’East India Company avait été créée pour faire des bénéfices, et le Bengale était le meilleur endroit pour y parvenir.



Ce fut à la mort d’Aurangzeb, en 1707, que tout changea pour la Compagnie.

L’empereur, élevé par un père qui ne l’aimait pas, était devenu un musulman intégriste, aussi intolérant que dogmatique. Brillant général et stratège génial, il manquait toutefois du charisme de ses prédécesseurs. Il se révéla en vieillissant un souverain de plus en plus brutal, répressif et impopulaire. Il rompit avec le libéralisme et la tolérance de son arrière-grand-père Akbar envers la majorité hindoue de sa population, autorisant les oulémas à imposer une interprétation beaucoup plus stricte de la charia. Le vin fut interdit, le haschisch aussi, et l’empereur cessa d’être le mécène des musiciens. Il mit également fin aux coutumes hindoues adoptées par les Moghols, comme d’apparaître quotidiennement devant ses sujets depuis un balcon – appelé *jharoka* – des appartements royaux au centre du Fort Rouge. Une douzaine de temples hindous furent détruits dans le pays, et Aurangzeb édicta en 1672 un décret qui exigeait la restitution de toutes les terres accordées aux hindous, réservant aux musulmans les futurs baux. En 1679, il rétablit pour les non-musulmans la *jizya*, un

* Une cinquantaine de millions de livres actuelles.

impôt discriminatoire qui avait été aboli par Akbar ; il fit en outre exécuter Teg Bahadur, le neuvième gourou des Sikhs⁹⁰.

Même si Aurangzeb fut en vérité un personnage plus complexe et pragmatique que ne l'admettent certains critiques, les plaies ouvertes en Inde par son fondamentalisme religieux ne se sont jamais refermées et divisèrent le pays à l'époque*. Ne faisant confiance à personne, il déployait ses armées d'un bout à l'autre du territoire, réprimant brutalement les rébellions successives de ses sujets. L'empire s'était construit grâce à un pragmatisme tolérant et à une alliance avec les hindous, surtout avec les guerriers rajpoutes qui jouaient un rôle central dans la machine de guerre moghole. Les tensions au sein de cette alliance et le repli intégriste d'Aurangzeb accélèrent le morcellement de l'État moghol, privant finalement celui-ci de la principale force de son armée à la mort de l'empereur.

Mais c'était surtout la politique expansionniste d'Aurangzeb dans le Deccan, largement dirigée contre les États musulmans shiites de Bijapur et de Golconde, qui avait épuisé les ressources de l'empire. Elle avait déchaîné contre les Moghols

* Selon Ishwari Prasad, éminent historien de l'École d'Allahabad, Aurangzeb était un « sunnite intégriste ne supportant aucune forme de dissidence » (cf. I. Prasad, *The Mughal Empire*, Allahabad, 1974, p. 612). Jadunath Sarkar a brossé en plus de cinq volumes un portrait similaire (J. Sarkar, *History of Aurangzeb*, Londres, 1921-1924). Ces dernières années, des efforts ont été faits pour atténuer sa réputation d'intégriste et vérifier la réalité des accusations les plus radicales portées contre lui. La contribution la plus intéressante, celle de Katherine Butler, a montré que loin d'arrêter la création musicale dans l'empire, le règne d'Aurangzeb avait en réalité produit plus de nouvelles compositions que le siècle précédent (cf. "Did Aurangzeb ban music ?", dans *Modern Asian Studies*, vol. 41, n° 1, 2007, p. 82-85). Aussi fascinante quoique plus polémique, celle d'Audrey Truschke (*Aurangzeb : The Man and the Myth*, New Delhi, 2017) fit de cette malheureuse sanskritiste américaine l'une des principales cibles de l'aile droite du parti Hindutva. Munis D. Faruqui travaille pour sa part à une nouvelle étude majeure sur Aurangzeb, mais son *Princes of the Mughal Empire, 1504-1719* (Cambridge, 2012) reste une mine de révélations sur l'empereur. À mes yeux, bien qu'il ait sûrement eu une personnalité plus complexe que ne le disent ses détracteurs, qu'il ait à ses débuts protégé les brahmanes, soutenu les institutions et les élites hindoues, et consulté jusqu'à la fin leurs astrologues et leurs médecins, c'était néanmoins un être d'une froideur et d'une cruauté anormales, et son agressivité ainsi que son absence de charisme contribuèrent largement à fragiliser l'empire dont il avait eu tant de mal à préserver l'unité.

un ennemi aussi redoutable qu'inattendu : les paysans et propriétaires terriens marathes qui servaient auparavant dans les armées de Bijapur et de Golconde. Durant les années 1680, après la conquête de ces deux États par les Moghols, les combattants de la guérilla marathe commandés par Shivaji Bhonsle, très charismatique chef de guerre hindou, attaquèrent les armées mogholes qui occupaient le Deccan. Comme le nota un chroniqueur moghol avec réprobation : « La plupart des soldats de l'armée marathe sont de basse extraction, et les fermiers, menuisiers et marchands abondent dans leurs rangs⁹¹ ». C'étaient majoritairement des paysans armés, mais ils connaissaient le pays et savaient se battre.

Depuis les plateaux arides du Deccan occidental, Shivaji mena contre les Moghols et leurs collecteurs d'impôts une rébellion paysanne prolongée et de grande ampleur. Les lanciers de la cavalerie légère des Marathes se distinguaient par leur extrême mobilité et leur capacité à percer les lignes mogholes. Ils pouvaient couvrir plus de soixante-quinze kilomètres par jour, ne transportant ni bagages ni provisions et vivant de rapines. Shivaji avait pour maxime : « Sans pillage pas de salaire⁹². » Selon le Dr John Fryer, qui voyageait pour l'East India Company au temps de Jacques I^{er}, les « Vanu-pieds Affamés » qui composaient l'armée de Shivaji n'étaient armés « que de lances et de longs sabres d'environ cinq centimètres de large » et ne pouvaient l'emporter sur « un Champ de bataille », mais ils se montraient suprêmement doués pour « Attaquer par Surprise et Rançonner »⁹³.

Toujours d'après Fryer, les Marathes de Shivaji évitaient soigneusement les batailles rangées, préférant détruire les centres du pouvoir moghol pour provoquer un effondrement économique. En 1663, Shivaji lança en personne un raid nocturne contre le palais qui abritait le quartier général des Moghols à Pune, assassinant la famille de Shaista Khan, gouverneur du Deccan et oncle d'Aurangzeb. Il coupa même l'index du gouverneur⁹⁴. En 1664, son armée de paysans attaqua le port moghol de Surate, mettant à sac les entrepôts richement remplis et rançonnant les nombreux banquiers. Il renouvela l'opération en 1670, et à leur troisième visite en 1677 les Marathes ne rencontrèrent aucune résistance.

Entre ces deux dernières attaques, Shivaji reçut dans sa spectaculaire place forte de Raigad, et des mains du pandit Gagabhatta de Bénarès, la consécration sous la forme d'un couronnement selon le rituel védique qui marqua l'apogée de sa carrière. La cérémonie eut lieu le 6 juin 1674 et lui valut le statut de *Chhatrapati* – ou *Lord of the Umbrella* –, ainsi que celui de *Samrajyapada* – ou « empereur hindou légitime ». Suivit un second couronnement, selon le rite tantrique, dont ses fidèles croyaient qu'il lui conférait les pouvoirs et la bénédiction des trois grandes déesses des montagnes Konkan :

Shivaji pénétra dans la salle du trône avec un sabre et sacrifia plusieurs animaux en l'honneur des *lokapalas*, divinités gardiennes des mondes. Les courtiers présents à la cérémonie furent alors priés de partir, tandis qu'au son de la musique et des mélopées des *samans* des mantras étaient dédiés au corps du roi. Celui-ci monta enfin sur son trône en forme de lion, des cris de « Victoire ! » fusant dans l'assistance. Il consacra le trône en récitant les mantras des dix *Vidyas*. Sous l'effet de leur pouvoir, une lumière resplendissante emplît la salle. Les Saktis brandirent des lampes pour donner tout son lustre au roi, qui resplendissait comme Brahma⁹⁵.

Aurangzeb traitait Shivaji de « rat du désert ». Mais à sa mort en 1680, ce dernier prit sa revanche sur Aurangzeb, laissant le souvenir d'un grand symbole de la résistance et du renouveau hindous après cinq cents ans de pouvoir islamique. En une génération, les écrivains marathes avaient fait de lui un demi-dieu. Dans le *Sivabharata* de Kaviraja Paramananda, par exemple, Shivaji se révèle être rien moins que l'incarnation de Vishnou :

*Je suis Lord Vishnou
Quintessence de tous les dieux,
Présent sur terre
Pour libérer le monde de son fardeau !
Les musulmans sont des démons incarnés,
Apparus pour inonder la Terre
De leur religion.
Je détruirai ces démons
Surgis sous la forme de musulmans,
Et sans peur je propagerai la voie du dharma⁹⁶.*

Des années durant, l'armée moghole se battit pied à pied, conquérant l'une après l'autre les forteresses sur les hauteurs du Deccan, et les forces impériales donnèrent un temps l'impression de vaincre peu à peu la résistance marathe aussi méthodiquement que celle de l'East India Company. Le 11 mars 1689, année où l'empereur écrasa la Compagnie, les armées d'Aurangzeb capturèrent Sambhaji, le fils aîné de Shivaji et son successeur. Le malheureux prince connut d'abord l'humiliation d'être coiffé d'un chapeau ridicule et emmené à dos de chameau au *darbar*, devant le souverain. Il fut ensuite torturé pendant une semaine. On lui arracha les yeux avec les ongles. Il eut la langue coupée, la peau lacérée avec des griffes de tigre, puis fut sauvagement mis à mort. Son cadavre fut jeté aux chiens, et sa tête empaillée promenée dans les villes du Deccan avant d'être suspendue à la porte de Delhi⁹⁷. En 1700, les forces lourdement armées de l'empereur prenaient Satara, la capitale marathe. Aurangzeb sembla brièvement avoir vaincu les Marathes et, pour citer le grand historien moghol Ghulam Hussain Khan, « avoir chassé de chez elle cette nation turbulente, désormais poussée dans ses derniers retranchements⁹⁸ ».

Mais durant la fin de sa vie, la victoire cessa de sourire à Aurangzeb. Pour éviter les batailles rangées, les armées prédatrices de la cavalerie marathe adoptèrent une tactique de guérilla, attaquant les lourds convois de ravitaillement des Moghols et laissant les soldats de leurs colonnes mourir de faim ou se replier vers leur base d'Aurangabad. L'empereur donnait personnellement l'assaut à une forteresse après l'autre, pour voir chacune d'entre elles lui échapper dès qu'il avait le dos tourné. « Tant qu'il me restera un souffle de cette existence mortelle, écrivit-il, je me consacrerai sans relâche à mon labeur et à ma mission⁹⁹. »

L'Empire moghol, plus vaste que jamais, s'étendait de Kaboul au royaume carnatique, mais partout des troubles éclataient. À la fin ils n'étaient plus seulement dus aux Marathes ; dans les années 1680 se développa, au cœur des terres impériales, un climat d'insurrection nourri par la désertion des paysans et l'entrée en rébellion des Jats du Doab gangétique et des Sikhs du Pendjab. Dans tout l'empire, les *zamindars* – les grands propriétaires terriens – se révoltaient ouvertement contre les

redressements fiscaux et les tentatives de l'État moghol pour imposer, dans les campagnes, des réglementations édictées jusque-là par les gouvernants locaux qui se succédaient de père en fils. Le banditisme devint endémique : au milieu des années 1690, l'Italien Giovanni Gemelli Careri se plaignit de ce que l'Inde moghole n'offrait au voyageur « aucune protection contre les voleurs¹⁰⁰ ». Même le prince Akbar, fils d'Aurangzeb, se rallia aux Rajpoutes et accrut l'intensité de la rébellion.

Ces différents actes de résistance diminuèrent significativement l'afflux des loyers, droits de douane et impôts dans les caisses de l'empire, d'où les difficultés de celui-ci, pour la première fois de son histoire, à faire face au coût de son administration et à payer ses fonctionnaires. Alors que les dépenses militaires montaient en flèche, les fêlures au sein de l'État moghol devenaient des crevasses. D'après un écrit postérieur, l'*Ahkam-i Alamgiri*, l'empereur en personne reconnut qu'il n'y avait « ni province ni district où les infidèles ne fomentaient pas des troubles et où, faute d'être châtiés, ils ne s'installaient pas. La majeure partie du pays est en proie à la désolation, et en tout lieu habité les paysans sont probablement complices des bandits¹⁰¹ ».

Sur son lit de mort, Aurangzeb confessa ses échecs dans une lettre pleine de tristesse et de découragement à l'intention de son fils Azam :

Je suis arrivé seul et repars tel un étranger. Le temps passé au pouvoir n'a laissé derrière lui que du malheur. Je n'ai pas été le gardien et le protecteur de l'empire. La vie, si précieuse, a été gaspillée. Dieu habitait mon cœur mais je ne le voyais pas. La vie est éphémère. Le passé a disparu et l'avenir n'offre aucun espoir. Toute l'armée impériale est comme moi : désorientée, perturbée, coupée de Dieu, aussi tremblante que le vif-argent. Je redoute mon châtiement. Même si j'espère ardemment la grâce de Dieu, l'angoisse causée par mes actes demeurera à jamais en moi¹⁰².

Aurangzeb mourut le 20 février 1707. Il fut inhumé dans une simple fosse à ciel ouvert, ni à Agra ni à Delhi mais à Khuldabad, au centre de ce plateau du Deccan qu'il avait passé l'essentiel de sa vie adulte à tenter, en vain, de soumettre¹⁰³. Durant les années qui suivirent sa mort, l'autorité de l'État moghol

se délita, d'abord dans le Deccan, et ensuite – alors que les armées marathes progressaient vers le nord sous le commandement de Baji Rao, leur illustre chef de guerre – dans des zones toujours plus vastes de l'Inde centrale et occidentale.

Les querelles de succession chez les Moghols, et toute une série d'empereurs sans envergure ni pouvoir, exacerbèrent le sentiment que l'empire traversait une crise : trois empereurs furent assassinés (l'un d'eux après avoir été rendu aveugle avec une aiguille brûlante) ; la mère d'un autre fut étranglée, et le père d'un troisième jeté dans un précipice alors qu'il voyageait à dos d'éléphant. En 1719, la pire année de toutes, quatre empereurs se succédèrent sur le trône du Paon.

Selon l'historien moghol Khair ud-Din Illahabadi : « L'empereur passa des années – et dépensa une fortune – à tenter de détruire les fondations du pouvoir marathe, mais cet arbre maudit était indéracinable. De Babur à Aurangzeb, la monarchie moghole de l'Hindoustan était devenue de plus en plus puissante, mais des guerres intestines divisaient à présent ses descendants. L'attitude soupçonneuse du monarque envers ses ministres, ajoutée aux fréquentes interventions déplacées de chefs militaires peu scrupuleux et mus par un égoïsme à courte vue, ne faisait qu'aggraver la situation. Le désordre et la corruption s'affichaient désormais au grand jour, et le royaume des Indes autrefois paisible devint le repaire de l'Anarchie¹⁰⁴. »

Sur le terrain, cela se traduisait par des expéditions punitives des Marathes qui laissaient peu de chose des villages sous l'autorité des Moghols, hormis des cendres encore fumantes. La brutalité et la cruauté de cette guérilla étaient légendaires. Un voyageur européen quittant Aurangabad découvrit les dégâts causés par l'une de ces attaques :

En atteignant la frontière, nous pûmes constater que tout le monde avait péri par le feu ou au fil de l'épée. Nous établîmes notre campement près de villages en cendres qui offraient le spectacle, d'une atrocité sans nom, d'êtres humains et d'animaux domestiques jonchant le sol, brûlés vifs. Des femmes serrant leurs enfants dans leurs bras, des hommes aux membres disloqués, figés par la mort, certains avec les mains et les pieds calcinés, d'autres dont seul le torse était reconnaissable : des cadavres hideux, tantôt grillés par les flammes, tantôt entièrement carbonisés. Une vision

d'horreur dont je ne connaissais nul équivalent. Dans les trois villages que nous traversâmes, il devait y avoir environ six cents de ces cadavres défigurés¹⁰⁵.

Pourtant, malgré leur violence en temps de guerre, les Marathes pouvaient gouverner avec tolérance en temps de paix¹⁰⁶. Comme le nota un voyageur français : « Ils ruineront les terres de leurs ennemis avec une barbarie qu'on ne saurait trop détester, mais ils entretiendront soigneusement la paix avec leurs alliés. Ils feront fleurir dans leurs domaines l'agriculture et le commerce. Ce gouvernement, si terrible au-dehors par l'esprit de brigandage naturel à la nation, est doux et bienfaisant au-dedans. Les contrées des Indes soumises aux Marates sont les plus heureuses et les plus florissantes¹⁰⁷. » Au début du XVIII^e siècle, ces derniers avaient étendu leur influence sur la quasi-totalité du centre et de l'ouest de l'Inde. Ils s'étaient organisés pour constituer la confédération marathe, sous le commandement de cinq chefs de guerre gouvernant de père en fils cinq régions différentes. Le *peshwa* – mot persan signifiant « Premier ministre », introduit au XIV^e siècle par les sultans Bahmani – contrôlait le Maharashtra et dirigeait la confédération, correspondant activement avec tous ses gouverneurs régionaux. Bhonsle était à la tête de l'Orissa, Gaekwad à celle du Gujarat, Holkar régnait sur le centre de l'Inde et Sindhia sur une partie croissante du Rajasthan au nord du pays. Les Marathes conservèrent les procédures et les pratiques administratives des Moghols, assurant la plupart du temps une transition si progressive avec leur propre administration qu'elle en était presque imperceptible¹⁰⁸.

Face au pouvoir des Marathes toujours plus étendu, l'Empire moghol laissait de plus en plus ses propres gouverneurs régionaux se débrouiller, et plusieurs d'entre eux commencèrent à se conduire comme s'ils étaient des dirigeants indépendants. En 1724, Chin Qilich Khan, Nizam ul-Mulk, l'un des généraux favoris d'Aurangzeb et l'un de ses protégés les plus chers, quitta Delhi sans l'autorisation du jeune empereur Muhammad Shah et se proclama gouverneur du Deccan oriental au détriment de son rival, le gouverneur en titre nommé par l'empereur, établissant le siège de son pouvoir à Hyderabad. Un processus

similaire se profilait dans l'Aoudh – plus ou moins l'actuel Uttar Pradesh – où le pouvoir se concentrait entre les mains du *nawab* Sa'adat Khan, immigrant perse de religion shiite, et celles de Safdar Jung, natif de Nishapur, à la fois son neveu, son gendre, et son successeur potentiel. L'oncle et le neveu devinrent les principaux détenteurs de l'autorité dans le nord du pays, depuis leur quartier général de Faizabad au cœur des plaines du Gange¹⁰⁹.

Malgré leurs liens avec la cour impériale et leur loyauté personnelle envers l'empereur, les deux gouverneurs imposaient de plus en plus leurs conditions et privilégiaient leur propre intérêt. Ils agissaient encore sous le couvert de l'État moghol et se réclamaient de l'empereur pour asseoir leur autorité, mais localement leurs gouvernorats commençaient à se considérer comme des provinces autonomes sous l'autorité de dirigeants indépendants. Les deux hommes finiraient d'ailleurs par fonder des dynasties qui régneraient pendant un siècle sur d'immenses régions de l'Inde.

La seule et unique exception partielle à ce schéma était le Bengale, où le gouverneur, Murshid Quli Khan, un ancien esclave brahmane qui avait été converti à l'islam, resta farouchement loyal à l'empereur et continua d'envoyer chaque année à Delhi un demi-million de livres sur les revenus de cette riche province. Dans les années 1720, le Bengale fournissait au gouvernement central l'essentiel de son financement, et pour maintenir cet afflux de fonds, Murshid Quli Khan s'illustra par la sévérité de sa politique fiscale. Les mauvais payeurs au sein de la noblesse locale étaient convoqués à Murshidabad, la nouvelle capitale éponyme du gouverneur, où on les emprisonnait sans leur donner à manger ni à boire. L'hiver, le gouverneur ordonnait qu'on les mette nus pour les asperger d'eau froide. Il faisait alors « suspendre ces *zamindars* par les pieds et leur donnait la bastonnade ». Si cela ne suffisait pas, les coupables étaient jetés dans une fosse « pleine d'excréments humains grouillant de vers, d'une odeur si pestilentielle qu'elle asphyxiait presque ceux qui approchaient... Il les obligeait également à porter de longs caleçons de cuir emplis de chats vivants¹¹⁰ ».

Alors que l'anarchie gagnait le pays, Murshid Quli Khan innova pour continuer à faire parvenir son tribut annuel à

Delhi. Fini le temps où il envoyait des caravanes chargées d'or et d'argent sous la garde d'hommes en armes : les routes n'étaient plus assez sûres. Il recourut aux réseaux financiers d'une famille de banquiers jaïns de l'ethnie Marwari Oswal, originaires de Nagar dans l'État de Jodhpur, et à qui l'empereur avait conféré en 1722 le titre héréditaire de Jagat Seth, les « Banquiers du Monde ». Contrôlant la frappe de la monnaie, la collecte et le transfert des revenus de la plus riche province de l'empire, les Jagat Seth exerçaient depuis leur magnifique palais de Murshidabad une influence et un pouvoir seulement surpassés par ceux du gouverneur, et ils acquirent bientôt une réputation semblable à celle des Rothschild dans l'Europe du XIX^e siècle. À en croire l'historien Ghulam Hussain Khan, « leur fortune était si immense qu'on ne pouvait l'évoquer sans paraître tomber dans l'exagération ou l'affabulation ». Selon un poète bengali : « De même que le Gange déverse ses eaux dans la mer par les cent bras de son delta, les richesses affluaient dans le trésor des Jagat Seth¹¹¹. » Les commentateurs de l'East India Company étaient tout aussi éblouis : l'historien Robert Orme, qui connaissait de près le Bengale, décrit le Jagat Seth alors en titre comme « le plus illustre financier et banquier du monde connu¹¹² ». Le capitaine Fenwick, écrivant sur les « affaires du Bengale en 1747-1748 », présentait Mahtab Rai Jagat Seth comme « un favori du Nabab et un Banquier plus grand que tous ceux de Lombard Street (le quartier de la City de Londres) réunis¹¹³ ».

Très tôt, les administrateurs de l'East India Company prirent conscience que les Jagat Seth étaient leurs alliés naturels dans le monde politique indien en proie au désordre, et qu'ils partageaient les mêmes intérêts dans la plupart des domaines. Ils tiraient en outre abondamment parti des facilités de crédit offertes par les Jagat Seth : entre 1718 et 1730, la Compagnie leur emprunta en moyenne 400 000 roupies* par an. Au fil du temps, l'alliance de ces deux géants, « basée sur la réciprocité et l'intérêt mutuel », et l'accès aux réseaux financiers de l'Inde donné à la Compagnie par les banquiers

* Plus de 5 millions de livres actuelles.

marwaris changeraient radicalement le cours de l'histoire indienne¹¹⁴.

En l'absence d'un contrôle rigoureux de la part des Moghols, l'EIC comprit également qu'elle avait désormais la possibilité, inconcevable une génération plus tôt, d'arriver à ses fins. Dans les dernières années troublées du règne d'Aurangzeb, des signes indiquaient déjà qu'elle respectait moins l'autorité de l'empereur qu'autrefois. En 1701, Da'ud Khan, gouverneur de la région nouvellement conquise du Carnatic, se plaignit du manque de courtoisie des membres du Conseil de Madras qui le traitaient, disait-il, « d'une manière extrêmement cavalière... Ils négligeaient le fait que son pays leur avait permis de s'enrichir dans des proportions extraordinaires. Sans doute avaient-ils oublié qu'il était le Général de la province du Carnatic et que, depuis la chute du royaume de Golconde, ils n'avaient aucunement rendu compte de leur administration, en bien ou en mal... Pas plus qu'ils ne donnaient le détail des revenus provenant du tabac, du bétel, du vin, etc., lesquels atteignaient des sommes considérables chaque année¹¹⁵ ».

L'émissaire de la Compagnie, l'aventurier vénitien Niccolao Manucci qui exerçait à présent la médecine à Madras, répliqua que celle-ci avait transformé une plage de sable en un port florissant ; si Da'ud Khan se montrait intransigeant et la taxait indûment, l'EIC irait simplement faire affaire ailleurs. Les premiers perdants seraient les tisserands et marchands locaux qui rapportaient annuellement au royaume des centaines de milliers de pagodes – roupies de l'Inde française – grâce au commerce avec l'étranger. Cette tactique fonctionna : Da'ud Khan fit machine arrière. Avec trois cents ans d'avance, la Compagnie préfigurait ainsi la réaction de nombreux P.-D.G. de multinationales actuelles face aux exigences réglementaires et fiscales des États-nations : traitez-nous avec indulgence, sinon nous délocaliserons. Ce n'était certainement pas la dernière fois que sur cette côte un gouvernant se plaindrait, comme Da'ud Khan, de ce que les « porteurs de chapeaux avaient bu le vin de l'arrogance ».

Neuf ans plus tard, l'East India Company alla beaucoup plus loin. En réaction à la capture de deux Anglais et à un bref siège conduit par le *qiladar* (gardien de fort) moghol

de Jinji, les manufacturiers du fort Saint-David, au sud de Madras, prirent les armes. En 1710, ils quittèrent leurs fortifications près de Cuddalore, forcèrent les lignes mogholes et dévastèrent cinquante-deux bourgs et villages de la côte de Coromandel, tuant des villageois innocents et détruisant dans les rizières une récolte prévue pour rapporter des milliers de pagodes, ce qui, annonça fièrement le gouverneur de Madras, « exaspéra l'ennemi sans possibilité de réconciliation ». Ce furent peut-être les premières violences perpétrées par les Anglais contre des Indiens ordinaires. Il fallut deux ans à la Compagnie pour se réconcilier avec le gouvernement moghol local, grâce à la médiation amicale du gouverneur français de Pondichéry. À Londres, les directeurs de la Compagnie approuvèrent les mesures prises : « Les indigènes qui, sur place et ailleurs en Inde, en ont entendu ou en entendront parler garderont à l'esprit le Courage et la Conduite des Anglais, et ils sauront que nous avons été capables de faire la Guerre, même à un Prince si Puissant¹¹⁶. »

Au Bengale, Murshid Quli Khan, à son tour écœuré par la grossièreté et l'arrogance croissante des administrateurs de la Compagnie à Calcutta, écrivit à Delhi pour faire connaître ses sentiments :

J'ose à peine vous rapporter les pratiques abominables de ces gens. À leur arrivée dans ce pays, ils avaient supplié avec humilité le gouvernement d'alors de leur accorder la liberté d'acheter un terrain pour y construire une manufacture, mais à peine eurent-ils reçu l'autorisation qu'ils édifièrent une imposante forteresse, l'entourèrent d'une douve communiquant avec le fleuve et installèrent des canons en grand nombre sur les murailles. Ils ont incité plusieurs marchands et artisans à se placer sous leur protection, ce qui leur garantit 100 000 roupies* de revenus... Ils volent, pillent, et réduisent quantité de sujets du roi, des deux sexes, en esclavage¹¹⁷.

À Delhi, toutefois, les administrateurs avaient alors d'autres soucis.

* Plus d'un million de livres actuelles.



En 1737, Delhi comptait environ deux millions d'habitants. Plus grande que Londres et Paris réunis, elle demeurait la plus belle des villes et la plus prospère, entre Istanbul l'Ottomane et Edo (Tokyo) l'Impériale. À mesure que l'empire se morcelait autour d'elle, elle restait suspendue telle une mangue trop mûre, énorme et alléchante, mais visiblement en décomposition, prête à tomber et à éclater.

Malgré les intrigues, les dissensions et un climat de révolte croissant, l'empereur régnait toujours depuis le Fort Rouge sur un vaste territoire. Sa cour était pour toute la région l'école des bonnes manières, ainsi que le principal centre d'attraction pour les arts indo-islamiques. Le visiteur considérait invariablement Delhi comme la ville la plus importante et la plus sophistiquée d'Asie du Sud. Pour le voyageur Murtaza Husain, qui la vit en 1731 : « Shahjahanabad était absolument éblouissante, et densément peuplée. Le soir, à cause de l'affluence, on ne pouvait faire un seul *gaz* (environ un mètre) dans le Chandni Chowk ou le Chowk de Sa'adullah Khan. » Anand Ram Mukhlis, courtisan érudit, la décrivait « comme une cage de rossignols tumultueux »¹¹⁸. Selon le poète Hatim :

*Delhi n'est pas une cité mais une Roseraie,
Même ses friches sont plus agréables qu'un verger.
De belles femmes timides fleurissent ses bazars,
Chaque recoin s'orne de verdure et d'élégants cyprès.*¹¹⁹

Sur cet empire aussi riche que vulnérable régnait Muhammad Shah Rangila, monarque décadent – dit l'Original, le Maître des Réjouissances. Esthète enclin à porter des *peshwaz* de femme et des chaussures brodées de perles, il fut également un mécène éclairé pour les musiciens et les peintres. On lui doit d'avoir importé à sa cour le sitar et les tablas, instruments du folklore traditionnel. Il fit bénéficier de ses largesses l'atelier de miniatures mogholes négligé par Aurangzeb et ses successeurs, lui commandant des scènes bucoliques de la

vie à la cour : les célébrations de la fête de Holi au palais, baignant dans des orangés et des rouges fabuleux ; des parties de chasse au faucon le long de la rivière Yamuna ; les visites de l'empereur entre les murs de ses jardins des plaisirs ou, plus rarement, ses audiences en compagnie de ses ministres parmi les massifs de fleurs et les parterres du Fort Rouge¹²⁰.

Muhammad Shah réussit curieusement à se maintenir au pouvoir grâce à une ruse toute simple : ne jamais donner l'impression de gouverner. Le matin il assistait à des combats de perdrix et d'éléphants ; l'après-midi des jongleurs, des mimes et des prestidigitateurs le divertissaient. Il abandonnait avec sagesse la politique à ses conseillers et à ses régents ; au fil de son règne le pouvoir reflua en douceur de Delhi, alors que les *nawabs* régionaux commençaient à prendre eux-mêmes toutes les décisions importantes relatives à la politique, l'économie, la sécurité intérieure et la défense.

Comme l'écrivit Jean-Baptiste Gentil, voyageur et mercenaire français :

Ce prince n'était jamais sorti du fort de Salim-garh où il menait une vie confortable et efféminée, et voilà qu'il prenait les rênes du pouvoir en pleine tempête, dans le chaos et le désordre ambiant. Jeune et inexpérimenté, il ne remarqua pas que le diadème impérial qu'il portait était l'insigne d'un animal sacrificiel, un très mauvais présage. La nature lui avait fait don de manières raffinées et d'un tempérament pacifique, tout en le privant de la force de caractère nécessaire à un monarque absolu – surtout en des temps où les gouvernants ne connaissaient d'autre loi que celle de la jungle où la force l'emporte sur le droit. Aussi ce malheureux prince devint-il le jouet de tous ceux qui exercèrent l'un après l'autre le pouvoir en son nom, qui ne reconnaissaient son titre devenu sans valeur, l'ombre de sa grandeur passée, que lorsqu'il leur servait à légitimer une prise de pouvoir illégale. Ainsi, ils menèrent à bien sous son règne leurs usurpations coupables, se partageant les dépouilles de leur infortuné maître, après avoir détruit les vestiges de son pouvoir¹²¹.

Un témoin français, Joseph de Volton de Bar-le-Duc, adressa au quartier général de la Compagnie française des Indes orientales à Pondichéry un rapport donnant ses impressions sur la crise qui se jouait dans la capitale. D'après un résumé de ce rapport,

« l'indigence du gouvernement de l'empire semblait annoncer la survenue d'une catastrophe ; la population était accablée par les vexations des grands de la cour... Le prince [Muhammad Shah] dont la faiblesse de caractère confinait à l'imbécillité, n'écoutait que son bon plaisir... Voilà quelque temps que cet illustre empire est ébranlé par diverses rébellions. Les Marathes – un peuple du Deccan naguère tributaire de l'empereur – se sont libérés de leur joug, et ils ont même eu l'audace de pénétrer avec leurs armées en territoire moghol depuis les confins de l'Hindoustan et de se livrer à des pillages considérables. Le peu de résistance qu'ils ont rencontré préfigure la facilité avec laquelle n'importe qui pourrait s'emparer de cet empire¹²² ».

Volton avait raison : alors que les armées progressaient vers le nord, même la capitale ne fut plus en sécurité. Le 8 avril 1737, des groupes très mobiles de guerriers commandés par Baji Rao, l'étoile montante de la confédération marathe, attaquèrent les faubourgs d'Agra et arrivèrent ensuite aux portes de Delhi, pillant et incendiant autour de la capitale les villages de Malcha, Tal Katora, Palam et Mehrauli, où les Marathes établirent leur campement à l'ombre du Qutb Minar, le minaret érigé en signe de la victoire par les premiers conquérants musulmans six siècles plus tôt. Les assaillants se dispersèrent en apprenant que Sa'adat Khan, *nawab* de l'Aoudh, approchait avec son armée pour les chasser, mais ce fut néanmoins une offense sans précédent pour les Moghols, et un coup porté à leur crédibilité et à leur confiance en eux-mêmes¹²³.

Comprenant que la situation lui échappait, l'empereur appela Nizam ul-Mulk à monter vers le nord pour sauver Delhi : selon Ghulam Hussain Khan, « le vénérable général s'était distingué au service d'Aurangzeb, et passait pour un vieux briscard très au fait de la marche du monde¹²⁴ ». Il répondit à l'appel et rassembla une armée pour la longue progression vers le nord, mais se rendit compte que vaincre les Marathes n'était pas chose facile : leurs ressources, écrivit-il à l'empereur, « ont doublé depuis la mort d'Aurangzeb, tandis qu'au contraire, les affaires de l'empire ont périclité. Les signes de notre déclin deviennent partout manifestes¹²⁵ ». Les comptables moghols lui auraient donné raison sur ce point : au début des années 1730, les Marathes percevaient pour

un million de roupies* d'impôts dans le seul Malwa, riche région du centre de l'Inde – des fonds ensuite perdus pour les Moghols, dont les recettes étaient diminuées d'autant¹²⁶.

Nizam ul-Mulk s'inquiétait à juste titre. Le 7 janvier 1738, l'armée marathe de Baji Rao l'encercla par surprise près de Bhopal. Dans un premier temps, Baji Rao fut trop intimidé pour attaquer la place forte du *nizam*, mais il donna quand même l'assaut et, contre toute attente dans les deux camps, infligea une défaite au vieux général moghol. Fait prisonnier, Nizam ul-Mulk promit à Baji Rao le poste de gouverneur du Malwa, dans l'espoir de convertir les braconniers marathes en gardes-chasses moghols, et de les associer au gouvernement impérial¹²⁷. Mais alors même que le *nizam* humilié faisait route vers Delhi, une menace bien plus grave pour l'empire se profilait plus au nord.

Nadir Shah Afshar, natif du Khorasan perse, était le fils d'un simple berger et tanneur. Grâce à son génie militaire, il avait rapidement gravi les échelons au sein de l'armée safavide en Perse. C'était un personnage tout aussi intraitable, cruel et efficace que Muhammad Shah était artiste et brouillon. On doit le plus beau portrait de lui qui nous soit parvenu au père Louis Bazin, un jésuite français qui devint le médecin personnel de Nadir Shah. Ce patient à la fois brutal et impressionnant inspirait autant d'horreur que d'admiration à Bazin :

Bien que d'extraction modeste, il semblait né pour régner. Il avait reçu de la nature toutes les qualités qui font les héros, et même certaines de celles d'un grand roi.

Sa barbe teinte en noir offrait un contraste saisissant avec ses cheveux prématurément blanchis ; il était de constitution robuste et de grande taille, avec le teint mat et la peau tannée, un visage longiligne, un nez aquilin et une bouche bien dessinée, mais à la lèvre inférieure saillante. Ses petits yeux perçants avaient un regard incisif et pénétrant ; il parlait d'une voix rauque et sonore, même s'il pouvait en adoucir le ton à l'occasion, par intérêt ou caprice...

Il n'avait aucune résidence fixe : son campement militaire lui tenait lieu de cour ; sa tente était son palais, avec son trône parmi les armes, et il avait pour proches confidents ses plus valeureux guerriers... Intrépide au combat, son courage confinait à la

* 13 millions de livres actuelles.

témérité, et on le trouvait toujours en première ligne parmi ses braves aussi longtemps que durait l'affrontement... Pourtant son avarice sordide et ses actes d'une cruauté inouïe ne tardèrent pas à lasser les siens, et les excès et atrocités auxquels le conduisait son tempérament violent et barbare coûtèrent à la Perse du sang et des larmes : il était à la fois admiré, redouté et exécré¹²⁸...

En 1732, Nadir s'était emparé du trône perse lors d'un coup d'État militaire. Il avait peu après destitué le dernier prince safavide, encore enfant, mettant fin à deux siècles de règne de cette dynastie. Sept ans plus tard, au printemps 1739, il envahit l'Afghanistan. Avant même qu'il n'ait quitté Ispahan, le bruit courait que son véritable projet était d'attaquer Delhi la Moghole pour en piller les trésors, et « arracher quelques plumes d'or » au fameux trône du Paon¹²⁹.

Le 21 mai, Nadir Shah traversa avec une armée de quatre-vingt mille soldats la frontière de l'Empire moghol, avant de se diriger vers Kaboul, la capitale d'été, marquant ainsi le début de la première invasion de l'Inde depuis deux cents ans. Le célèbre Bala Hissar de Kaboul se rendit à la fin du mois de juin. Nadir Shah franchit ensuite la passe de Khyber. Moins de trois mois plus tard, à Karnal, à cent soixante kilomètres au nord de Delhi, il vainquit trois armées mogholes réunies – un million d'hommes environ, des combattants pour moitié – avec ses propres forces, modestes mais extrêmement disciplinées : cent cinquante mille mousquetaires, ainsi que la cavalerie qizilbash équipée de la dernière arme en date : un *jazair* ou mousquet à tourillons, pouvant transpercer une armure.

La tâche de Nadir Shah fut sans doute grandement facilitée par les dissensions de plus en plus âpres entre Sa'adat Khan et Nizam ul-Mulk, les deux principaux généraux de Muhammad Shah. Sa'adat Khan arriva de l'Aoudh avec retard dans le campement moghol, longtemps après que Nizam ul-Mulk avait installé son propre cantonnement, mais, impatient de prouver la supériorité de son armée, il décida de livrer bataille aussitôt, sans laisser à ses soldats épuisés le temps de se reposer. Vers midi le 13 février, il quitta les fortifications en terre érigées par le *nizam* pour protéger ses troupes, « avec une impétuosité déplacée chez un général », et contre l'avis

du *nizam* qui resta à l'arrière, déclarant que « la précipitation est inspirée par le diable »¹³⁰. Il avait raison d'être prudent : Sa'adat Khan allait se jeter tête baissée dans un piège tendu avec soin.

Nadir Shah provoqua la lourde cavalerie moghole démodée de Sa'adat Khan – des cuirassiers revêtus d'une armure et brandissant de longs sabres – pour qu'elle charge de front. À son approche des lignes perses, la cavalerie légère de Nadir Shah s'ouvrit alors tel un rideau, laissant les Moghols face à une longue rangée de soldats, chacun armé d'un mousquet à tourillons. Ils tirèrent à bout portant. Quelques minutes plus tard, l'élite de la cavalerie moghole gisait à terre, sans vie. Comme le fit observer Abdul Karim Sharistani, un témoin cachemiri : « L'armée de l'Hindoustan combattit avec courage. Mais on ne peut lutter avec des flèches contre les balles des mousquets¹³¹. »

Ayant d'emblée vaincu les Moghols, Nadir Shah réussit ensuite à capturer par la ruse l'empereur en personne, l'invitant à dîner, puis refusant de le laisser partir¹³². Selon Anand Ram Mukhlis : « Voilà donc une armée d'un million de valeureux cavaliers bien équipés, retenue pour ainsi dire en captivité, avec toutes les ressources de l'empereur et de son entourage à la disposition des Perses. La monarchie moghole paraissait toucher à sa fin¹³³. » Tel était certainement le point de vue de l'ambassadeur marathe, qui s'enfuit du campement moghol à la faveur de l'obscurité et regagna Delhi par un chemin détourné, à travers la jungle, pour repartir le jour même le plus loin possible vers le sud. « Dieu m'a épargné un grand péril et m'a permis de préserver mon honneur, écrivit-il à ses maîtres restés à Pune. L'Empire moghol vit ses derniers instants, et l'Empire perse est né¹³⁴. »

Le 29 mars, une semaine après l'entrée des forces de Nadir Shah dans la capitale des Moghols, un rédacteur de la Compagnie hollandaise des Indes orientales envoya un rapport où il décrivait le massacre sanglant des habitants de Delhi : « Les Iraniens se sont conduits comme des bêtes sauvages. Au moins cent mille personnes ont péri. Nadir Shah a donné ordre de tuer tous ceux qui se défendaient. Au point qu'il semblait pleuvoir du sang, car il coulait à flots dans les caniveaux¹³⁵. » « En l'espace d'un instant, rapporta Ghulam Hussain Khan, les

soldats grimpés sur le toit des maisons se mirent à assassiner les gens, à piller leurs biens, et à emmener femmes et enfants. De nombreuses demeures furent incendiées et détruites¹³⁶. »

S'ajoutant aux morts, beaucoup de femmes de Delhi furent réduites en esclavage. Tout le quartier autour de la mosquée Jama Masjid fut dévasté. Il y eut peu de résistance armée. D'après Anand Ram Mukhlis, qui assista au saccage depuis son toit en terrasse, « résolu à se battre jusqu'à ce que mort s'ensuive si nécessaire » : « Les Perses firent main basse sur tout et tout le monde : étoffes, bijoux, aiguères d'or et d'argent, tout était un butin acceptable... Longtemps après, les rues restèrent jonchées de cadavres comme les allées d'un jardin le sont de fleurs fanées et de feuilles mortes. La ville réduite en cendres avait l'apparence d'une plaine dévorée par les flammes. La ruine de ses magnifiques rues et édifices était telle que seules des années de labeur permettraient de lui rendre sa splendeur passée¹³⁷. » Les jésuites français évoquèrent des incendies qui firent rage huit jours durant et détruisirent deux de leurs églises.

Le massacre continua jusqu'à ce que Nizam ul-Mulk soit mis tête nue, les mains attachées avec son turban, et qu'il supplie à genoux Nadir Shah d'épargner les habitants pour se venger plutôt sur lui. Nadir Shah ordonna à ses hommes d'interrompre la tuerie ; ils obéirent immédiatement. Lui-même ne s'était toutefois exécuté qu'à une seule condition : que le *nizam* lui donne un milliard de roupies* pour qu'il accepte de quitter Delhi. « Les vols, les tortures et les pillages se poursuivent, mais heureusement pas les massacres », nota un observateur néerlandais¹³⁸.

Les jours suivants, Nizam ul-Mulk se retrouva dans la triste situation d'avoir à piller sa propre capitale pour payer l'indemnité promise. Delhi était à présent divisée en cinq quartiers et des sommes immenses furent exigées de chacun. Selon Anand Ram Mukhlis : « Alors commença le travail de spoliation, sous les yeux des habitants en larmes... Non seulement on leur prit leur argent, mais des familles entières furent ruinées. Beaucoup avalèrent du poison, d'autres mirent fin à leurs jours d'un coup de couteau... Bref, la fortune accumulée pendant

* 13 milliards de livres actuelles.

trois cent quarante-huit ans changea de mains en quelques instants¹³⁹. »

Devant les richesses qui leur furent offertes en quelques jours, les Perses n'en crurent pas leurs yeux. Ils n'avaient tout simplement jamais rien vu de pareil. Mirza Mahdi Astarabadi, l'historien de cour de Nadir Shah, n'en revenait pas :

En très peu de temps, les fonctionnaires chargés de la mise sous séquestre des trésors et des ateliers impériaux terminèrent leur tâche. Apparurent alors des océans de perles & de corail, une mine de bijoux, d'or, de vases et tasses et autres contenants en argent ou incrustés de pierres précieuses, ainsi que toutes sortes d'objets précieux en telle quantité que même dans leurs rêves les plus fous, les comptables et scribes auraient été incapables de les consigner dans leurs livres de comptes et leurs rapports.

Parmi les objets sous séquestre se trouvait le trône du Paon dont les bijoux impériaux étaient inégalés, même par les trésors des rois de l'Antiquité. Au temps des premiers empereurs indiens, la réalisation des incrustations de ce trône avait nécessité pour 2 000 roupies* de pierres précieuses : les rubis et les spinelles les plus rares, les diamants les plus brillants, sans équivalent dans aucun trésor des rois passés ou présents, furent transférés dans les caisses du gouvernement de Nadir Shah. Pendant notre séjour à Delhi, des milliers de roupies furent soustraites aux finances impériales. La noblesse militaire et terrienne de l'État moghol, les grands de la cour de la capitale impériale, les rajahs indépendants, les gouverneurs provinciaux fortunés : tous contribuèrent en envoyant comme tribut à la cour de Nadir Shah des milliers de pièces d'or ou d'argent, de pierres précieuses, des parures impériales incrustées de bijoux et des vases parmi les plus rares, en de telles quantités qu'elles défient toute description¹⁴⁰.

Jamais Nadir Shah n'avait souhaité régner sur l'Inde, il voulait seulement en piller les ressources pour combattre ses vrais ennemis, les Russes et les Ottomans. Cinquante-sept jours plus tard, il regagna la Perse chargé des plus beaux trésors que l'Empire moghol avait amassés en deux siècles de souveraineté et de conquêtes : une caravane de richesses parmi lesquelles le magnifique trône du Paon de Jahangir, dans lequel étaient

* 260 millions de livres actuelles.

sertis le diamant Koh-i-Noor et l'énorme rubis de Tamerlan. Nadir Shah rapportait en outre le diamant du Grand Moghol, qui passait pour être le plus gros au monde, et le Daria-i-Noor, « sœur » un peu plus ronde et rose du Koh-i-Noor, ainsi que « sept cents éléphants, quatre mille chameaux, et douze mille chevaux tirant des chariots emplis d'or, d'argent et de pierres précieuses », d'une valeur totale estimée à environ 9,2 milliards de livres actuelles.

D'un seul coup d'un seul, Nadir Shah avait rompu le charme du règne des Moghols. Muhammad Shah Rangila restait sur le trône, mais, sans grande crédibilité ni réel pouvoir, il se retira de la vie publique, quittant à peine Delhi. Comme le déclara Warid, l'historien moghol :

Sa Majesté, pour consoler son cœur affligé par ces tristes nouvelles, se rendait tantôt dans ses jardins pour voir les arbres nouvellement plantés, tantôt à des chasses à cheval dans la plaine, tandis que son vizir allait apaiser son ressentiment en contemplant les lotus de certains étangs situés à quatre lieues de Delhi, où il passait un mois ou plus sous la tente, à pêcher dans les rivières et à chasser le cerf dans la plaine. Dans ces moments-là, l'empereur comme le vizir oubliaient tout de l'administration, de la collecte de l'impôt et des besoins de l'armée. Nul ne se souciait de protéger le royaume et ses sujets, alors que les troubles s'intensifiaient chaque jour¹⁴¹.

L'ancienne élite moghole prit conscience que la fin de tout son monde approchait. Ainsi que l'écrivit le poète Hatim :

*Les nobles sont réduits au statut de faucheurs d'herbe,
Et n'ont même plus les ruines de leurs palais pour s'abriter.
Des vents étranges soufflent sur Delhi.
Tandis que les nobles fuient les villes
Les hiboux des forêts ont envahi Shahjahanabad,
Élisant domicile dans les cours des princes.*

De nombreux observateurs, comme l'aristocrate Shakir Khan, tenaient pour responsables la corruption et la décadence de la société sous Muhammad Shah, et se tournèrent vers une forme d'islam plus austère en réaction à l'hédonisme insouciant de l'empereur :

Au début de cette période, il y avait des concerts et des boissons, des amuseurs bruyants et une foule de prostituées, une mode efféminée et la fréquentation des travestis.

Tous les plaisirs, interdits ou non, étaient accessibles, et la voix des autorités spirituelles devenait inaudible, couverte par le tumulte des fêtes. Les gens s’habituèrent au vice et oublièrent les règles de la décence, car le miroir de leur visage ne reflétait plus un cœur vertueux – si bien que, une fois la catastrophe advenue et la société déchirée, celle-ci ne pouvait plus être réparée.

On en arriva au point où le contenu des manoirs et des appartements impériaux, les emblèmes de l’empire, la garde-robe et le mobilier de l’empereur, même les ustensiles de ses cuisines et les livres de sa bibliothèque, les instruments des kiosques à musique et de la galerie des tambours, ainsi que les réalisations des ateliers royaux, tout fut vendu à des commerçants et marchands. L’argent servit pour l’essentiel à régler les soldes impayées des soldats¹⁴².

Ce fut le moment choisi par Nizam ul-Mulk et Safdar Jung, les deux principaux gouverneurs régionaux, pour cesser d’envoyer leurs impôts à Delhi, aggravant d’autant la crise financière d’un État moghol désormais au bord de la banqueroute. Cet appauvrissement soudain de Delhi signifiait que les salaires des fonctionnaires et des militaires ne pouvaient plus être versés, et, faute de combustible, la chaudière de l’empire s’éteignit. Les dynasties locales de gouverneurs, désormais libérées du contrôle de Delhi, consolidèrent leur pouvoir. En quelques mois l’Empire moghol, patiemment construit pendant plus d’un siècle et demi, vola en éclats tel un miroir jeté d’une fenêtre à l’étage, ne laissant derrière lui que les tesselles étincelantes de la mosaïque d’États plus modestes et vulnérables qui lui succédèrent.

L’époque des immenses armées impériales, financées par un budget excédentaire, était définitivement terminée. À sa place, tandis que l’autorité se délitait, chacun prit ses propres mesures de protection, et l’Inde devint une société décentralisée et désunie, mais profondément militarisée. Presque tout le monde portait une arme. Presque tout le monde était un soldat potentiel. Un marché des emplois militaires se développa à travers l’Hindoustan – l’un des plus libres

et dynamiques au monde, où tous les combattants étaient à vendre au plus offrant. De fait, l'art de la guerre en vint à être considéré comme une sorte d'entreprise privée¹⁴³. À la fin du XVIII^e siècle, un nombre important de paysans étaient armés et servaient plusieurs mois de l'année en tant que mercenaires dans des contrées lointaines. Ils déménageaient parfois avec leur famille pour profiter de ces occasions de s'enrichir sous l'uniforme. Pendant ce temps-là, les gouverneurs régionaux pour lesquels ils combattaient devaient trouver de quoi les payer, et financer les nouvelles et coûteuses armées nécessaires pour affronter leurs rivaux. À cette fin ils mirent en place des mesures administratives et fiscales, une tentative d'exercer sur le commerce et le système de production un contrôle bien plus étroit que celui du régime moghol qu'ils avaient remplacé¹⁴⁴.

Ghulam Hussain Khan, l'historien le plus lucide de l'Inde du XVIII^e siècle, voyait avec horreur ces mesures comme une source d'anarchie :

Ainsi déclinait le Soleil de la Justice et de l'Équité, qui n'était déjà plus au Zénith, pour finir par disparaître entièrement à l'Occident, cet horizon de l'ignorance, de l'imprudence, de la violence et des guerres civiles.

De cette époque datent la chute des loyers, le recul de l'agriculture, le désarroi de la population et sa détestation de ses Gouvernants. De même que l'on ne pensait alors à rien d'autre qu'à gagner de l'argent par tous les moyens. Cette préoccupation, et elle seule, primait désormais à tous niveaux.

Au sein de cet empire si affaibli apparut une nouvelle sorte d'hommes qui, loin de privilégier la piété et la vertu, dilapidèrent la vie et les biens des plus pauvres avec une telle impudence que d'autres hommes, témoins de leur conduite, s'enhardirent et commirent les actes les plus vils et les plus laids, sans crainte ni remords. De ce groupe émergea une infinité de malfaiteurs, un fléau pour le monde indien dont ils exploitent les malheureux habitants...

Ces maux atteignent désormais de telles proportions que tout remède en devient impossible. Conséquence de l'incurie de l'administration, chaque province de l'Inde se délabre. De sorte qu'en comparant présent et passé, on peut penser que les ténèbres se sont abattues sur ce monde¹⁴⁵.

Or ce qui semblait être la fin d'une époque à Delhi prenait une apparence bien différente dans d'autres parties de l'Inde, alors qu'un siècle de centralisation impériale faisait place à un renouveau des identités et des modes de gouvernance régionaux. Au déclin et aux troubles qui touchèrent le cœur de l'Hindoustan après 1707, correspondirent une croissance et une prospérité relatives à la périphérie de l'Empire moghol. La ville de Pune et les collines marathes, enrichies par leur butin et un afflux d'impôts, connaissaient leur âge d'or. Les Rohillas d'Afghanistan, les Sikhs du Pendjab, et les Jats de Deeg et de Bharatpur commencèrent tous à édifier des États indépendants sur le cadavre de l'Empire moghol, et à endosser les attributs de la souveraineté et du pouvoir.

Pour Jaipur, Jodhpur, Udaipur et les autres cours rajpoutes, la période fut également synonyme d'un pouvoir accru et d'un renouveau à mesure qu'elles retrouvaient leur indépendance et que, libérées du fardeau de l'impôt dû au suzerain moghol, elles ajoutaient grâce à leurs nouvelles ressources des palais opulents à leurs magnifiques forteresses. Dans l'Aoudh, les palais baroques de Faizabad rivalisaient avec ceux construits par le *nizam* d'Hyderabad plus au sud. Toutes ces villes apparaissaient comme des centres de mécénat littéraire et artistique, s'épanouissant pour devenir le théâtre d'un remarquable essor culturel.

Au même moment, Bénarès s'imposait comme un carrefour financier et marchand, et comme un endroit unique de pratique religieuse, d'éducation et de pèlerinage. Au Bengale, le district de Nadia était un haut lieu de l'enseignement du sanskrit, ainsi que de l'architecture régionale et de l'excellence musicale hindoustanie.

Au sud, à Tanjore, la musique carnatique bénéficierait un peu plus tard du mécénat de la cour des Marathes, qui avaient pris le contrôle de cet ancien centre de la culture tamoule. À l'autre extrémité du sous-continent, au pied de l'Himalaya, les États montagneux du Pendjab entraient dans une période d'étonnante créativité, de petits royaumes reculés regorgeant soudain d'artistes qui avaient acquis, pour nombre d'entre eux, un savoir-faire sophistiqué dans

les ateliers moghols à l'activité désormais réduite. Chaque famille de peintres se surpassait et s'inspirait mutuellement, d'une manière comparable à celle des cités-États rivales dans l'Italie de la Renaissance. Dans ce cas, Guler et Jasrota équivalaient à San Gimignano et à Urbino : des villes modestes mais riches, dirigées par une cour qui affichait un intérêt inhabituel pour les arts, finançant et abritant un groupe de peintres exceptionnels.

Les deux puissances qui tireraient le plus profit des opportunités offertes par l'anarchie dans laquelle sombraient les territoires moghols ne se trouvaient cependant pas en Inde. À Pondichéry et à Madras, deux compagnies marchandes européennes en rivalité, prévenues de l'affaiblissement des Moghols et des profondes divisions apparues au sein du pouvoir en Inde, entreprirent de recruter leurs propres forces de sécurité, ainsi que de former et de rémunérer généreusement les fantassins du cru.

Comme le nota plus tard William Bolts, rédacteur de l'East India Company, le fait de voir une poignée de Perses prendre si facilement Delhi nourrissait chez les Européens des rêves de conquêtes et de création d'un nouvel empire en Inde. Nadir Shah leur avait ouvert la voie.



Dans le tout récent comptoir français de Pondichéry, sur la côte ensoleillée et sablonneuse de Coromandel au sud de Madras, les nouvelles de l'invasion de Nadir Shah étaient suivies de près par l'ambitieux et remarquablement compétent Joseph-François Dupleix, nommé depuis peu directeur général de la Compagnie française des Indes orientales. Le 5 janvier 1739, avant même que Nadir Shah ait atteint Karnal, Dupleix écrit :

Nous sommes à l'aube d'une importante révolution au sein de cet empire. La faiblesse du gouvernement moghol donne tout lieu de croire que Nadir Shah pourrait très bientôt en prendre la tête. Si elle se produit, cette révolution ne pourra que causer un

*grand dérangement** dans notre commerce. Cela ne peut toutefois présenter que des avantages pour les Européens¹⁴⁶.

À son arrivée en Inde, Dupleix était encore jeune, et il avait gravi les échelons de la hiérarchie à mesure que son employeur, la Compagnie française des Indes orientales, croissait et prospérait. Car les Français avaient pris conscience avec un certain retard des possibilités inhérentes au commerce avec l'Inde. Il avait fallu attendre 1664 pour qu'ils créent une compagnie rivale de l'East India Company ; neuf ans plus tard, ils avaient fondé le comptoir de Pondichéry, réussissant à acheter les Marathes pour qu'ils ne l'attaquent pas lors de leurs assauts périodiques contre la région du Carnatic.

Dans sa première version, la Compagnie française avait perdu des sommes considérables et avait dû être recapitalisée en 1719 par John Law de Lauriston. Ce brillant financier originaire des Lowlands en Écosse avait fui Londres pour se réfugier en France après un duel et il était devenu conseiller du Régent, Philippe d'Orléans. Law avait associé deux petites compagnies françaises des Indes, alors insolvables, et trouvé assez d'argent pour en faire une firme viable. Mais cette Compagnie française des Indes orientales manquait en permanence de fonds. Contrairement à l'East India Company qui appartenait à ses actionnaires, dès le début la Compagnie française fut en partie propriété royale, gérée par des aristocrates qui, comme leur roi, tendaient à s'intéresser davantage à la politique qu'aux affaires ; Dupleix se distinguait par son intérêt pour les deux¹⁴⁷.

En 1742, à près de cinquante ans, Dupleix quitta le comptoir de Chandernagor au Bengale, pour partir plus au sud, et devenir à la fois gouverneur de Pondichéry et directeur général de la Compagnie française. L'une de ses premières mesures fut d'obtenir que Joseph de Volton, son représentant à la cour des Moghols, persuade l'empereur de faire de lui un *nawab* doté de cinq mille chevaux et de donner aux Français de Pondichéry le droit de battre monnaie. Ces deux requêtes ayant été satisfaites sur-le-champ, Dupleix comprit combien l'autorité des Moghols était affaiblie par l'invasion de Nadir Shah¹⁴⁸.

* En français dans le texte.

Il projeta aussitôt d'accroître la puissance militaire de la Compagnie, et prit pour la première fois l'initiative d'enseigner à des combattants de langue tamoule, malayalam et telugu, recrutés sur place, les nouvelles tactiques européennes de guerre dans l'infanterie¹⁴⁹. En 1746, deux régiments de cipayes avaient été formés, entraînés, mis sous l'uniforme, armés et payés dans la tradition française. Au poste de chef d'état-major, Dupleix nomma le talentueux Charles-Joseph Patissier, marquis de Bussy, qui arrivait de l'île de France pour devenir officier de la Compagnie française à Pondichéry. Ensemble, les deux hommes prendraient les premières mesures pour impliquer les compagnies marchandes européennes dans la vie politique régionale après l'Empire moghol.

À son arrivée à Pondichéry, Dupleix avait déjà fait fortune pour son propre compte, et comptait bien s'enrichir encore. Comme beaucoup de ses pairs britanniques, il gagnait plus d'argent grâce à des contrats commerciaux privés, souvent en partenariat avec des marchands et des usuriers indiens, qu'avec son salaire officiel. De son point de vue, les deux Compagnies avaient donc tout intérêt à rester neutres alors qu'en Europe, une rivalité franco-anglaise croissante rendait la guerre entre les deux pays de plus en plus probable.

La France des années 1740 avait de loin l'économie la plus puissante, deux fois plus que celle de la Grande-Bretagne ; elle avait en outre une population trois fois supérieure et la plus grande armée d'Europe. La Grande-Bretagne avait pour sa part une marine beaucoup plus importante et dominait les mers ; de plus, depuis sa glorieuse révolution de 1688, elle disposait d'institutions financières plus modernes, établies avec l'aide experte des Néerlandais et pouvant lever rapidement les fonds suffisants pour financer une guerre. Des deux côtés, on avait donc des raisons de croire que l'on pouvait gagner une guerre contre la partie adverse. Dupleix tenait à ce que rien de tout cela n'entrave ses lucratives opérations commerciales. Par conséquent, lorsque arriva tardivement d'Europe l'annonce que la Grande-Bretagne et la France prenaient part à la guerre de Succession d'Autriche dans des camps opposés, Dupleix entra en contact avec son homologue de l'East India Company,

le gouverneur Morse, pour lui assurer que les Français de Pondichéry n'ouvriraient pas les hostilités.

Personnellement, Morse aurait volontiers accepté un pacte de neutralité, mais il savait quelque chose que Dupleix ignorait : une escadre de la Royal Navy avait déjà été envoyée vers l'Orient et on l'attendait d'un jour à l'autre. Il tergiversa donc et informa Dupleix qu'il n'avait pas l'autorité pour signer un tel pacte. L'escadre arriva en février 1745, attaqua promptement et captura bon nombre de bateaux français, dont dans lequel Dupleix avait largement investi¹⁵⁰.

Dupleix tenta d'obtenir des compensations de Madras. Mais après s'être vu opposer une fin de non-recevoir, il prit la décision de contre-attaquer et d'obtenir réparation par la force. Il fit appel à une escadre de la base navale française de l'île Maurice et envoya son ingénieur en chef, un mercenaire suisse du nom de Paradis, estimer les capacités de défense de Madras. Un mois plus tard, il écrivit à l'île Maurice que « la garnison, la défense et le gouverneur de Madras étaient tous aussi pitoyables ». Il entreprit alors de réparer sur ses deniers les murailles de Pondichéry, tout en affirmant à son secrétaire, Ananda Ranga Pillai : « La Compagnie anglaise est vouée à disparaître. Elle est depuis longtemps impécunieuse... Retenez mes paroles. Leur vérité vous apparaîtra quand, sous peu, vous découvrirez que ma prophétie s'est réalisée¹⁵¹. »

Ses renforts – d'environ quatre mille hommes, dont plusieurs bataillons d'esclaves africains bien entraînés et quelques pièces d'artillerie à la pointe du progrès – arrivèrent au début de septembre. Aussitôt, Dupleix prit les choses en main. Ses nouveaux régiments de cipayes, et ses renforts africains et français venus de l'île Maurice, furent tous envoyés dans la nuit vers le nord à bord d'un vaisseau de transport de troupes, appuyé par huit navires de guerre. Accostant au sud de Madras, près du mont Saint-Thomas, ils progressèrent rapidement en direction du nord, se préparant à investir la ville du côté opposé à celui où on les attendait. Ainsi surgirent-ils impromptu derrière les lignes britanniques et le dispositif défensif de l'East India Company. Le siège commença le 18 septembre par un bombardement de mortiers si intense qu'impressionné, M. Smith, le canonnier en chef de l'EIC, mourut foudroyé par une crise cardiaque.

Madras avait une garnison de seulement trois cents hommes, pour moitié des gardes portugais qui ne souhaitaient nullement se battre et mourir pour leurs employeurs britanniques. L'autre moitié était une milice mal entraînée de marchands britanniques, corpulents et rougeauds. En trois jours, ayant perdu beaucoup de ses hommes qui avaient déserté, le gouverneur Morse chercha à négocier. Le 20 septembre, après la perte de seulement six soldats de l'EIC et aucune victime française, Madras capitula devant les Français. Ananda Ranga Pillai donna dans ses carnets une version des événements relativement plus haute en couleur que la réalité peu héroïque ne le justifiait peut-être : « Les Français assaillirent Madras comme un lion bondit sur un troupeau d'éléphants... Ils capturèrent le Fort, plantèrent leur drapeau sur les remparts, et brillèrent dans Madras tel le soleil qui darde ses rayons sur le monde entier¹⁵². »

L'incident le plus significatif de cette guerre eut toutefois lieu un mois après. Anwar ud-Din, le *nawab* moghol de la région du Carnatic, ne décolérait pas contre Duplex qui avait ignoré ses ordres en attaquant Madras sans sa permission, puis l'avait offensé en refusant de placer sous son autorité la ville captive. N'ayant aucunement l'intention d'autoriser une compagnie marchande à défier ainsi son pouvoir, il dépêcha son fils Mahfuz Khan avec toute l'armée moghole du Carnatic pour punir les Français.

Le 24 octobre 1746, dans l'estuaire de la rivière Adyar, Mahfuz Khan tenta de barrer la route à sept cents cipayes français envoyés en renfort sous le commandement de Paradis. Les Français repoussèrent l'attaque de dix mille soldats moghols grâce à des tirs nourris de leur infanterie déployée sur plusieurs rangées, faisant feu en rafales et mitraillant de près comme cela n'avait encore jamais été vu en Inde. Une fois encore, Ananda Ranga Pillai fut témoin de la scène :

M. Paradis se servit des palmiers de la bande sablonneuse bordant la mer comme d'un parapet, et répartit soldats et cipayes en quatre divisions. Il donna ordre à chacune d'attaquer séparément une colonne ennemie. Il prit la tête de la division en première ligne. Sur ce, trois fusées et quatre boulets de canon furent tirés par les mahométans. Ces projectiles tombèrent dans la rivière, sans causer de dégâts. Les Français firent alors continûment feu sur l'ennemi, tuant de nombreux hommes.

Les mahométans rendirent les armes et détalèrent, échevelés et débraillés. Certains moururent dans leur fuite. Les pertes infligées à leur armée furent immenses. Mahfuz s'enfuit à pied lui aussi jusqu'à son éléphant et, une fois qu'il l'eût monté, s'échappa au plus vite. Ses soldats et lui n'interrompirent leur fuite qu'en atteignant Kunnatur. La déroute fut générale, au point que l'on ne vit plus une seule mouche, un seul moineau, une seule corneille dans tout Mylapore¹⁵³.

Selon un autre récit – écrit par l'historien de cour des *nawabs* du Carnatic –, les Français auraient attaqué de nuit et « puisque l'armée du *nawab* ne s'attendait pas le moins du monde à un assaut nocturne, les hommes n'étaient pas prêts, si bien que l'obscurité sema la confusion dans l'armée moghole ». Quelle qu'ait été la vérité, la bataille de la rivière Adyar marqua un tournant dans l'histoire indienne. Seuls deux *cipayes* français furent tués, alors que les Moghols dénombrèrent plus de trois cents morts. Pour la première fois les stratégies guerrières des Européens du XVIII^e siècle, mises au point en Prusse et testées sur les champs de bataille français et flamands, avaient été essayées en Inde. Il fut aussitôt évident que rien dans l'arsenal moghol ne pouvait les égaler.

Les Européens se doutaient depuis longtemps de leur supériorité tactique sur les Moghols ; ils n'en avaient pourtant pas mesuré toute la portée, due aux innovations militaires du demi-siècle écoulé depuis 1687, quand les soldats jacobéens de Sir Josiah Child, armés de lances, avaient vite été submergés par les combattants moghols d'Aurangzeb. Or les guerres de la fin du XVII^e siècle en Europe avaient vu de rapides progrès en matière de stratégie militaire, surtout après le remplacement généralisé des lances par des mousquets et des baïonnettes à douille. L'organisation de l'infanterie en bataillons, régiments et brigades rendait possibles des tirs continus et des manœuvres complexes sur le champ de bataille. La tactique habituelle de l'infanterie reposait désormais sur une charge à la baïonnette après des rafales dévastatrices de tirs de mousquets, le tout appuyé par des pièces d'artillerie mobiles et précises. L'invention de vérins pour hausser les canons conférait aux artilleurs plus de justesse et accroissait la puissance de feu des fantassins, leur garantissant dans les combats l'avantage sur la cavalerie. La bataille d'Adyar, où cette stratégie fut pour la première fois

testée en Inde, avait montré qu'un petit groupe de fantassins armés des nouveaux mousquets et baïonnettes, avec le renfort d'une artillerie mobile et rapide, pouvait désormais disperser une armée entière aussi facilement qu'en Europe. Cette leçon ne fut pas oubliée. Le cipaye bien entraîné et bien encadré, avec les tirs en salves de ses mousquets, soutenus par ceux des artilleurs et les jets de grenades, serait un atout invincible dans l'art de la guerre indien du siècle suivant¹⁵⁴.

Avant même d'assister à la bataille d'Adyar, Ananda Ranga Pillai avait déclaré à Dupleix que mille de ces soldats français armés de canons et de mines pourraient conquérir le sud de l'Inde. Dupleix lui avait répondu qu'une moitié seulement de ce nombre et deux canons suffiraient.

Au cours des années suivantes, les deux hommes auraient amplement l'occasion de mettre cette idée à l'épreuve.



En 1749 arriva d'Europe l'annonce que la guerre de Succession d'Autriche était finie, et qu'aux termes du traité d'Aix-la-Chapelle, Madras devait revenir à l'East India Company.

La paix se révélait pourtant insaisissable : une fois les chiens noirs de la guerre lâchés, difficile de les remettre au pas. Plutôt que de dissoudre ses nouveaux régiments de cipayes, Dupleix décida de les louer à ses alliés indiens pour y gagner à la fois des terres et de l'influence.

Charles Boyer, le nouveau gouverneur de Madras, écrivit l'année suivante : « Malgré la paix, la situation est plus embrouillée qu'elle ne l'a jamais été pendant la guerre, à cause des manigances de Dupleix qui, dans sa haine des Anglais, ne peut s'empêcher de commettre des actes hostiles en sous-main¹⁵⁵. » À Londres, les administrateurs de l'East India Company conclurent que celle-ci ne devait plus baisser la garde :

L'expérience a prouvé que les Français n'ont aucun Respect pour la neutralité des Dominions de l'empereur moghol, et en admettant que le Gouvernement [moghol] du Pays veuille bien nous protéger, il ne peut le faire contre les Français qui n'ont pas

grand-chose à perdre, et sont enclins à violer les Lois des Nations pour s'enrichir par le pillage... Vous avez ordre de vous préserver de votre mieux des Français ou de tout autre Ennemi européen... Sa Majesté soutiendra la Compagnie dans tout ce que celle-ci peut juger utile de faire pour garantir sa Sécurité future ; car si la Paix a été signée avec la France, nul ne sait combien de temps elle peut durer, et quand la guerre éclate, il est toujours trop tard pour édifier des Fortifications assez solides afin d'assurer sa Défense contre un Ennemi entreprenant, comme ce fut le cas à Madras¹⁵⁶.

Aussi bien les Britanniques que les Français ne tardèrent pas à intriguer avec les différents États du Sud, proposant discrètement de vendre leur assistance militaire à condition de bénéficier en retour de l'influence de ces derniers, et de divers paiements ou attributions de terres. En 1749, en échange d'un petit port marchand, l'East India Company essaya pour la première fois de peser sur ce que l'on appellerait aujourd'hui un changement de régime, prenant parti dans une querelle de succession au sein du royaume marathe de Tanjore. Cette tentative de coup d'État fut un échec cuisant.

De son côté, Dupleix avait beaucoup mieux réussi dans ses entreprises militaires. Ses clients devaient payer leurs armes et leurs soldats en provenance d'Europe sous la forme de terres et de droits à percevoir l'impôt, permettant à la Compagnie française de subvenir aux besoins de ses *cipayes* et de financer son commerce grâce à ses revenus indiens, plutôt qu'à l'or et à l'argent importés d'Europe. Dupleix vendit d'abord ses services de mercenaire à l'un des prétendants au trône du Carnatic, puis, initiative beaucoup plus ambitieuse, il dépêcha le marquis de Bussy à Hyderabad pour prendre position dans la crise de succession qui avait suivi la mort de Nizam ul-Mulk, le souverain moghol le plus puissant de la région, dont les fils se disputaient le contrôle de ce fragment semi-autonome de l'Empire moghol. Dupleix fut grassement récompensé de son aide par 77 500 livres de l'époque et le rang moghol de *Mansab* – l'équivalent d'un duché en Europe – qui lui donnait droit à sept mille chevaux, au port prospère de Masulipatnam et à un *jagir* [vaste domaine et ses terres] d'une valeur de 20 000 livres*.

* Respectivement plus de 8 millions et 2 millions de livres actuelles.

Vendre les services de ses soldats bien entraînés et disciplinés, découvrit-il, était infiniment plus rentable que le commerce des cotonnades.

Le généralissime de Dupleix, le marquis de Bussy, qui avait également fait fortune, eut du mal à croire aux résultats spectaculaires obtenus par sa minuscule armée de mercenaires alors qu'il traversait le Deccan. En 1752, il écrivit à Dupleix : « Des rois sont montés sur le trône par mes soins, avec l'appui de mes soldats ; des armées ont été mises en fuite, des villes prises d'assaut par une simple poignée d'hommes, des traités de paix signés suite à ma médiation... L'honneur de ma nation est à son apogée, si bien qu'elle a été préférée à toutes les autres en Europe, et que les bénéfices pour notre Compagnie ont dépassé ses espoirs, voire ses désirs¹⁵⁷. »

En réalité, ces transactions n'étaient pas à sens unique : affaiblis par le déclin des Moghols, les gouvernants indiens d'États morcelés offraient aux différents Européens, en échange d'un soutien militaire, de vastes pans de leur territoire ou les revenus de leurs terres. Les guerres qui s'ensuivaient, et impliquaient d'ordinaire de modestes armées des compagnies marchandes, étaient souvent incohérentes, sans vainqueurs ni vaincus, mais confirmaient la supériorité désormais évidente et constante des Européens sur la cavalerie indienne, et leur capacité, même en petit nombre, à modifier l'équilibre des pouvoirs dans le paysage politique fracturé après la chute de l'Empire moghol.

Les guerres carnatiques qui grondèrent durant la décennie suivante n'eurent sans doute que peu d'incidence stratégique à long terme, mais elles virent une transformation de la nature des deux Compagnies rivales : d'entreprises marchandes, celles-ci devinrent des entités toujours plus belligérantes et militarisées, en partie exportatrices de textiles ou de poivre, en partie propriétaires terriennes et chargées de la collecte de l'impôt, ainsi que, activité la plus lucrative de toutes désormais, pourvoyeuses de mercenaires à la pointe du progrès.

Les Britanniques observaient avec appétit les succès de Dupleix. Selon le capitaine Mills, mercenaire anglais : « La politique des Moghols est mauvaise, leur armée pire encore ; ils n'ont pas de marine... le pays risque d'être conquis et dépouillé aussi facilement que les Espagnols anéantirent les

Indiens nus d'Amérique¹⁵⁸... » Thomas Saunders, le nouveau gouverneur de Madras, en convenait : « La faiblesse des Maures est maintenant bien connue et, c'est une certitude, chaque nation européenne résolue à leur faire la guerre avec des forces suffisantes peut envahir le pays tout entier¹⁵⁹. »



Cinquante ans plus tard, au souvenir des guerres carnatiques, le distingué comte de Modave tenait la mégalomanie de ses compatriotes français pour responsable de l'exportation des rivalités européennes et des guerres anglo-françaises sur les côtes de l'Inde et, à cause de l'orgueil et de l'ambition démesurée de Duplex et du marquis de Bussy, de l'anéantissement de leurs propres chances d'établir un commerce lucratif.

Ils avaient obtenu ce résultat, d'après lui, en contraignant leurs rivaux britanniques à jeter toutes leurs forces armées dans la protection de ce qui était déjà devenu un commerce bien trop rentable pour l'abandonner volontairement. Vers la fin de sa vie, avec le recul, le comte revint dans ses écrits sur le moment où les choses avaient mal tourné dans le Carnatic un demi-siècle plus tôt :

L'Empire moghol a maintenu son unité sous le règne d'Aurangzeb, et même quelques années après sa mort dans les premières années de ce siècle. Car les lois bénéfiques possèdent une certaine force intérieure qui leur permet, un temps, de résister aux assauts de l'anarchie. Mais voilà une quarantaine d'années, un épouvantable chaos gagna finalement l'Empire moghol : la moindre étincelle de ce qu'Aurangzeb avait fait de bon pour promouvoir le commerce s'éteignit. L'ambition féroce des Européens ne fut pas moins fatale à cette partie du monde, comme si l'Europe et l'Amérique étaient un trop petit champ de bataille pour qu'ils s'y entre-dévorent à la poursuite des chimères de l'intérêt personnel ; par leurs initiatives aussi violentes qu'injustes, ils s'acharnèrent à faire de l'Asie elle aussi le théâtre de leur impatience et de leurs injustices.

Le commerce de l'Empire moghol se répartissait à l'époque entre deux nations, la France et l'Angleterre ; car les Néerlandais avilis,

métamorphosés en crapauds avarés, étaient alors accroupis sur leurs tas d'or et d'épices comme pour s'excuser d'avoir un jour volé aux Portugais leur empire et de l'avoir réduit à néant.

Quelques succès éphémères, plus apparents que réels – car accompagnés d'une série de défaites écrasantes – éblouirent les Français et leur montèrent à la tête : comme ivres, ils se vantaient avec ridicule de pouvoir mettre la haute main sur tout le commerce avec l'Inde. Leur marine inférieure à celle des Britanniques, leur Compagnie des Indes corrompue, ses dirigeants d'une ignorance grotesque, leurs principales entreprises maritimes viciées par des causes trop faciles à deviner (qui perdureront, hélas, aussi longtemps que leur monarchie), et donc condamnées à l'échec : rien de tout cela ne pouvait toutefois porter atteinte à leur fol espoir de devenir le pouvoir dominant en Inde. Ils fanfaronnaient comme si leur réussite ne faisait aucun doute, et inévitablement ils ne purent obtenir ce qu'ils voulaient, perdant même ce qu'ils auraient pu garder.

Les Anglais ne se souciaient alors que de développer leur commerce depuis leurs comptoirs indiens, en toute sécurité. Jamais les administrateurs de leur Compagnie n'avaient dévié du but fondamental pour lequel celle-ci avait été constituée en société commerciale. Ce furent les ambitions démesurées, intéressées, des Français qui attisèrent la jalousie et la cupidité des Anglais. Pour les premiers, ce projet de domination totale était ruineux et irréalisable, alors que pour les seconds il s'agissait d'une entreprise hasardeuse, certes, mais qui promettait des bénéfices considérables. Les Français impétueux se précipitèrent, dilapidant au service d'initiatives déraisonnables des fonds qu'ils n'avaient pas les moyens de remplacer ; les Anglais leur opposèrent leur implacable persévérance, leurs ressources constamment renouvelées, et s'employèrent bientôt à faire advenir ce dont nous avons rêvé et à guetter l'occasion de nous mettre hors jeu, dans l'incapacité de leur nuire ou de compromettre les immenses avantages qu'ils avaient acquis¹⁶⁰.

Cette occasion se présenta dans les années 1750, alors que les guerres carnatiques touchaient tant bien que mal à leur fin peu concluante. Car ce n'était pas seulement en Inde que couvait la rivalité anglo-française, prête à se rallumer à la moindre étincelle. Au contraire, la traînée de poudre qui déclencha l'épisode suivant du conflit anglo-français commençait loin des Indes, sur les terres gelées à la frontière entre les États-Unis

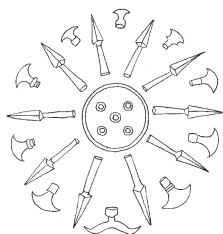
et la Nouvelle-France – qui s’appelle aujourd’hui le Canada –, entre les grands lacs et les sources du fleuve Ohio.

Le 21 juin 1752, un groupe d’Amérindiens français conduits par l’explorateur français Charles Langlade – marié à une Huronne, et influent chez les Sénécas, les Iroquois et les Micmacs – descendit le lac Huron à la tête d’un détachement de deux cent quarante guerriers, traversa le lac Érié et pénétra dans les terres cultivables de l’Ohio britannique, nouvellement colonisé. Tomahawk à la main, ils débarquèrent dans la colonie britannique de Pickawillany, avec un effet de surprise total. Seuls vingt colons britanniques se rassemblèrent dans l’enceinte. L’un d’eux fut ensuite scalpé, un autre bouilli avec cérémonie et les parties de son corps les plus délicieuses mangées¹⁶¹.

La violence de l’attaque provoqua jusqu’à New York et en Virginie un sentiment d’insécurité, voire de terreur, chez les marchands et colons britanniques. En quelques mois se répandit la rumeur selon laquelle des soldats français de l’armée régulière, accompagnés de guides indigènes, de porteurs et d’un grand nombre de guerriers indiens, progressaient vers les sources de la vallée de l’Ohio, et le 1^{er} novembre, le gouverneur de la Virginie envoya un réserviste volontaire de vingt et un ans mener l’enquête. Il s’appelait George Washington. Ainsi débuta le premier acte de ce que les Américains continuent d’appeler les guerres franco-indiennes, connues du reste du monde comme la guerre de Sept Ans¹⁶².

Ce serait cette fois une guerre totale, et mondiale au sens propre, menée tambour battant sur de multiples continents au profit des seuls intérêts des empires français et britannique. Elle transporterait les armes et l’art de la guerre européens de l’Ohio aux Philippines, de Cuba à la côte nigériane, des plaines d’Abraham près de Québec aux marécages et aux vergers de manguiers de Plassey.

Mais la partie du globe qu’elle transformerait le plus durablement serait l’Inde.



2

Une offre qui ne se refuse pas

Début novembre 1755, une silhouette anonyme orienta un télescope vers l'estuaire du Scorff aux eaux glacées, jusqu'aux chantiers navals du port de Lorient en Bretagne. L'objectif balaya pontons et entrepôts, dépassa les cales sèches et les quais grouillants de monde, pour s'arrêter finalement sur une flottille de onze voiliers imposants : six bateaux de guerre équipés de bouches à feu et cinq navires marchands français commerçant avec l'Inde, tous au mouillage à l'écart des autres embarcations, dans la partie du port la plus proche du large.

Ces voiliers étaient au centre d'une ruche bourdonnante : des files de soldats français empruntaient les passerelles conduisant aux frégates, pendant que des grues en bois y chargeaient les canons un à un. Ceux-ci atterrirent sur les gaillards d'avant entre des barriques de vin et d'eau, des balles de victuailles et des palettes de provisions pour plusieurs mois en mer. L'observateur entreprit alors de compter les bateaux, de noter quelles fournitures et quelles armes étaient transportées à bord, mentionnant avec précision le calibre des différents canons, le nombre de soldats qui embarquaient, et s'efforçant de calculer la ligne de flottaison de chaque vaisseau.

Un résumé soigné de ce rapport secret, rédigé à l'intention des administrateurs de l'East India Company, est aujourd'hui conservé dans les réserves des Archives nationales de l'Inde¹.

Pour des raisons évidentes, le document ne révèle pas l'identité de la source des informations : peut-être un fonctionnaire du port, ou un marchand d'un pays tiers qui déchargeait innocemment sa cargaison sur un quai voisin. Étant donné le caractère détaillé du rapport, et le fait que son auteur avait pu enquêter sur la destination des bateaux et la date probable de leur appareillage, celui-ci n'était vraisemblablement pas un observateur surveillant le port à la lunette depuis la côte, ni un corsaire britannique longeant le sud de la Bretagne, allant de la base navale française bien gardée de Brest jusqu'à celle de Rochefort, en passant par le port naturel de la baie de Quiberon. La source de ces informations se trouvait certainement sur les quais, au sein de la foule ou parmi les marins en partance, ne perdant rien des préparatifs de départ tout en soutirant, l'air de rien, des renseignements aux matelots, dockers et manutentionnaires des entrepôts, voire devant un cognac dans les tavernes du port.

Quelques semaines plus tard, le 13 février 1756, assis sous les lambris de leur salle du Conseil dans Leadenhall Street, les administrateurs de l'East India Company étudiaient avec inquiétude le rapport et en discutaient les implications. Compte tenu de l'incursion française à la frontière des États-Unis, les choses étaient claires pour eux : la guerre devenait presque inévitable. Cette flottille semblait non pas chargée d'une mission isolée pour la Compagnie française, mais plutôt le signe avant-coureur d'une initiative majeure des Français en Inde. Les directeurs redoutaient qu'à Versailles, on ne soutienne le projet dont Dupleix avait rêvé : renverser l'East India Company et la remplacer par la Compagnie française des Indes orientales. Il était tout aussi clair pour eux qu'il fallait empêcher cela.

Après avoir débattu des différentes options, ils décidèrent de transmettre le rapport à Roger Drake, gouverneur du fort William à Calcutta, pour le prévenir de l'imminence d'une guerre. La perte de Madras une décennie plus tôt ne devait pas se répéter. Drake était donc appelé à la vigilance, la flottille ayant sûrement pour destination soit Calcutta, soit Madras, car à cause de « l'état présent des relations entre les nations britannique et française, il est naturel de supposer que les Français frapperont là où leurs coups feront mouche ».

Puisque notre Compagnie risque d'en subir les conséquences, surtout au Bengale où le comptoir manque de Recrues Militaires depuis plusieurs années, à quoi s'ajoutent les défenses insuffisantes du fort William contre une Force européenne en tout point redoutable, le Conseil [des Administrateurs] a jugé nécessaire de vous charger de prendre les mesures qui assureront au mieux la Protection et la Préservation des Propriétés, Droits et Privilèges de la Compagnie au Bengale.

Les administrateurs évoquaient ensuite en détail les révélations dont ils venaient d'avoir connaissance :

Nous avons été informés que onze bâtiments [une flottille] de la Compagnie française ont appareillé du port de Lorient au milieu du mois de novembre, avec environ trois mille hommes à bord. Six des plus grands vaisseaux ne sont chargés qu'à la moitié de leur capacité, mais armés d'à peu près soixante canons de différents calibres, et doivent naviguer en convoi pour défendre les cinq autres, porteurs de leur cargaison habituelle ; onze navires, plus les quatre ayant pris la mer depuis quelque temps, cela en fait déjà quinze en route, et le bruit a couru que d'autres suivraient. Or aucun d'eux n'ayant la Chine pour destination, il est probable que cette armada se dirige vers la côte de Coromandel ou le Bengale.

Suivaient des instructions précises quant à la réaction attendue :

Vous devez mettre la colonie en position de se défendre au mieux, et pour ce faire rester constamment sur vos gardes, adopter les Mesures les plus susceptibles d'assurer sa Sécurité, et réclamer à cette fin l'assistance de nos autres Comptoirs dès que vous redoutez le moindre danger.

Tout l'enjeu est de rendre notre garnison plus crédible, en recrutant autant d'Européens qu'il en faut pour compléter les effectifs, tâche à laquelle nous vous recommandons de vous appliquer avec le plus grand soin & de toutes vos forces, et vous devrez obtenir pour ce faire que le Conseil restreint du fort Saint-George [à Madras] vous fournisse tous ceux [les soldats] dont on peut se passer là-bas et à Bombay ; vous devrez tenir le Commandant des forces navales et terrestres de Sa Majesté régulièrement informé

de votre situation, et requérir son Assistance et sa Protection aussi souvent que nécessaire.

Nous vous conseillons instamment de prendre toutes les Mesures de Prudence possibles, d'engager votre *Nabob* [Alivardi Khan, *nawab* du Bengale] à prévenir efficacement toutes Hostilités entre les sujets des nations britannique et française au Bengale, et à maintenir la plus Stricte Neutralité au sein de son Gouvernement. Cela [notre protection] est tellement dans son intérêt que vos incitations ne peuvent qu'être couronnées de Succès, d'où notre espoir de voir de nombreux effets bénéfiques résulter d'une Mesure si Pacifique.

Enfin, les administrateurs insistaient sur la plus grande discrétion : « Le secret le plus inviolable doit être observé concernant ces informations, afin qu'elles ne puissent, par quelque moyen que ce soit, parvenir aux oreilles des Français. Les Conséquences Fatales d'une telle découverte vont sans dire. Le même secret doit être observé pendant toute la durée de vos transactions². »

Or, comme cela arrive souvent dans les rapports confidentiels des services de renseignement, autant passés que présents, une erreur fondamentale figurait parmi la somme impressionnante de détails : en réalité, la flottille du port de Lorient ne se dirigeait pas vers l'Inde. D'ailleurs, aucune flottille française transportant des troupes n'était partie pour le Bengale en 1755, et quand l'une d'elles prit finalement la mer des mois plus tard, en décembre 1756, sa destination n'était pas Calcutta, mais Pondichéry³. Erroné ou non, ce rapport semblait toutefois assez détaillé pour être crédible et fut rapidement transmis, de Lorient à Londres dans un premier temps, puis de Londres à Calcutta. Dès réception, le gouverneur Drake ordonna la reconstruction et la fortification des murs de la ville, une initiative formellement interdite par le *nawab* du Bengale – ce qui déclencha une réaction en chaîne fatale, aussi bien pour les Bengalais que pour les Français en Inde.



Quelques mois avant que les administrateurs de la Compagnie n'envoient ce rapport secret à Calcutta, un jeune politicien avait été convié à une réunion dans la salle du Conseil d'East India House. Député d'une circonscription des Cornouailles jusqu'à la veille, il venait d'être sommairement délogé de son siège pour cause de fraude électorale. Les administrateurs avaient saisi l'occasion et convoqué ce Robert Clive trapu et peu loquace, mais d'une ambition féroce et d'une détermination peu commune. Réunis en conseil, ils lui avaient fait le genre d'offre qui ne se refuse pas.

Siège de la Compagnie, reconstruit depuis peu dans le style georgien de l'époque, East India House attirait toujours aussi peu les regards : avec sa façade sobre derrière des grilles et seulement deux étages percés de cinq fenêtres – entre des immeubles plus élevés –, l'édifice semblait d'une modestie inattendue pour abriter, de fait, le quartier général de la firme commerciale la plus riche et la plus développée au monde, et un conseil d'administration dont les pouvoirs politiques et financiers n'étaient inférieurs qu'à ceux de la Couronne.

Cet anonymat ne devait rien au hasard. La Compagnie, qui avait toujours jugé utile d'afficher sa grandeur en Inde, trouvait avantage à jouer la discrétion pour le siège londonien de ses opérations. Jusqu'en 1621, soit durant deux décennies après sa fondation, elle avait opéré depuis la demeure de Sir Thomas Smythe, son gouverneur, avec un conseil d'une demi-douzaine d'administrateurs permanents⁴. Il fallut attendre 1648 pour qu'elle emménage dans cet immeuble discret de Leadenhall Street, dont l'étroite façade était décorée au premier étage de galions toutes voiles dehors sculptés dans la pierre. En 1698, un passant curieux de savoir qui résidait là reçut pour réponse : « Des hommes au portefeuille bien garni et nourrissant de grands desseins⁵. »

En 1731, peu après la réfection d'East India House, un voyageur portugais nota que c'était une « construction magnifique, récemment agrémentée d'une façade en pierre ; mais l'étroitesse de celle-ci ne rend nullement justice à la splendeur intérieure, à l'admirable agencement des bureaux et entrepôts, le hall d'entrée et la salle du Conseil ayant pour leur part peu à envier aux autres lieux de même nature dans la ville⁶ ». Comme tant de choses relatives au pouvoir de la Compagnie,

l'apparente modestie d'East India House était profondément trompeuse.

À l'intérieur, après le hall d'entrée, se trouvaient les principaux services administratifs : un dédale de pièces dont les étagères ployaient sous les rouleaux, archives, rapports et registres, et où s'affairaient trois cents secrétaires, notaires et comptables, reportant des chiffres dans de gigantesques livres de comptes reliés cuir. Il y avait aussi plusieurs salles de tailles diverses, la plus somptueuse étant celle baptisée « salle du Conseil », où se réunissait le conseil d'administration. On y tenait les réunions les plus importantes, consacrées à la rédaction de lettres à destination de l'Inde, à la discussion des cargaisons importées et exportées par la Compagnie lors de ses trente traversées annuelles, à l'estimation des ventes – qui atteignaient alors entre 1,25 million et 2 millions de livres.

Depuis ces différentes salles, on pilotait au début des années 1750 des activités commerciales à une échelle sans précédent, source de presque 1 million de livres sur les 8 millions totalisées par les importations britanniques. Les ventes de thé faisaient entrer à elles seules 500 000 livres dans les caisses, grâce à l'importation de quelque mille cinq cents tonnes de feuilles de thé. S'ajoutaient aux comptes de l'East India Company les ventes de salpêtre, de soie, de *palampores* [draperies magnifiquement peintes à la main] et de luxueuses étoffes de coton indien, dont environ trente millions de mètres carrés étaient désormais importés chaque année⁷. En 1708, le capital fixe de l'EIC était de 3,2 millions de livres, soit le montant des sommes souscrites par quelque trois mille actionnaires qui percevaient huit pour cent de dividendes annuels. L'achat et la vente d'actions de l'EIC représentaient environ 1,1 million de livres par an⁸. La Compagnie avait les poches pleines et utilisait ce crédit pour emprunter sans retenue. En 1744, ses dettes se montaient à 6 millions de livres*. Elle versait chaque année environ 300 000 livres de droits de douane au gouvernement. Deux ans plus tôt, en 1754, à titre de remerciement

* Équivalents de ces sommes en livres actuelles : respectivement, 130 et 210 millions de livres ; 105 millions de livres ; 840 millions de livres ; 336 millions de livres ; 115 millions de livres ; 630 millions de livres.

pour le prêt d'un million de livres, le gouvernement avait prorogé jusqu'en 1783 la charte royale de l'EIC, garantissant à celle-ci son monopole rentable sur le commerce avec l'Asie pour au moins trois décennies de plus. Selon les critères du XVIII^e siècle, l'EIC était un géant économique, l'organisation capitaliste la plus évoluée au monde⁹.

Voilà donc la firme dont le conseil d'administration recruta, le 25 mars 1755, le jeune Robert Clive âgé de trente ans. C'était la deuxième fois, d'où une certaine surprise des parties concernées : à peine dix-huit mois plus tôt, Clive avait pris sa retraite après avoir servi la Compagnie et amassé à vingt-huit ans une fortune considérable en Inde. Il avait regagné Londres avec l'intention de faire de la politique et aussitôt dépensé son argent pour l'achat d'une circonscription. La chance ne lui avait cependant pas souri à Westminster : la veille, « au terme d'une procédure des plus inhabituelles », on l'avait expulsé de la Chambre des communes à la suite des irrégularités de scrutin dénoncées dans sa circonscription. Après plusieurs semaines de querelles juridiques et de tractations, les Tories, qui tentaient de renverser le gouvernement des Whigs, avaient grâce à leurs manigances délogé Clive de son siège par deux cent sept voix contre cent quatre-vingt-trois¹⁰. Celui-ci, qui avait dilapidé l'essentiel de sa fortune toute neuve pour acheter les voix des électeurs de sa circonscription, se retrouvait humilié, sans emploi et les poches vides. Une seconde carrière en Inde était le meilleur moyen pour lui de reconstituer sa fortune, et de se représenter ensuite aux élections législatives.

La prompt réaction des administrateurs se justifiait. Parti pour l'Inde comme simple comptable, Clive avait en effet démontré des talents inattendus dans un tout autre domaine. Sans formation militaire ni grade officiel, ce jeune comptable de vingt-cinq ans à peine, taciturne et peu sociable, était devenu la vedette surprise des guerres carnatiques, l'homme qui avait contribué à empêcher Dupleix de réaliser son rêve : chasser l'EIC de l'Inde pour la remplacer par la Compagnie française rivale. Alors que des roulements de tambour français annonçaient une fois de plus la guerre en Amérique du Nord, et que la Grande-Bretagne et la France s'armaient à nouveau, les directeurs de l'EIC voulaient renvoyer Clive en Inde, à la tête

de l'armée de cipayes qu'il avait lui-même en partie recrutés et entraînés, et menés à la bataille.

Robert Clive était né le 29 septembre 1725 à Styche Hall dans le village de Moreton Say, au sein d'une famille de la petite noblesse provinciale et terrienne du Shropshire. Très vite il s'était fait une réputation d'enfant turbulent et indiscipliné : dès sept ans, selon son oncle inquiet, il avait « ce goût excessif pour la bagarre, qui lui donne un caractère féroce et impérieux, au point qu'il s'emporte à la moindre occasion... Je fais mon possible pour calmer le héros en lui, afin de l'aider à développer des qualités plus précieuses de docilité, de bienveillance et de patience¹¹ ». Les efforts de cet oncle furent vains : la docilité, la bienveillance et la patience restèrent hors d'atteinte pour Clive durant toute sa vie. Moyennant quoi il était devenu, au début de son adolescence, un caïd de village organisant des rackets dans la ville de Market Drayton, « tantôt extorquant par la menace des fonds à des commerçants angoissés qui tremblaient pour leurs vitrines ; tantôt barrant temporairement de son corps le caniveau d'une rue pour inonder la boutique d'un épicier rétif¹² ».

Quand Clive eut dix-sept ans, Richard, son père, se rendit à l'évidence : son fils était trop ombrageux et rebelle pour entrer dans les ordres, trop colérique et impatient pour étudier le droit. Par chance, Richard Clive connaissait un administrateur de l'EIC. Le 15 décembre 1742, Robert se présenta pour la première fois à East India House, où il fut engagé tout au bas de l'échelle comme rédacteur débutant. Trois mois plus tard, le 10 mars 1743, il prenait le bateau pour l'Inde.

Ses débuts furent peu brillants. Durant la traversée, après avoir perdu la plupart de ses bagages lors d'une escale au Brésil, il passa mystérieusement par-dessus bord, échappant de peu à la noyade ; il ne dut qu'au hasard d'être vu par un matelot et repêché vivant. Son arrivée à Madras passa presque inaperçue : inconnu de tous, d'apparence quelconque et sans les recommandations nécessaires, il menait une existence solitaire, se querellant à l'occasion avec ses collègues et provoquant des bagarres. « Bourru, désinvolte et distant », il se conduisit un jour si mal envers un secrétaire du fort Saint-George que le gouverneur l'obligea à présenter des excuses. Il souffrait de la solitude et sa patrie lui manquait. Il nourrit très vite

une profonde haine de l'Inde, dont il ne se défit jamais. « Je n'ai pas vécu une seule journée de bonheur depuis que j'ai quitté mon pays natal », écrivit-il à sa famille au bout d'un an, alors qu'il sombrait dans une grave dépression. Avant la fin de l'année suivante, faute d'un meilleur exutoire, il retourna sa violence contre lui et fit une tentative de suicide.

Aucune de ses lettres de Madras ne contient le moindre mot sur les merveilles de l'Inde, jamais il n'en évoque les paysages ; il ne semble pas non plus avoir tenté d'apprendre les langues locales. Il ne s'intéressait pas à ce pays, restait indifférent à sa beauté, et ne manifestait nulle curiosité pour son histoire, ses religions et civilisations séculaires, ni pour sa population dont il critiquait « l'indolence, la luxure, l'ignorance et la couardise¹³ ». En 1745, dans une autre lettre à sa famille, il affirmait : « Je ne pense qu'à ma chère Angleterre Natale. » En revanche, sa capacité à jauger l'adversaire et à saisir les occasions qui se présentaient, son goût du risque et son audace sidérante s'avérèrent d'emblée des atouts. Il était en outre doué d'un courage indéfectible et, quand il choisissait d'en jouer, d'un magnétisme qui lui donnait un ascendant sur ses semblables.

Ce ne fut qu'en 1746, pendant l'attaque et la conquête de Madras par les Français, que Clive révéla ses talents. Il se trouvait dans la ville lorsque les forces de Dupleix s'en emparèrent. Refusant de s'engager à ne pas prendre les armes contre les Français, il quitta discrètement Madras de nuit et, déguisé pour tromper les patrouilles françaises, put rallier à pied le fort Saint-David, autre place forte britannique – plus petite – de la côte de Coromandel. Là il fut initié au combat par Stringer Lawrence, un John Bull corpulent au franc-parler, surnommé « le Vieux Coq », qui s'était battu contre les Français à Fontenoy, et contre les jacobites de Bonnie Prince Charlie à Culloden Moor. Peu loquaces mais directs, les deux hommes s'entendaient bien, et Lawrence fut le premier à repérer le potentiel de Clive. À la fin des années 1740, alors que Dupleix louait ses régiments de cipayes à sa clientèle de *nawabs*, Clive se montrait une recrue prometteuse dans ce qu'il appelait « la sphère militaire », gravissant les échelons pour devenir lieutenant d'infanterie, toujours avec son agressivité et son intrépidité caractéristiques.

Au même moment, à l'instigation de Stringer Lawrence, les autorités de Madras imitaient l'initiative de Duplex et entreprenaient de former leurs propres cipayes – la plupart ne parlant que le telugu –, pour les entraîner à combattre dans l'infanterie avec le soutien de l'artillerie mobile des Européens. Au nombre de quelques centaines seulement durant plusieurs années, ces cipayes ne disposaient même pas d'uniformes dignes de ce nom ; lors de leurs rares engagements, ils se distinguaient surtout par leurs hésitations et leur amateurisme : « Comme nous étions ignorants de l'art de la guerre, en ce temps-là », écrivait Clive au milieu des années 1750, à propos de ses contre-performances au début des guerres carnatiques.

Le 26 août 1751, il se fit un nom en se portant volontaire pour lever sous les pluies torrentielles de la mousson le siège d'Arcate, capitale des *nawabs* du Carnatic, avec seulement une modeste armée de deux cents Européens et trois cents cipayes. Au cœur de l'orage, il attaqua par surprise les Français et leurs alliés, et enleva bientôt du portail de la ville les bannières du *nawab* aux couleurs des Moghols. Sa victoire fut le premier signe que la Compagnie pouvait mener avec succès une campagne militaire en Inde, soit face aux armées locales qui l'emportaient souvent jusqu'alors, soit contre les Français qui avaient été les premiers à démontrer, quelques années plus tôt, la supériorité de l'infanterie et de l'artillerie modernes sur la cavalerie indienne. Les ambitions croissantes de la Compagnie en Inde en sortirent encore renforcées¹⁴.

Les experts militaires, qui ne prenaient pas ce soldat amateur au sérieux, conclurent avec ironie qu'ils « lui enviaient sa bonne fortune, mais ne pouvaient l'admirer pour sa connaissance de l'art de la guerre¹⁵ ». Or la réussite de Clive parlait d'elle-même. Parier sur la vitesse et l'effet de surprise devait rester sa stratégie préférée. La guerre dans l'Inde du XVIII^e siècle était souvent une affaire de gentlemen, lente et codifiée – autant une partie d'échecs qu'une agression. La corruption et les tractations jouaient souvent un rôle plus important que les assauts en règle ; on pouvait acheter les armées ou convaincre les généraux de se retourner contre ceux qui les payaient. Clive respectait volontiers ces conventions lorsqu'elles lui étaient utiles, mais il s'en affranchissait la plupart du temps, attaquait en force et sans pitié quand on s'y

attendait le moins, avançait à marche forcée sous les pluies de la mousson, tendait embuscade sur embuscade, lançait l'assaut de nuit ou dans un épais brouillard.

Il remporta sa plus grande victoire en 1752, en repoussant une attaque contre Madras. Stringer Lawrence et lui prirent alors l'offensive et remportèrent dans le Carnatic une série de batailles isolées, donnant Arcate et Trichinopoly aux Britanniques et à Muhammad Ali, leur *nawab* fantoche. Les Français manquaient d'argent et ne pouvaient plus payer leurs soldats indiens¹⁶. Le 13 juin 1752, le commandant français Jacques Law – neveu du fondateur de la Compagnie française des Indes orientales – rendit les armes devant Clive et Lawrence à l'extérieur du magnifique temple de Srirangam, ancien centre du vaishnavisme tamoul situé sur une île. Sept cent quatre-vingt-cinq Français et deux mille cipayes de la Compagnie française se retrouvèrent prisonniers de guerre.

Cette défaite porta un coup fatal aux ambitions de Dupleix : apprenant la nouvelle, il « ne put ni assister à la messe ni prendre son dîner », selon son secrétaire Ananda Ranga Pillai. Peu après, Dupleix fut démis de ses fonctions, arrêté et renvoyé en disgrâce vers la France¹⁷. Clive, au contraire, regagna Madras en héros. Dans une lettre de félicitations, son père l'incita à s'enrichir au plus vite en Inde : « Puisque au sein de notre nation on ne parle plus que de vos hauts faits et de votre bravoure, c'est le moment d'accroître votre fortune, [et de] tirer profit de l'occasion présente avant de quitter le Pays¹⁸. » Clive ne se le fit pas dire deux fois. Récompensé pour ses victoires par une nomination au poste lucratif d'intendant en chef, il empocha sur une courte période la somme astronomique de 40 000 livres* en commissions.

Le 18 février 1753, sur un coup de tête, Clive épousa en l'église Saint-Mary du fort Saint-George la redoutable Margaret Maskelyne, sœur de l'astronome royal Nevil Maskelyne**. Le

* Plus de 4 millions de livres actuelles.

** Le pasteur Nevil Maskelyne était le méchant dans *Longitude : l'histoire vraie d'un génie solitaire qui résolut le plus grand problème scientifique de son temps*, le best-seller de Dava Sobel (J.-C. Lattès, 1996, traduit par Gérard Messadié). Selon un critique, Maskelyne y est dépeint comme « un ecclésiastique médiocre quoique formé à Cambridge, un envieux et un snob dont l'élitisme et le parti pris en faveur de l'astronomie au détriment de la méthode scientifique

mois suivant, le 23 mars, le couple prit la mer pour l'Angleterre à bord du *Bombay Castle*. Aucun des époux ne souhaitait remettre les pieds en Inde. Dès son arrivée à Londres, Clive remboursa les dettes de sa famille – « Robert n'est donc après tout pas si fou », aurait dit son père, Richard –, et il dépensa beaucoup d'argent pour se faire élire à la Chambre des communes. Mais bien qu'ayant pu s'acheter une circonscription des Cornouailles, sa carrière politique s'échoua sur les hauts-fonds des intrigues partisans ; au bout de seulement dix-huit mois, il comprit qu'il devait retourner en Inde et refaire fortune.

À cause de l'imminence annoncée d'une offensive française d'envergure, on avait cruellement besoin de ses services. À l'image de son statut atypique, écartelé entre l'administration civile et l'armée, Clive réintégra la Compagnie au poste élevé de vice-gouverneur de Madras et fut en même temps promu lieutenant-colonel royal, un grade local¹⁹. Les ministres, mis en garde par la Compagnie, s'alarmaient de l'importance croissante des forces françaises en Inde, et du fait que les Britanniques étaient loin de les égaler. Beaucoup de députés s'en inquiétaient personnellement, nombre d'entre eux ayant investi leurs économies dans les actions de l'East India Company*. Lord Holderness, le ministre qui s'intéressait le plus à l'Inde, déclara à son collègue Lord Albemarle que le gouvernement britannique ne devait en aucun cas accepter « une supériorité militaire déterminante des Français dans cette partie du monde ». Décision fut bientôt prise d'envoyer une escadre de la Royal Navy sous les ordres de l'amiral Watson pour soutenir l'armée privée de l'EIC, ainsi que des soldats de l'armée régulière afin d'égaliser le régiment prétendument détaché sur place par les Français²⁰. Clive suivit un mois plus tard au sein d'une flottille séparée. Il avait en poche

nourrissent son hostilité contre John Harrison [le héros], un natif du Yorkshire, élevé dans le Lincolnshire. Jaloux, mesquin et mal intentionné, Maskelyne laisse son intérêt personnel altérer son jugement. »

* En plus de généreux dividendes, les administrateurs et les fonctionnaires en Inde avaient naturellement un autre bien précieux à offrir : leur appui – sous la forme de nominations à des postes lucratifs sur place pour les proches des hommes politiques. Raison supplémentaire pour les députés d'accorder leur soutien à l'EIC, et d'envoyer des flottilles de la Royal Navy et des régiments de l'armée régulière britannique assurer sa défense.

une délégation royale qui lui confiait le commandement des troupes à son arrivée en Inde.

C'était un enchaînement de circonstances dû au hasard qui avait anéanti les ambitions politiques de Clive, le ruinant et l'obligeant à se jeter de nouveau dans les bras de la Compagnie. Mais cet effet du hasard eut des répercussions d'une portée considérable. L'extrême agressivité de Clive et son intrépidité influèrent sur les événements des mois suivants, et conduisirent à l'un des épisodes les plus étranges de l'histoire mondiale : la mise en échec, par une compagnie marchande occupant un petit immeuble de la City de Londres, de l'Empire moghol autrefois tout-puissant, dont elle usurpa l'autorité jusqu'à s'emparer du pouvoir.



« Calcutta, écrivit Clive quelques années plus tard, est l'un des endroits les plus malsains de l'Univers... La rapacité et la luxure y dépassent l'entendement²¹. »

En septembre 1755, alors que son bateau, le *Stretham*, approchait de l'Inde, la tête de pont britannique au Bengale n'avait plus rien de commun avec le comptoir marécageux fondé par Job Charnock soixante ans plus tôt seulement. La belle-fille de Charnock vivait encore à Calcutta, mais le fondateur de la ville n'aurait pas reconnu grand-chose d'autre²².

Depuis la mort de Charnock, le développement rapide de Calcutta en avait fait le joyau des comptoirs orientaux de la Compagnie : c'était de loin le plus important de ceux qu'elle possédait en Inde, et la principale source des importations britanniques de textiles. D'ailleurs, soixante pour cent de toutes les exportations de l'EIC en provenance d'Asie transitaient désormais par Calcutta²³. Pour les financer, l'EIC envoyait chaque année 180 000 livres* au Bengale, les trois quarts sous la forme de pièces d'or et d'argent²⁴.

Grâce à cet afflux de liquidités, la ville s'était transformée : ses fortifications, ses ports et son labyrinthe d'entrepôts

* Près de 19 millions de livres actuelles.

s'étendaient à présent sur près de cinq kilomètres en aval des rives bourbeuses du fleuve, vers la jungle des Sundarbans. Le paysage urbain était dominé par les modestes remparts du fort William, et par plusieurs édifices majestueux de construction récente, dans un style dit « grec » : le palais du gouverneur Roger Drake, une école, un théâtre, le temple protestant Sainte-Anne, l'église Saint-Nazareth pour les Arméniens, un hôpital, la prison, l'imposant réservoir d'eau potable et un cimetière de plus en plus rempli.

Calcutta comptait sans doute à l'époque environ deux cent mille habitants – bien que des estimations fantaisistes multiplient ce nombre par deux ou presque –, dont un millier d'Européens. Les quais de la ville étaient aussi animés et bruyants que ses bazars, et par rapport à Hooghly, le port moghol rival un peu en amont, deux fois plus de bateaux s'y arrêtaient désormais chaque année. Les bars à punch de Calcutta ne désemplissaient pas : les capitaines et leurs équipages, maîtres et matelots, y noyaient leur chagrin avant de se diriger vers les célèbres bordels de la ville.

Situées en retrait de la rive, les demeures des Européens de Calcutta étaient généralement vastes, confortables et lumineuses, avec des façades d'un blanc éclatant, des vérandas spacieuses, des écuries et d'immenses jardins. Même en plein essor, la ville n'avait visiblement aucun souci d'urbanisme : à en croire Mme Jemima Kindersley, elle offrait l'apparence « la plus inélégante qui se puisse concevoir, avec un plan si irrégulier que toutes les maisons semblent avoir été lancées dans les airs et être retombées par hasard à leur emplacement actuel ; on ne cesse de construire, et toute personne pouvant se procurer un terrain pour y édifier sa demeure n'écoute que ses goûts et son plaisir, au mépris de la beauté et de la symétrie de la ville²⁵ ». Malgré cette urbanisation chaotique, Calcutta était extrêmement prospère.

Les bénéfices considérables qu'elle tirait du commerce augmentaient sans cesse, mais c'étaient surtout la sécurité et la stabilité qui attiraient les Indiens dans ce comptoir appartenant à des étrangers. Durant les années 1740, alors que les guerres carnatiques faisaient rage au sud, les Marathes avaient attaqué le Bengale avec une violence terrifiante, tuant au moins quatre cent mille civils d'après les estimations du responsable

local de la Compagnie hollandaise des Indes orientales²⁶. En 1750, Bhaskar Pandit, un général du chef de guerre marathe Bhonsle, envahit à nouveau le Bengale, cette fois avec vingt mille cavaliers. Ils attaquèrent de nuit, pillèrent le campement du *nawab* et détruisirent les convois qui ravitaillaient son armée. Les Marathes, pratiquant la politique de la terre brûlée, incendiaient les villages autour d'eux pour empêcher l'ennemi de s'emparer des récoltes. Les soldats du *nawab*, privés de nourriture, de moyens de transport et de leurs paquetages, furent ainsi réduits à l'impuissance, une situation explicitement décrite par les courtiers de la Compagnie dans leurs lettres à leur famille²⁷. Le pandit Vaneshwar Vidyalkar, conseiller du maharajah de Burdwan, présentait les Marathes comme « des êtres sans pitié, des tueurs féroces de femmes enceintes et de nourrissons, de brahmanes et de pauvres gens ; ils s'y entendent pour dévaliser chacun et commettre tous les péchés. Ils ont créé un cataclysme local et chassé les habitants des villages du Bengale comme une comète²⁸ [de mauvais augure]. »

Dans son *Maharashtra Purana*, le poète bengali Ganga Ram brossait un tableau plus complet de la terreur qu'ils inspi- raient : « Tout le monde s'adonnait au péché, et l'on ne véné- rait plus Rama et Krishna. Nuit et jour, certains prenaient du plaisir avec d'autres épouses que la leur. » Finalement, ajoutez- il, Shiva ordonna à Nandi de se métamorphoser en Shahu, le roi marathe : « Qu'il envoie ses agents, afin que les pécheurs et auteurs de mauvaises actions soient punis²⁹. »

Peu après :

Les Bargis (Marathes) se mirent à piller les villages et les gens s'enfuirent, affolés. Les pandits brahmanes chargés de manuscrits, les orfèvres avec leurs poids et balances, les pêcheurs avec leurs filets et leurs lignes : tous fuyaient en tous sens. Comment les compter ? Tous les habitants de ces villages s'étaient enfuis en entendant le nom « Bargis ». Les dames de bonne famille qui n'avaient jamais mis un pied sur une route fuyaient les Bargis, un panier sur la tête. Et les propriétaires terriens rajpoutes, qui avaient fait fortune à la pointe de l'épée, jetèrent leur sabre et s'enfuirent. Les *sadhuis* et les moines partirent en palanquin, leurs bagages sur les épaules de leurs porteurs ; et nombre de paysans prirent aussi la fuite, transportant leurs semences à dos de buffle et leur charrue sur leurs propres épaules. Des femmes enceintes, à peine capables

de marcher, ressentirent les premières douleurs sur la route et y accouchèrent.

Quelques badauds demandaient à tous ceux qui passaient où étaient les Bargis. On leur répondait : « Je ne les ai pas vus de mes yeux. Mais comme je vois tout le monde s'enfuir, je m'enfuis moi aussi. »

Soudain les Bargis déferlèrent en hurlant et encerclèrent les fuyards dans leurs champs. Ils leur arrachèrent leur or et leur argent, à l'exclusion de tout le reste. À certains ils coupèrent une main, à d'autres le nez et les oreilles ; quelques-uns furent aussitôt tués. Les Bargis entraînent à l'écart les plus belles femmes qui tentaient de fuir, leur attachèrent les mains et leur passèrent la corde au cou. Dès que l'un d'eux en avait violé une, un autre lui succédait tandis que leurs malheureuses victimes criaient à l'aide. Une fois perpétrés ces actes ignobles et bestiaux, les Bargis relâchèrent leurs prisonnières.

Après avoir pillé les récoltes, ils envahirent les villages et y mirent le feu. Maisons, chaumières et temples, grands ou petits, tout fut brûlé. Ils détruisirent des villages entiers et se livrèrent à un pillage généralisé. Ils ligotèrent quelques personnes les mains derrière le dos, en jetèrent d'autres au sol, et alors qu'elles gisaient à terre, ils les rouèrent de coups de pied. Sans cesse ils criaient : « Des roupies, donnez-nous des roupies, donnez-nous des roupies ! » Et quand on ne leur en donnait pas, ils emplissaient d'eau les narines de leurs victimes ou noyaient ces dernières dans les réservoirs d'eau. Si quelqu'un leur refusait l'argent demandé, le malheureux était mis à mort... Ils incendiaient tout, même les *mandapas* dédiés à Vishnou... Chaque brahmane, vaishnavite ou *sanyasi* qu'ils voyaient, ils le tuaient, et ils massacrèrent par centaines les vaches et les femmes³⁰.

Ce cauchemar pour le Bengale s'avéra une opportunité majeure pour la Compagnie. La cavalerie marathe ne pouvait rien contre l'artillerie et les villes défendues par les mousquetaires bien entraînés des puissances européennes³¹. Calcutta, en particulier, était entourée d'un fossé profond que la Compagnie avait spécialement creusé pour tenir les cavaliers marathes à distance ; les Bengalis chassés de leurs villages affluèrent dans cette ville dont ils pensaient qu'elle offrait une meilleure protection qu'aucune autre dans la région, multipliant au moins par trois la taille de Calcutta en une décennie. Selon Abdul Karim, un soldat cachemiri qui visitait alors le

Bengale, les Marathes se gardaient bien d'attaquer les différentes places fortes européennes le long de l'Hooghly : « Les soldats européens sont supérieurs à ceux de tout autre pays, une réalité dont les Marathes sont tellement conscients que, même si Calcutta regorge de toutes sortes de marchandises provenant d'Europe et possède des fortifications médiocres, même si le nombre d'habitants européens est négligeable alors que les Marathes pullulent telles des fourmis ou des sauterelles, ces derniers n'ont jamais rien tenté contre la ville, de peur que les Européens n'unissent leurs forces pour se défendre. Les Européens excellent dans l'usage des canons et mousquets³². »

Parmi les réfugiés figuraient les futurs fondateurs des plus illustres dynasties de la ville, tels Nabakrishna Deb et Ramdulal Dey³³. Mais ce n'était pas la protection des douves qui les attirait. Calcutta était déjà devenue un havre pour l'entreprise privée, séduisant non seulement les marchands de textiles et usuriers bengalis, mais aussi des firmes et des entrepreneurs parsis, gujaratis et marwaris qui y trouvaient un environnement propice pour faire fortune³⁴. Cette importante population indienne comptait beaucoup de négociants aisés qui voulaient simplement échapper à l'administration fiscale du *nawab*. D'autres, grâce à la protection de la flotte britannique, se lançaient dans des expéditions commerciales vers la Perse, le Golfe et, plus à l'est par le détroit de Malacca, jusqu'en Chine³⁵. Les juridictions de la ville, opérant dans le cadre du droit commercial anglais, avec des contrats avalisés par l'État, contribuaient à faire de Calcutta une destination de choix pour les marchands et banquiers de toute l'Asie³⁶.

En 1756, la ville avait donc une population incroyablement diverse et polyglotte. Aux Bengalis et aux banquiers hindous ou jaïns s'ajoutaient des Portugais, des Arméniens, des Perses, des Allemands, des Suédois et des Néerlandais, certains d'entre eux – à en juger par l'un des premiers recensements – avec des compétences sophistiquées, voire insolites : fabricants de montres et horlogers, peintres, pâtisseries, orfèvres, entrepreneurs de pompes funèbres, perruquiers.

La « ville noire » – la partie indienne de Calcutta, aux innombrables temples, mosquées et marchés animés – était encore plus chaotique, sale et marécageuse que la « ville blanche ». Néanmoins, les visiteurs venant du reste de

l'Asie parlaient de ce comptoir avec admiration. D'après un voyageur perse, un Sayyid lettré du nom d'Abdul Latif Shushtari :

Calcutta a remplacé Hooghly, où n'accostent plus que des bateaux néerlandais. [La « ville blanche »] compte beaucoup de maisons à un ou deux étages, en pierre, en brique, ou en stuc peint aux couleurs du marbre.

Ces demeures donnent sur la rue et permettent aux passants de voir ce qui se déroule à l'intérieur ; le soir, les bougies au camphre allumées dans les pièces du rez-de-chaussée et les étages offrent un magnifique spectacle. Personne n'a peur des cambrioleurs ou des détresseurs, personne ne vous demande où vous allez ni d'où vous venez ; d'imposants navires arrivent sans cesse d'Europe, de Chine et du Nouveau Monde, chargés d'objets précieux et de somptueuses étoffes, si bien que le velours, le satin, la porcelaine et le cristal font désormais partie du quotidien. Il y a constamment plus de mille bateaux, grands et petits, au mouillage dans le port de Calcutta, et leurs capitaines signalent par des coups de canon leur arrivée ou leur départ³⁷...

Quels qu'aient pu être leurs défauts, les Anglais accueilleraient avec bienveillance et récompensaient tous les talents. Ils « n'écartent personne arbitrairement, poursuit Shushtari, et chaque individu compétent garde son emploi jusqu'à ce qu'il demande sa retraite ou présente sa démission. Fait encore plus remarquable, ils participent à la plupart des fêtes et cérémonies des musulmans et des hindous, se mêlant à la population. Ils témoignent beaucoup de respect aux dignitaires érudits de toutes les religions. »

Toujours d'après Shushtari, les mariages entre membres de communautés différentes étaient courants, même si les Indiennes qui épousaient des Européens étaient rarement respectables :

Les femmes issues de peuples sans avenir, musulmans corrompus ou hindous perfides, et qui s'unissent de leur plein gré à des Anglais par les liens du mariage, n'ont pas à changer de religion ni à renoncer à porter le voile ; dès qu'un fils né d'une telle union atteint l'âge de quatre ans, il est retiré à sa mère et envoyé en Angleterre pour y être éduqué.